

~~WAS~~
Kg

5

ÉDOUARD GUYOT

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE RENNES

H.-G. WELLS



161801
10/2/21

PAYOT & C^{IE}, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR

- La Durée du Travail dans les Mines de Grande-Bretagne.* Arthur Rousseau, édit., 1908..... 3 fr.
- L'Idée Socialiste chez William Morris.* Arthur Rousseau, édit., 1909..... 2 fr.
- Le Socialisme et l'Evolution de l'Angleterre Contemporaine.* Alcan, édit. (Bibliothèque d'Histoire Contemporaine), 1913..... 7 fr. 50
- Essai sur la Formation Philosophique de Arthur Hugh Clough.* Alcan, édit., 1913..... 2 fr.
- L'Angleterre (sa politique intérieure).* Delagrave, édit. Bibliothèque d'Histoire et de Politique (ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Bordin) et honoré d'une souscription de M. le Ministre de l'Instruction Publique), 1917..... 3 fr.

Pour paraître prochainement : *Quelques considérations sur le Théâtre de M. de Curel.*

En préparation : *L'Héritage Shakespearien : Beaumont et Fletcher.*

H. G. WELLS



PR
5778
S668

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1920, by Payot et C^{ie}.

A Monsieur CHARLES ANDLER
en hommage affectueux.

AVANT-PROPOS

Nous n'avons pu songer à présenter, dans le cadre très restreint de ce livre, une étude complète d'une œuvre qui compte actuellement près de quarante volumes, qui s'accroît presque chaque année, et dans laquelle il est encore impossible d'isoler ce qui a une valeur permanente de ce qui n'est qu'un aliment pour la curiosité. Nous nous sommes donc décidé à laisser de côté tout ce qui a trait à la mise en scène proprement dite des romans d'imagination de Wells aussi bien que de ses romans sociaux ; à peine avons-nous esquissé quelques-uns des caractères décrits par lui avec tant de verve et de minutie, et ce n'est que très sommairement que nous avons indiqué les procédés qu'utilise son humour. A des chefs-d'œuvre de pure observation, tels que Kipps ou même Tono Bungay, nous n'avons donc rendu qu'un bien imparfait hommage. Nous avons jugé que, en dépit de quelques apparences, tout est chez Wells subordonné à l'idée. Le rayonnement de son génie, les réactions suscitées par chacun de ses livres lors de son apparition tiennent à ce que, plus peut-être qu'aucun autre homme de son temps, il fait penser. Que certaines des conceptions de Wells, certaines de ses critiques déroutent par ce qu'elles ont de spontané, voire

de primesautier ; que l'homme n'obéisse pas, au cours de son développement, à une véritable logique intérieure, qu'il manque trop visiblement du don souverain de sympathie qui, seul, permet à l'écrivain d'entrer en contact avec les gens et les choses de son temps, nous n'en disconvenons pas. Mais tous, amis et adversaires, reconnaîtront que Wells, par les horizons qu'il découvre, par l'insistance qu'il met à nous faire toucher du doigt certaines réalités vraiment fondamentales, est un des esprits qui préparent le mieux notre civilisation occidentale, et l'Angleterre en particulier, que la guerre a révélée à elle-même, à prendre conscience de ses buts et à faire l'inventaire de ses forces vives.

Nous nous bornerons donc à étudier la pensée de Wells, et nous montrerons comment cette pensée s'organise sous l'influence de certains enseignements et de certaines doctrines, puis comment elle s'attache à la solution de problèmes essentiels : détermination des éléments sociaux dignes de gouverner, rapports des sexes, religion, destinée de l'espèce humaine, problèmes dont le monde ne peut se désintéresser sans renoncer à tout progrès et même à toute chance d'équilibre. Nous avons cherché à être aussi explicite qu'il se pouvait ; cependant il nous faut convenir qu'un malaise, que nous ne nous sommes pas cru le droit de dissiper, pèse sur notre travail. La philosophie de Wells est la conséquence directe d'une certaine éducation, des conditions dans lesquelles il est né et au milieu desquelles s'est déroulée son adolescence ; mais elle est aussi en relation étroite avec certaines expériences d'un caractère encore plus personnel et plus intime. L'existence de Wells se reflète aussi sûrement dans Anne Véronique ou dans Le Nouveau Machiavel,

par exemple, que dans Kipps ou dans L'Amour et Mr Lewisham. Mais alors que le critique n'a aucun scrupule dans le second cas à mettre en évidence le parallélisme du développement psychologique de l'auteur et des événements qui ont influé sur lui, dans le premier une sorte de pudeur le retient. L'âme d'un romancier vivant n'est pas une pièce d'anatomie, et ce n'est point parce qu'il nous ouvre sa conscience à demi que nous avons le droit de lui demander des comptes plus rigoureux qu'à l'auteur dont la fantaisie seule a modelé les personnages, ou qui nous dépeint l'évolution de crises que lui-même a su soigneusement éviter. Je ne sais si une plus grande jouissance est réservée à ceux qui, sachant ou croyant savoir, trouvent transparentes certaines pages des dernières œuvres de Wells qu'à ceux pour qui elles demeurent opaques ; je ne sais si ce que Wells nous dit du rôle éventuel de la femme nous apparaîtra comme plus douloureusement vrai parce que nous aurons appris que la femme s'est, dans la vie de Wells, présentée sous tel ou tel aspect, avec telles ou telles exigences ; je ne sais si nous trouverons dans ce qu'il appelle son nominalisme une plus juste et délicate vision des choses parce que nous aurons découvert qu'il a eu des raisons personnelles de détester certaines personnalités qui incarnaient à ses yeux la tendance contraire. Tout ce que je sais, c'est qu'il est des sujets qu'il est bon de n'aborder que lorsque le temps a mis sur les destinées des hommes son grand apaisement, et que, en tout état de cause, se refuse à effleurer la main d'un ami.

Nous aurions pu considérer la pensée de Wells du dehors, d'un certain nombre de positions fixes, montrer

par exemple jusqu'à quel point elle s'harmonise avec les idées léguées à l'Angleterre par l'époque précédente, ou avec un certain nombre de principes et de systèmes qui divisent la morale contemporaine. Nous avons préféré en épouser simplement la courbe, et donner aux chapitres qui vont suivre un mouvement rappelant quelque peu celui des modèles étudiés. En demeurant à l'intérieur de la pensée de Wells, nous arriverons peut-être à communiquer au lecteur une part de la foi qui l'anime. Pour opérer la critique des idées de l'auteur de Kipps, personne n'a besoin de guide. La philosophie de Wells ne s'enveloppe d'aucune prudence et n'aboutit à aucun compromis. Chacun, selon son tempérament, pourra aisément s'en faire une opinion personnelle. Presque toutes les conceptions de Wells ont d'ailleurs un caractère d'anticipations, et, là aussi, le temps, qui rend aux gens et aux choses leurs justes dimensions, pourra seul déterminer la part de vérité et la part d'erreur qu'elles contiennent.

E. G.

Vineuil, avril 1920.

CHAPITRE PREMIER

L'ORIENTATION INTELLECTUELLE DE WELLS

I

L'ensemble de tendances qui constituent la mentalité d'un homme est déterminé par une triple influence : celle de son hérédité, celle des milieux qu'il a traversés, en particulier du milieu où s'est écoulée sa jeunesse, celle des idées qui se sont imposées à lui. Ces trois influences, loin d'agir isolément, se combinent sous les formes les plus diverses. L'individu n'est frappé par certaines images, n'est accessible à certaines idées que parce qu'il éprouve pour les unes ou pour les autres un penchant inné ; l'étendue de ses lectures, la qualité de l'enseignement qu'il est appelé à recevoir dépendent des conditions de sa naissance, de la position sociale de ceux qui ont la charge de son éducation, des multiples hasards qui, plus tard, contribueront à modeler son existence. Il n'en est pas moins vrai que l'influence du facteur hérédité, celle du facteur milieu et celle du facteur idées, s'exerce dans chaque cas avec une intensité différente, et il se peut fort bien que, parvenu à l'état adulte, l'homme ait échappé, soit partiellement, soit presque totalement, à l'un des

deux derniers. Il est des gens qui jamais ne sortent de leur milieu, il en est d'autres pour qui les idées constituent la seule réalité.

Ceci ne veut pas dire qu'il faille, dans une hiérarchie spirituelle, placer les seconds au-dessus des premiers. Il serait même hasardeux d'avancer qu'ils jouissent d'une indépendance plus grande. Le pur idéaliste peut être plus facilement suggestionné que l'individu qui se contente de noter dans le détail, puis de reproduire, avec toutes ses particularités de mise en scène, le plus banal des épisodes du grand drame humain. Il faut un effort plus intense pour saisir la beauté d'un geste, pour rendre la quiétude d'un intérieur, pour traduire le rythme auguste et monotone du labeur quotidien que pour s'assimiler la portion d'idées que nous apporte, toute malaxée, le journal du matin. Il n'y aurait, du reste, pas grand'chose à tirer d'un tel parallèle. Contentons-nous de dire que nous nous trouvons en présence de deux tendances d'une qualité différente. Dans le premier cas nous avons affaire à une catégorie d'hommes sur qui la réalité imprime des images ineffaçables, d'une intensité telle qu'ils se contentent d'en jouir comme d'un présent merveilleux, sans tenter de les interpréter ; elles enrichissent et parfument leur existence, pareilles au brin de lavande qui reposait dans l'armoire de nos grand'mères. Pour ce type d'homme-là, les acquisitions les plus précieuses sont en général celles qui viennent le plus tôt, à l'heure où la sensibilité est la plus vive, la mémoire la plus fidèle ; l'adulte alors est déjà en puissance dans l'enfant ; à cette lignée appartient un Wordsworth, dont la philosophie était déjà complète, bien qu'inexprimée, aux

heures où, écolier vagabond, il voyait descendre l'ombre sur les montagnes du Cumberland, ou écoutait aboyer dans le lointain le chien d'un berger. Il est, au contraire, d'autres êtres qui vivent dans une sorte d'attente, pareils à ces fleurs dont il est impossible de dire la couleur avant qu'elles aient atteint leur plein épanouissement ; en eux, tout semble épars : quelques joies ou quelques douleurs que leur dispense le destin, ils n'attribuent à celles-ci qu'une valeur provisoire ; ils se traînent ou s'agitent dans des limbes spirituelles ; la tradition ne suffit plus à les soutenir, mais ils sont aussi incapables de parvenir spontanément à l'idée d'un plan qui utiliserait tous les matériaux accumulés par eux ; puis, un jour, par l'effet d'une lecture, d'une leçon ou d'une simple conversation, jaillit l'étincelle miraculeuse qui, d'un seul coup, réalise la synthèse qu'ils attendaient : dès cet instant le tableau s'éclaire pour eux, la vie prend un sens, leur génie trouve le champ libre.

II

L'écrivain britannique auquel ce livre est consacré appartient sans conteste à la seconde de ces deux catégories d'esprits. De Herbert George Wells l'on peut dire ce qu'il dit lui-même de Benham, le héros de *La Recherche Magnifique* : son histoire est celle d'une idée. Et cette idée, dans le cas de Wells, est celle d'évolution. Elle est la veine qui, tantôt à fleur de sol, tantôt profonde, court d'un bout à l'autre de son œuvre, la lumière qu'en vingt-cinq ans d'une production prodigieusement riche et variée, ce cerveau que toutes

choses intéressent et qui ne s'embarrasse d'aucune contradiction ne perd pas un instant de vue. L'idée n'est sans doute pas neuve. *L'Origine des Espèces*, de Darwin, date de 1859, et la *Machine à Explorer le Temps*, le premier livre de Wells, est de 1895. Entre temps Herbert Spencer, s'appuyant sur le phénomène de la lutte universelle et de la survivance des plus aptes, donne à la doctrine individualiste le fondement biologique qui lui manquait encore; Huxley, dont Wells devait être à Londres l'auditeur attentif, non seulement agit comme vulgarisateur de la théorie darwinienne, mais, faisant un pas de plus que Darwin, montre les relations qui existent entre les grands singes et l'homme. Wells, scientifiquement et philosophiquement, ne fait donc que couler sa pensée dans un moule déjà vieux. Mais son originalité, c'est d'avoir fait sortir l'idée d'évolution du domaine de la simple expérience scientifique aussi bien que de celui de la sociologie, de l'avoir introduit dans le vif des affaires humaines, d'avoir fait servir les dons d'imagination, l'étonnante puissance de vision dont il jouit, à la figuration concrète d'hypothèses que savants et philosophes n'avaient qu'assez timidement formulées. Ces derniers nous avaient dépeint les stades parcourus par la vie depuis l'époque où elle s'était incarnée dans la cellule primitive jusqu'à celle où elle avait pris pour vêtement la créature merveilleusement complexe que nous sommes; mais ils ne s'étaient pas hissés jusqu'au sommet de la montagne, jusqu'au point d'où *l'autre versant* se découvre. Cela, seul le romancier, le poète, affranchi de certaines prudences, responsable devant un autre public, pouvait le tenter. C'est ainsi

que Wells soulève un coin du voile qui dérobe à notre vue l'avenir de cette race humaine que nous savons aujourd'hui être venue de si loin et que nous sentons être en marche vers un encore plus mystérieux destin ; tantôt sa pensée franchit comme un trait la succession des siècles qui nous séparent de l'époque où une série de facteurs qui n'agissent encore que sur nos habitudes auront modifié notre équilibre physiologique : Wells nous montre ce que pourra être alors la forme de nos membres, le fonctionnement de nos organes ; tantôt, par une anticipation moins hardie, à terme plus rapproché, il se borne à indiquer l'effet que doivent logiquement avoir sur nos gouvernements, sur la croissance de nos cités, sur l'économie de nos demeures, les découvertes scientifiques qui se sont succédées depuis un siècle. Enfin, même aux heures où Wells semble avoir les yeux fixés sur le présent, où il s'applique à peindre quelqu'une de ces vies moyennes qui, psychologiquement et artistiquement, paraissent avoir pour lui le plus d'attrait, où il cherche à dégager toute l'humour d'un personnage ou à faire ressortir tout le pathétique d'un milieu banal, école ou boutique, où est en train de s'étioler quelque petite âme, il n'abandonne pas son point de vue transformiste : l'idée d'évolution n'est pas alors sur la page elle-même, mais elle est dans le filigrane : c'est elle qui donne aux gens et aux choses leur valeur juste et leur sens vrai ; c'est sa présence voilée qui explique l'impression, toujours pénible, parfois douloureuse, d'instabilité, d'attente, que suscitent en nous les œuvres les mieux équilibrées et du jet le plus franc. Intéressés, stimulés, conduits parfois à de merveilleuses altitudes, un je ne sais quoi est cause

que nous ne nous livrons pas tout à fait ; nous avons l'intuition que l'auteur n'est pas en sympathie parfaite avec ce qu'il décrit, que, même dans ses pages les plus intimes et les plus tièdes, il ne s'abandonne pas, comme le fait, par exemple, un Dickens dans ses *Contes de Noël*. Entre Wells et l'objet décrit, dont il sait voir aussi bien que n'importe qui les contours pittoresques, quelque chose s'interpose qui suffit à gâter un peu la joie de l'heure ; toujours l'ombre de ce qui *devrait être* ou de ce qui *pourrait être* empiète sur l'image de ce qui *est*. De cette tendance, acquise ou tout au moins singulièrement fortifiée au cours des années passées par Wells, comme étudiant, au Royal College of Science, notre auteur fait très franchement l'aveu. Très bien ! Mais où cela mène-t-il ? Tel est l'argument dont il aime à ponctuer toute conversation : « Je suis singulièrement peu intéressé par les choses, et singulièrement intéressé par les conséquences des choses », écrit-il dans *l'Avenir de l'Amérique*.

III

Ce qui suit n'est pas un paradoxe. Issus de régions différentes, grossis, l'un des apports de la conscience, l'autre de ceux de l'expérience, puritanisme et évolutionnisme sont comme deux fleuves qui, pendant un temps, coulent parallèlement. Comment nier, en effet, l'énorme importance que revêt, aussi bien aux yeux de l'homme de science qui transporte l'idée transformiste hors du laboratoire, qu'à ceux du puritain, la notion du salut ? Pour l'un comme pour l'autre, c'est une

rude et grave partie que nous jouons d'un bout à l'autre de notre vie, et qui ne peut que nous prédisposer à prendre au sérieux toutes choses. Si nous comprenons bien ceci, nous pouvons projeter une première lueur sur la mentalité de Wells, nous pouvons plus exactement mesurer l'exact débit d'une des sources qui nourrissent son génie littéraire. Par sa facture, Wells se classe parmi les humoristes ; toutes ses œuvres, même les plus pathétiques, sont teintées d'humour. Et pourtant, l'humour n'est pas chez Wells un prisme à travers lequel la vie est réfractée. Ce procédé ne traduit pas chez lui, comme chez tant d'écrivains de sa race, un dessein de prendre son parti de tout, de hausser ou de baisser d'un ton les accords burlesques ou tragiques que nous offre la réalité. Il n'atteint pas jusqu'au cœur de la vie. Il n'édulcore ni ne travestit. L'humour n'est chez Wells que la rosée de pitié semée par le cœur sur ce que l'esprit condamne : laissant intactes les idées, il ramène à leurs vraies proportions les individus. Mais avec quel recueillement Wells explore le fond de vérité au-dessus duquel passe en longs convois l'absurde ou redoutable enchaînement des actions humaines ! Comme il sent que la vie apparente est soutenue, dirigée par une puissance qui ne transparaît pas à travers nos gestes, à travers les brèves réactions provoquées par les existences individuelles les unes sur les autres ! Souvenons-nous des dernières paroles de George Penderevo, le jeune constructeur de dirigeables et de destroyers, lorsqu'il fait allusion à une force qu'il identifie avec le progrès humain, force qu'il sert mystiquement sans pouvoir en déterminer la nature : « Elle est toujours pour moi *austérité*, beauté. »

La question par laquelle est hanté le puritain est : « Serai-je sauvé ? » La question, également redoutable, que se pose l'évolutionniste, dès l'instant où il se place en face de l'avenir, est : « Vers quelles formes évolue cette humanité dont je fais partie ? La phase prochaine marquera-t-elle, par rapport à la phase présente, un progrès ou un recul ? » C'est toute la destinée de l'homme qui est en jeu. Car — c'est là un point que Wells aime à mettre en relief — le processus d'évolution ne nous offre en lui-même aucune garantie ; ceux-là déforment grossièrement la doctrine darwinienne qui décrètent que de l'homme doit nécessairement sortir le surhomme. L'évolution n'est pas une nouvelle forme de providence. Les qualités qui aident à la constitution, puis à la survivance d'une espèce nouvelle ne sont point toujours celles que notre sens esthétique, aussi bien que notre sens moral, voudraient voir s'accroître. C'est l'évolution qui a permis à l'homme de prendre pied sur la terre : c'est elle aussi qui y a maintenu les plus répugnants parasites. (*Le Nouveau Machiavel.*)

Dès lors, où allons-nous ? Vers quels sommets ou vers quelles catastrophes sommes-nous entraînés ? Le problème se complique de ce que l'homme diffère par un trait essentiel des créatures qui l'ont précédé : il est *the tool-using animal*, l'animal qui se sert d'outils ; il a perforé la terre, il est maître de l'espace, il construit de formidables engins. Comment cette civilisation, œuvre de son cerveau, réagira-t-elle sur sa propre destinée ? Assurera-t-elle son ascension ou l'ensevelira-t-elle sous ses décombres ; lui réserve-t-elle un avenir de bonheur ou un avenir de cruauté, accroîtra-

t-elle la somme de ses libertés ou figera-t-elle les sociétés de demain en une organisation implacable ? Autant de questions qui se présentent spontanément à l'esprit de Wells au début de sa carrière littéraire, et auxquelles son imagination, plus que sa véritable pensée philosophique qui ne s'est pas encore dégagée, apporte une réponse dans *La Machine à Explorer le Temps* (1895), *La Guerre des Mondes* (1898), *Quand le Dormeur s'Eveillera* (1899).

IV

Mais tout le drame de l'évolution n'est pas là. Nous pourrions nous résigner à nous voir embarqués sur un navire en partance pour une destination inconnue, mais quelle ne sera pas notre angoisse lorsque nous apprendrons qu'avant le terme du voyage un certain nombre de passagers devront être jetés par-dessus bord ! Le mérite de Darwin n'est pas d'avoir découvert que les espèces dérivent les unes des autres ; depuis Lamarck l'idée était dans l'air ; c'est d'avoir précisé le moyen qu'utilise la nature pour assurer le passage d'une espèce à une espèce nouvelle. Les êtres qui peuplent la terre se multiplient trop rapidement pour que tous puissent trouver leur subsistance ; il faut dès lors qu'un certain nombre d'entre eux disparaissent, ou, si l'on veut, qu'une sélection s'opère ; cette sélection sera *naturelle* : chacun des individus qui forment une espèce se distingue par quelque particularité ; étant donné le genre de vie qui est imposé à l'espèce, lesdites particularités sont soit utiles, soit nuisibles ;

les individus qui possèdent au plus haut degré les caractères utiles survivront, les autres seront éliminés ; au bout d'un certain nombre de générations, la particularité, tout accidentelle, à laquelle sera due la survivance se fixera, et une nouvelle espèce sera créée.

L'espèce humaine n'échappe pas à cette loi : la concurrence entre individus, entre nations, leur besoin d'expansion, voilà le grand fait social contre lequel aucun arrangement artificiel, aucune loi morale ne peut prévaloir. L'évolution de l'espèce humaine ne peut se faire d'une façon uniforme ; dans quelque direction qu'elle s'opère, des individus, des groupes entiers disparaîtront. Et alors deux nouvelles questions se posent. Etant donné la division actuelle de l'humanité en sociétés, en associations ethniques, en communautés soutenues par certaines traditions, pensant et agissant d'une certaine manière, le groupe, la nation dont nous faisons partie sont-ils dotés des particularités qui, dans l'état de civilisation présent, sont seules propres à assurer leur survivance ? Voilà ce que, dans chacun de ses romans de mœurs, se demande Wells, critique de l'Angleterre contemporaine. Quelles sont, enfin, à l'intérieur d'une société, les vertus qui placent un homme au-dessus des autres, font de lui l'agent du progrès, l'aristocrate ? Comment subsidiairement parvenir à éviter d'inutiles souffrances à la foule de ceux qui ne peuvent suivre, à ceux que la nature ou la civilisation broient ou mutilent en leur marche silencieuse ? Ce problème, c'est celui auquel s'attaque, plus tard, Wells sociologue et moraliste.

V

Il est aisé de dire : « J'ai coutume de penser dans le plan du cosmopolitisme », ou : « Qu'un homme sache me regarder en face, rire avec moi, parler franc et agir loyalement, et je le reconnais pour mon frère, eût-il la peau noire comme de l'encre ou jaune comme un coucou » (*Ce qui vient*) ; on peut avoir horreur de toutes les formes d'impérialisme ou de nationalisme, on ne brise pas certaines associations, on n'abolit pas certains souvenirs, on n'empêche pas que l'air qui pénètre dans vos poumons ait une certaine saveur, la lumière qui se joue sur votre visage ou sur vos mains une certaine coloration. Si les habitudes de pensée de Wells ne sont pas celles de la majorité des Anglais, des liens plus étroits que ceux qui attachent à la terre natale quelques-uns des plus « insulaires » de ses contemporains le tiennent fixés à l'Angleterre ; il a beau faire, il est de substance plus anglaise que le plus orgueilleux « Britisher ». Le terme de son évolution peut être un cosmopolitisme intellectuel, une interprétation de la vie, une vision des destinées de l'homme qu'aucune préoccupation nationale n'est assez forte pour modifier ; mais ceci, c'est l'aboutissement logique de tendances toutes cérébrales et qui n'entraînent, dans le tempérament de l'écrivain, aucune transformation parallèle. Par ses goûts, ses appétits, ses intimes sympathies, Wells reste purement Anglais. Souvenons-nous qu'adolescent il n'eut ni le loisir ni les moyens de parcourir le monde ; quand, parvenu à l'âge

d'homme, sa fantaisie ou des raisons d'affaires le conduisent à visiter la France, la Suisse, les Etats-Unis, la Russie, bien des choses ont déjà cristallisé en lui ; il a perdu cette réceptivité, cette fraîcheur de sensation qui seules permettent une brève et complète assimilation. Il n'a point l'envolée des grands migrants de la littérature anglaise, et l'artiste ou le voluptueux ne parle guère en lui ; inutile d'ajouter que ce sens archéologique qui aiguillonne tant de voyageurs et est à la source de toutes leurs jouissances lui fait complètement défaut. Qu'il s'agisse de dire les charmes de la campagne anglaise, de nous vanter les mérites de ces vieilles auberges qui s'égrènent au bord de la route, de nous initier à la pauvre vie de l'apprenti, aux angoisses du boutiquier, aux rêves de l'étudiant, où même de nous décrire l'un de ces dîners politiques, l'une de ces garden-parties où se préparent les ministères, où, plus encore qu'à l'intérieur du Parlement, les grands projets de réforme sont élaborés, et dans Wells nous trouvons un maître. Mais que le même écrivain fasse place dans ses romans à des individus ou à des paysages qui ne sont pas de chez lui, et nous n'avons plus qu'un faux pittoresque ou qu'un faux exotisme, des impressions de voyage Cook, des personnages d'exposition, des forêts truquées, des montagnes en carton-pâte. Il a d'ailleurs beau dire, si le sort de cette Angleterre où sa mentalité s'est formée, où, enfant, fils de petit commerçant, il a souffert et pâti, où sa jeunesse a failli sombrer, lui était indifférent ; s'il n'avait aucun souci de ce que l'avenir réserve aux gens qui évoluent dans des cercles dont il devait plus tard forcer l'entrée, et dont l'assu-

rance, la quiétude, la bonne humeur sont celles de convives sûrs que la fête continuera à se dérouler sans un accroc, il passerait, au lieu de revenir sans cesse à l'attaque, au lieu de s'acharner après la société britannique comme le taon s'acharne après le bœuf indolent.

A-t-il jamais pris conscience, ce monde britannique, qu'il y a dans l'ordre naturel un processus qui s'appelle la lutte pour la vie ? S'est-il jamais demandé pourquoi il est des animaux, structures pesantes et gigantesques, qui semblaient destinés à dominer sans fin la terre, et qui pourtant ont disparu de sa surface ? S'est-il jamais appliqué à définir ce terme : adaptation ? La nature ne souffre pas de compromis : et tout en Angleterre est compromis. La nature ne tolère pas ce que Wells appelle « les vaines répétitions » : et pourtant l'Angleterre jamais n'élague en son domaine, jamais ne reclasse en sa demeure : ses monuments tombent en ruine, et elle laisse les ruines obstruer le chemin ; il suffit qu'une institution ait reçu la patine du temps pour qu'elle lui soit sacrée ; ennemie des solutions radicales, elle compte sur d'ingénieux équilibres, sur une faculté de redressement qu'elle suppose être dans les choses elles-mêmes, pour accorder sa marche avec celle du progrès. Sa constitution est un moyen terme, le système politique qui fait son orgueil date d'une époque où la science ne faisait entendre que ses premiers balbutiements ; son système d'éducation est une survivance d'un âge où l'Eglise était détentrice du monopole de la vérité ; elle a amélioré le sort de l'ouvrier, mais elle livre à toutes les forces du hasard l'apprenti, le petit boutiquier, pauvres

rameaux à demi desséchés de l'ancienne classe moyenne ; elle prépare la guerre sans y croire, va chercher ses modèles dans les campagnes napoléoniennes, à moins qu'elle n'envisage les futurs conflits comme des expéditions coloniales conduites sur une plus grande échelle. Son esprit est paresseux : l'exercice prolongé du pouvoir par une classe qui n'a plus d'aristocratique que le nom, sert aux yeux du pays de justification à cette dernière. La conscience britannique aime à faire le tour des choses et regarde avec soupçon tous ceux qui tentent d'en dégager le sens profond ; elle n'a pas donné encore le droit de cité au savant, mais, par contre, l'humoriste qui supprime les saillies, estompe les contours, est son dieu ; elle fait profession de haïr le mensonge, mais se complaît dans mille formes de réticences ; il est certains sujets : religion, rapports des sexes, etc., devant lesquels elle monte jalousement la garde, et à l'égard desquels le bon ton interdit toute franche allusion.

Il manque à l'Angleterre moderne la vertu qui, seule, pour Wells, est capable d'assurer l'adaptation d'un peuple aux conditions de vie créées par une civilisation qui se présente avant tout comme la conquête organisée de la nature : l'intelligence ; l'intelligence, c'est-à-dire le regard clair, implacablement fixé sur son but, la pensée « pareille à un tranchant d'épée », la volonté, résolue à supprimer tout ce qui, dans l'ordre nouveau, n'est que déchet de l'ordre ancien. A la place de l'intelligence, l'Angleterre révère ce succédané : le caractère. A ses enfants, elle apprend à être résistants, tenaces, toujours maîtres d'eux-mêmes ; mais elle se garde d'appeler leur attention sur les forces de

changement qui, avec une intensité chaque jour plus dramatique, agissent sur nos sociétés ; de l'homme du monde elle attend la sobriété du geste, un sérieux qui n'appuie pas, le vague détachement d'un esprit convaincu que la vie peut nous mettre en présence de situations embarrassantes, jamais de situations tragiques ; à l'homme politique elle demande d'exceller dans l'art des demi-mesures, dans la pratique des remèdes empiriques, de savoir naviguer à l'aise entre les écueils constitués par les grandes réalités économiques ou sociales ; à l'homme d'Eglise elle est reconnaissante de ce qu'il parvient à concilier la tradition avec les affirmations les plus hardies de l'esprit scientifique, à mêler, en un habile dosage, ce qui change et ce qui ne change pas.

Jusqu'à présent le destin s'est montré son complice, à cette Angleterre dont on peut se demander si jamais elle parviendra à émerger des brumes du passé. Il lui a donné la mer, il lui a donné son riche sous-sol, il lui a donné des fils hardis et entreprenants ; l'époque victorienne a bénéficié d'un afflux de richesses tel que le monde n'en avait jamais connu ; des générations se sont succédées qui ont connu la vie douce, la vie facile. Mais quels buts s'assignait, quelles intentions dirigeaient cette soi-disant civilisation ? Or, ce qu'un hasard a fait, un autre hasard peut le défaire. Déjà l'aventure sud-africaine a révélé un vice secret de la machine. D'autres chocs viendront ; des peuples pour qui la nature s'est montrée marâtre, mais qui ont compris la qualité de l'effort que doit fournir dans le monde moderne quiconque veut survivre, se préparent ; et qui sait si même dans d'autres planètes des

populations qui se trouvent à l'étroit ne sont pas en train de s'armer pour tenter la conquête de notre globe ? Et, vision d'épouvante, Wells nous fait assister, dans *La Guerre des Mondes*, à la descente de ses Martiens, devant lesquels refluent bientôt les multitudes stupéfaites et hurlantes qu'ils pourchassent de leur rayon de feu. En de tels jours, résistance, instinct de lutte, caractère compteront pour bien peu. L'homme s'arc-boutera en vain : la Mort passera.

Intelligence, volonté réfléchie, tel est dans le processus d'évolution le facteur que Wells juge devoir l'emporter sur les autres. A-t-il vu juste ? S'est-il trompé dans son inventaire des forces de son propre pays ? Ce n'est qu'à l'époque où auront été dégagées toutes les leçons de la Grande Guerre qu'une réponse pourra être fournie.

VI

Et puis un jour vient où Wells s'aperçoit que l'évolution de l'homme est moins subie que voulue, que les conditions naturelles qui fixent les destinées des espèces animales sont peut-être, dans son cas, moins importantes que celles qu'il crée lui-même ; il est maître d'une partie des données d'un drame dont, au premier abord, il ne semblait que l'acteur inconscient. Dès l'instant où ceci nous apparaît clairement, nous cessons d'avoir les yeux fixés sur le dénouement lointain de ce drame ; l'action dans laquelle nous sommes engagés prend pour nous une signification plus proche et plus intime. Nous ne nous demandons

plus quel sera le terme de l'incessant combat dans lequel se heurtent tant d'atomes humains ; nous perdons de vue les buts ultimes que s'assigne la grande volonté qui s'exerce en dehors de nous et qui met en œuvre tant d'instruments qui, pour nos intelligences bornées, ne sont que des instruments de mort. N'interrogeant plus l'horizon pour y découvrir les régions vers lesquelles dérive l'espèce humaine tout entière aussi bien que les nations en lesquelles celle-ci se fractionne, sachant que si la volonté des hommes peut beaucoup, la volonté de chaque homme peut quelque chose, nous nous enroberons dans la sphère de nos activités ; nous serons pareils au soldat qui soutient de tout son cœur l'action dans laquelle il se trouve engagé, bien qu'il n'ait pas été mis au courant du plan de la campagne (*Anticipations*). Tout se tient dans le monde, « toutes choses sont parties intégrantes d'un plan majestueux, mais il a été laissé à l'homme d'être une partie consciemment intégrante, d'assumer enfin un rôle dans le processus, d'avoir des volontés qui s'harmonisent avec la volonté universelle, de même que les grains de sable prennent une splendeur propre sous le flamboiement du soleil. » (*Ibid.*)

Déjà pâlisent les motifs de désespoir, de ce désespoir qui entraîne un Schopenhauer. Sans doute un monde qui est, et sera toujours, lutte, concurrence, ne nous offre la perspective d'aucun paradis terrestre. Mais, au-dessus du destin, « nous mettrons le désir, presque la passion, de créer et d'organiser, de mettre de l'ordre dans les choses... » (*Ibid.*). Et voilà comment de l'idée d'un salut intéressant l'espèce tout entière, vers lequel il se peut que les forces d'évolution portent

l'humanité, mais à côté duquel elle peut aussi très bien passer, Wells en vient à envisager celle d'un salut personnel, que la mission de chaque individu est de vouloir, pour son compte, réaliser. Il est malaisé de déterminer s'il y a, chez l'écrivain britannique, simple victoire du bon sens ou sentiment inné de notre responsabilité morale. Remarquons d'ailleurs que la seconde attitude de Wells ne constitue nullement la négation de la première. Sa pensée — c'est là un phénomène qui lui est coutumier — change simplement de plan. C'est non plus du phénomène général de l'évolution qu'il part, mais de ce que l'individu peut, par un acte de réalisation personnelle, effectuer à *l'intérieur* de l'évolution ; c'est le même problème qui reste posé, mais les données en deviennent plus subjectives et plus délicates. Une conception pragmatique de la vie apparaît chez Wells qui, nous l'allons voir, complète, humanise sa conception évolutionniste, en fait quelque chose de vraiment fécond, sans plus s'opposer à elle que, dans le mécanisme de la montre, la roue qui met en mouvement l'aiguille des minutes ne s'oppose à celle qui fait se mouvoir l'aiguille des heures.

L'homme de demain, « l'homme de volonté et d'intentions » qui est appelé à surgir de la masse amorphe de notre démocratie, « sera, dit Wells, un artiste en réalité ». Tel est le premier son de cloche pragmatique qui, en 1901, se fait entendre dans les *Anticipations*, pour s'enfler graduellement, et se transformer en une magnifique symphonie dans l'ouvrage auquel Wells a donné pour sous-titre : « Une Confession et une Règle de Vie », *Du Commencement jusqu'à la Fin*.

Ce qui distingue le pragmatisme des autres doctrines

philosophiques, c'est la mollesse de ses contours, c'est que, attitude à l'égard de la vie plus encore que philosophie, il se plie à merveille aux besoins spirituels, aux exigences de tempérament de chacun de ses adeptes. Alors qu'il n'y a qu'un rationalisme, qu'un monisme, rigides, estampillés, il peut y avoir autant de pragmatismes qu'il y a de pragmatistes : pragmatismes à tendances religieuses, sentimentales ou scientifiques. C'est ainsi que le pragmatisme wellsien, tout en se rencontrant sur plus d'un point avec celui d'un William James, par exemple — personnalité dont Wells reconnaît très franchement d'ailleurs avoir subi l'influence — se révèle, par la nature des apports qui ont contribué à sa formation, aussi bien que par son orientation, comme un composé parfaitement original. On peut même dire sans exagération qu'il se colore de tout ce que nous connaissons de Wells apprenti, de Wells étudiant, de Wells darwinien, de Wells socialiste ; il est, enfin, imprégné d'un véritable mysticisme, dans lequel on ne peut voir qu'une tendance atavique, legs de plusieurs générations plébéiennes, de ces couches sociales qui fournirent à un Cromwell ses compagnons d'armes, à un Wesley ses disciples.

Le point de départ de Wells, c'est une distinction fondamentale entre le domaine des *faits* et celui des *croyances*. C'est notre devoir de nous pencher sur les faits, mais c'est notre devoir aussi de *créer* nos croyances. Les faits sont mouvants, et pour nous orienter à travers la vie, nous avons besoin d'un critère. Les seuls faits à l'égard desquels nous puissions parvenir à quelque certitude, les seuls qui puissent faire l'objet d'une généralisation — et une règle de conduite n'est

qu'une généralisation — sont ceux qui se rapportent aux sciences que Wells appelle « moléculaires », sciences qui font porter leur observation sur un si grand nombre d'unités qu'elles peuvent faire abstraction des différences individuelles, mais qui n'ont avec les affaires proprement humaines qu'une lointaine relation. Nous vivons dans le monde des hommes, dans un monde parcouru par d'invisibles courants, sur lequel agissent des impondérables, qui se subdivise en communautés « qui ont aussi peu d'individualité que des lambeaux de nuages » ; des unités qu'il englobe, il n'est pas d'observation, pas d'expérience ni de vérification qui nous permette d'évaluer en bloc les besoins et les aspirations ; et pourtant, ces unités si diverses, nous devons entrer en des rapports constants avec elles ; nous avons des devoirs envers elles ; mais, sur ce qu'elles sont en droit d'attendre de nous, sur ce que nous pouvons espérer d'elles, sur les limites que nous devons assigner à nos désirs, sur les satisfactions que nous devons accorder à nos appétits, aucune connaissance, répétons-le, ne s'offre à nous « du genre de celles que nous fournit un indicateur ou un précis de chimie. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

Libre dès lors, postule Wells, je puis façonner mes croyances de telle sorte qu'elles répondent à mes besoins. « Je n'essayerai pas de les distiller des faits comme les physiciens distillent leurs lois. Je les ferai de telle sorte, et pas de telle autre, absolument comme un artiste fait son tableau d'une certaine manière, et pas d'une autre... Je dessinerai mes croyances, absolument comme l'artiste trace des lignes pour en faire un tableau, en vue d'exprimer l'impression que le monde

produit sur moi et les intentions qui sont en moi. » (*Ibid.*) Position arbitraire, si vous voulez, ajoute Wells, mais inattaquable ; vous pouvez trouver mon attitude absurde, tout comme vous pouvez vous moquer du tableau que vous avez devant les yeux ; mais vous ne me ferez pas l'abandonner, car, pour des raisons mystérieuses, indéfinissables, qui me sont propres, elle *rend* pour moi, parce que les croyances que j'adopte représentent pour moi l'unique moyen d'échapper à une vie chaotique, « parce qu'elles satisfont mon désir d'harmonie et de beauté ». (*Ibid.*)

VII

Notre premier acte de foi, ce sera de reconnaître que la vie *a un sens*, qu'elle n'est point un composé de forces capricieuses, une fantasmagorie. Il serait bien inutile de chercher personnellement à nous diriger vers quelque chose, si nous étions convaincus que la vie elle-même ne tend vers rien. Certes, le sens de la vie n'est pas nécessairement celui que notre désir voudrait lui voir prendre, elle n'habille pas sur mesure, ses poids ne sont pas toujours ceux qui font osciller notre balance du juste et de l'injuste. « Il y a quelque chose qui ne s'occupe pas de nous. Ce n'est pas ce que nous essayons d'atteindre que nous atteignons, ce n'est pas alors que nous croyons faire le bien que nous le faisons... » : telle est la conclusion que tire de ses expériences l'un des personnages les plus curieux de Wells, l'étrange et lamentable Mr Polly, l'homme que l'existence a conduit, qu'il s'agisse du choix d'une femme ou

de celui d'un métier, vers tout ce que son humeur détestait, et qu'elle a contraint, lui que la nature fit paresseux et contemplatif, à se montrer presque au même instant criminel et héroïque. Et sans doute il est des heures où, comme Mr Polly, nous ne comprenons pas. Mais la vraie philosophie de Wells n'est pas là. La morale de Mr Polly, c'est une morale de failli, c'est celle d'un esprit dont le ressort déjà lâche s'est détendu sous l'effet des influences qui s'exercent, selon Wells, dans ces régions incertaines qui séparent la bourgeoisie de la classe ouvrière. Ce qui fait, au contraire, aux yeux de Wells, la dignité de l'intelligence humaine, c'est qu'elle trouve en elle-même des raisons de réagir contre le découragement qui nous prend lorsque nous comparons ce que nous voudrions imposer à la vie et ce que la vie elle-même réalise. Qu'importe si nous n'avons su encore démêler la nature de l'ordre dont nous faisons partie : ne sommes-nous pas soutenus, réchauffés du seul fait que nous sommes intimement persuadés que cet ordre existe ? Qu'importe si nous n'avons pu encore soulever le voile qui s'interpose entre nos vies isolées et la vie totale, pourvu que, tout au fond de nous, une voix, plus forte que la raison, nous crie que, derrière le voile, quelque chose existe !

Il va de soi que si Wells condamne — ou nous laisse le soin de condamner pour lui — les êtres qui refusent d'agir parce qu'ils sentent la disproportion qui existe entre nos buts et ceux que semble poursuivre la force vitale, son jugement est plus sévère encore lorsqu'il est en présence du sceptique, de celui qui volontairement confond toutes les valeurs. Ce sceptique

nous le rencontrons dans un roman de Wells antérieur de dix ans à *l'Histoire de Mr Polly*, sous les traits de l'aigre, du fuyant, du diabolique Chaffery, Chaffery le médium, le second père de cette gentille et vulgaire Ethel, à laquelle Lewisham, étudiant, cédant aux forces mystérieuses de l'instinct, sacrifie sa carrière ; c'est l'homme qui brouille à dessein les idées, comme le mauvais joueur brouille les cartes quand il voit qu'il a perdu la partie ; pris en flagrant délit de fraude au cours d'une séance de spiritisme, il s'applique à prouver à Lewisham que l'illusionniste n'a pas à rougir de son métier dans une société cimentée par le mensonge, dans laquelle vêtements, monnaie n'ont été conçus que pour dissimuler « des faits essentiels », dans laquelle l'homme de science, ce soi-disant serviteur de la vérité, comprime son corps dans un habit trop étroit, raccourcit ses cheveux, supprime les poils de son visage, dans laquelle des fortunes s'édifient sur un amoncellement de pauvres corps rongés par le phosphore, empoisonnés par le plomb. Arguments de l'individu dont le monde n'a pas voulu, et qui, n'ayant pas assez d'orgueil pour faire figure d'isolé, place sa défaillance au centre d'une défaillance universelle, arguments auxquels Wells estime que c'est faire assez d'honneur que de leur opposer, par la bouche de Lewisham, d'abord troublé, la réponse du sens commun : « Le vrai est le vrai et une fraude est une fraude, quoi que l'on puisse dire. » La suite de l'histoire, où l'on voit le médium s'enfuir avec la caisse d'une de ses dupes, remet d'ailleurs les choses au point.

Avec le sceptique, déclare Wells, dans la partie de *Du Commencement jusqu'à la Fin* qui traite « des

Croyances », je me refuse à engager le fer ; je préfère mon système au sien parce que, là encore, j'estime qu'il y a quelque chose qui *rend* davantage ; je crois que je fais partie d'un univers qui a une signification, dans lequel toute chose a son importance ; je crois à l'existence d'un vaste plan dans lequel je compte, dans lequel comptent les plus obscurs de mes mobiles « au même titre que la grenouille que la roue écrase ou que la mouche qui se noie dans le lait » ; ce qu'est ce plan, mon esprit borné ne peut le concevoir ; je ne veux même pas aller jusqu'à dire qu'il ait un auteur ; ce que je sais, c'est que, sans ce plan, je suis destiné à mener une vie inutile, et qu'il m'est intolérable de mener une vie inutile, et que par nature je m'y refuse.

VIII

Voici donc notre vie mise en place. Mais les premières expériences vont nous révéler que ce n'est pas une route droite que nous avons à suivre. A chaque instant la question se pose : Faut-il tourner de ce côté ou bien de cet autre ? Comment notre conscience, placée entre le monde extérieur d'où nous tirons nos sensations et le monde que nous portons en nous, interviendra-t-elle ? Je m'interroge, dit Wells, et je vois que de moi part un faisceau d'impulsions, un ensemble de mobiles « qui, en un véritable fourmillement, surgissent du monde interne et tendent à s'exprimer en actes ». Laquelle de toutes ces voix devons-nous écouter ? Quels élans devons-nous retenir ? « Que dois-je faire ? Telle est la perpétuelle question de notre existence... Le problème

des mobiles est le véritable problème de la vie. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

Les mobiles qui agissent sur chacun de nous, Wells les passe rapidement en revue, nous signalant, avec une franchise parfaite, ceux qui chez lui tiennent un rôle prépondérant. En première ligne, les impulsions : appétits physiques, craintes, ressentiments, qui sont communes à l'homme et à l'animal. Pas plus, déclare Wells, que je ne me refuse systématiquement à donner satisfaction à mes appétits physiques, car je ne suis pas un ascète, je n'ai envie de me laisser submerger par eux, car ce que je recherche c'est moins une jouissance quantitative que le contentement d'un sens que j'appellerai le sens de la beauté, sens qui fait appel à tous les autres et qui réclame un plaisir intense et concentré ; sur nos appétits, ce sens agit comme régulateur, car « pour bien boire, il faut n'avoir pas bu depuis quelque temps, pour bien voir il faut avoir l'œil clair, pour faire sa cour à une femme il faut être dispos, gracieux, tendre et discipliné de la tête aux pieds. » (*Ibid.*) Puis vient une passion, que l'on retrouve chez la plupart des hommes et chez quelques animaux : « la cousine sans peur de la peur », la curiosité. Elle est chez Wells « hypertrophiée ». — « J'ai un besoin pressant de connaître et de sentir, pour le plaisir de connaître et de sentir. Il faut que j'aie vu derrière les coins ce qui s'y trouve, que je franchisse les chaînes de montagnes, que j'ouvre les boîtes et les paquets... Bien plus que le désir de vivre, j'ai le désir de goûter la vie. » (*Ibid.*) Enfin, fermant la marche, un groupe de mobiles qui tendent à l'affirmation, à l'expansion de notre « moi », et qui ont nom vanité,

égoïsme, intérêt, mobiles qui en eux-mêmes ne sont ni nobles ni ignobles, qui valent ce que vaut l'individu, qui tantôt sont parents des instincts de la bête, tantôt se transforment en ce très noble orgueil qui est l'une des sources de toute discipline, de tout perfectionnement.

IX

Mais de cet assemblage de mobiles ne résulte pas nécessairement l'orientation définitive, la ligne de conduite dont chacun de nous a besoin. De tout temps les hommes ont disposé d'un tel amalgame, et de tout temps ils ont cherché quelque chose qu'il ne contenait pas. Car nous avons toujours senti, nous sentons encore la nécessité d'un facteur qui stabilise notre vie, d'une influence, extérieure à nous-mêmes, qui crée en nous un suffisant équilibre. Impulsions, désirs, tout cela gît pêle-mêle au fond de notre âme, moins classé que « superposé », faisant d'elle un champ de bataille, l'orgueil en lutte ouverte avec les sens et l'instinct de curiosité, les mobiles qui nous sont *suggérés* au cours de notre vie sociale s'entrechoquant avec ceux qui nous sont propres. « Nous nous apercevons que tous nos instincts sont des pièges qui nous font tomber dans l'excès. Nous passons d'un excès de jouissance à un excès d'abstinence, et même le sens de la beauté peut être voilé et nous trahir. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin*). Cahotés, meurtris, il faut, si nous voulons échapper à un état d'âme fait de rancœur, d'intime confusion, du sentiment de la futilité de toutes choses, et qui est l'essence même de ce que les religions ont

appelé : le péché, que nous découvrons « le mobile synthétique », la formule *d'unification* « qui nous affermira et nous offrira une issue à toutes ces fluctuations. » (*Ibid.*)

Toutes les religions ont eu l'idée du péché, du désaccord de nos mobiles, mais aucune n'a cherché le « mobile synthétique » ; elles ont élagué, elles n'ont pas unifié ; elles ont taillé en pleine chair, offrant à ceux que hantait la notion du salut les jeûnes et les macérations, les isolant du monde des humains, les enfermant, créatures sans sexe et sans désirs, dans des couvents et dans des monastères. Beaucoup d'entre nous procèdent encore de la sorte, et se vouent corps et âme à quelque entreprise qui leur permet pour un temps d'oublier que la vie est, en son essence même, complexe ; les uns s'adonnent passionnément à quelque recherche scientifique, d'autres cultivent quelque art d'agrément, d'autres, enfin, mettant de côté toute dignité humaine, se livrent aux drogues ou à la boisson.

Est-il besoin d'ajouter que ce n'est pas par de tels moyens que Wells prétend créer en lui cette unité (*oneness*), sans laquelle il lui semble que son esprit, perpétuellement tiraillé, doit s'épuiser en efforts stériles et discordants ? Comment, lui dont le premier acte de foi a été de proclamer l'importance, la signification de toutes choses, au dedans et en dehors de lui, pourrait-il délibérément retrancher quelque chose de ce que contiennent l'un et l'autre univers ? « J'ai besoin d'une paix active, et non d'une béatitude, et je ne veux supprimer ni expulser aucun de mes mobiles. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*) Paix active ! Mais comment concevoir cette œuvre qui nous

dépassera infiniment et où pourtant nous nous retrouverons nous-mêmes, qui mettra d'accord ce que nous sommes avec ce que nous souhaitons d'être, par laquelle nos petites et jusqu'à nos défaillances se trouveront mises en place ? Qu'interposer entre la vie universelle, dont le plan nous échappe, dont tout ce que nous pouvons dire c'est qu'elle est autre chose que le chaos, et nos individualités, dont les tendances s'opposent sans pouvoir et sans devoir s'exclure, et qui ne peuvent trouver en elles-mêmes leur propre loi ?

Cet angoissant problème moral, c'est en se fondant sur son expérience biologique, c'est en appelant à son secours le grand principe d'évolution dont sa jeunesse fut comme éblouie que Wells parvient à le résoudre. Nous nous trompons, dit-il, en attribuant à l'individu une existence indépendante. L'individu n'est pas la réalité, la réalité c'est l'espèce. L'individu c'est ce qui passe : ce qui dure, c'est l'espèce. Créature isolée, je suis mis sur la terre pour faire ou pour tenter un certain nombre de choses ; la pièce jouée, « mon crâne, mes dents, mes désirs et mes humeurs se disperseront comme les montants d'une baraque après la fête. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*) Mais, mortel, je sais que je fais partie d'une immortalité. Etre faillible, qui n'ai pas même le temps de pousser jusqu'au bout quelques timides expériences, qui dois subir des lois conçues par le hasard, qui suis victime moins de la méchanceté que de l'énorme stupidité des hommes, auquel, du fait de ma naissance, de mon éducation première, certaines joies, certaines contemplations demeurent à jamais interdites, qui souffre et

fais souffrir, voici que luit devant moi le grand espoir, que m'apparaît la grande consolation : « *Entre vous et moi, au moment où nos esprits se meuvent en commun, de même qu'entre nous et le reste de l'humanité, il y a quelque chose, quelque chose de réel, quelque chose qui s'élève à travers nous, qui n'est ni vous ni moi, qui nous englobe, qui pense en ce moment précis et, se servant de vous et de moi, nous oppose tandis qu'il pense, de même que mon pouce et mon index s'opposent tandis que je tiens la plume avec laquelle je suis en train d'écrire.* » (Ibid.)

Ceci, c'est le second acte de foi de Wells, et quiconque a compris comment convergent son naturalisme, son pragmatisme et son mysticisme, connaît à peu près tout de sa philosophie.

Cette espèce humaine, avec quelle ferveur Wells croit en sa réalité, de quels termes magnifiques, de quelles images puissantes il se sert, pour faire passer en nous sa conviction ! Tout d'abord, son sang-froid, son absolu détachement font songer à ceux du mathématicien qui, au tableau, va résoudre une équation. Lorsque j'oppose l'humanité à l'individu, déclare Wells, ne croyez pas que je cède à une impulsion sentimentale, que je quitte pour quelque construction abstraite le domaine des réalités : les faits sont là, les plus irrécusables de tous, des faits qui sont à la portée d'un tout jeune élève. Suivez ce raisonnement : nous avons deux parents, quatre grands-parents, huit arrière-grands-parents, et, n'était qu'il faille tenir compte des mariages entre ascendants, nous pourrions affirmer que si nous remontions à moins de cinquante générations, nous nous trouverions avoir pour ancêtres tous les habitants de la terre. On peut objecter que

certaines races se sont refusées à tout croisement : mais il a suffi qu'au temps de Périclès un Chinois, errant dans les régions qui s'appellent maintenant la Russie, se soit uni à une enfant de la steppe pour qu'un lien existe entre l'Orient et l'Occident. En tout cas, on peut dire sans exagération « qu'il n'est pas dans l'Europe occidentale une ruine paléolithique ou néolithique qui, pour les hommes d'à présent, ne soit un souvenir de famille, et que n'ait manié le sang qui coule dans nos veines. » Or, ce qui est vrai du passé l'est aussi de l'avenir. Il se produira une prodigieuse diffusion de notre sang. Songeons que notre fils n'est que la moitié, notre petit-fils que le quart de nous-même ; on peut calculer que ceux qui, dans dix générations, porteront notre nom ne posséderont plus qu'un $1/1024^e$ des qualités qu'ils auront héritées de nous. « De nouveau notre sang va se mêler ; nous ne pouvons nous isoler ; les pires ennemis devront un jour conclure une paix de Vérone. Tous les Montaigus et tous les Capulets sont destinés à s'entre-mariés. Un temps viendra, dans moins de cinquante générations, où toute la population du globe sera de mon sang, où mon pire ennemi et moi serons incapables de dire quel est son enfant et quel est le mien. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

Et maintenant, les chiffres mis de côté, voici venir les larges formules qui aux forces de la conviction viennent ajouter celles de la suggestion. Comme ils sont ramenés à leurs proportions les problèmes qui agitent le monde ! « Nos individualités, nos nations, nos états et nos races ne sont que comme des bulles et des bouquets d'écume portés par le vaste flot de

sang de la race. » Comme ils apparaissent sous leur vrai jour les conflits qui bouleversent notre existence quotidienne ! « La race coule à travers nous, la race est le drame, nous les incidents. » (*Ibid.*) Et, sans qu'il soit besoin de subtiles déductions, le voile aussitôt se déchire. Le sens de la vie ? Il nous échappe tant que nous restons enfermés en nous-mêmes, que nous ne cherchons à satisfaire que des appétits individuels, que l'égoïsme est notre seul ressort, que, simples animalcules, nous oublions que notre raison d'être c'est de contribuer à la formation du récif de corail. Mais dès que nous avons compris que notre existence n'est qu'une expérience faite par l'espèce pour des fins qui lui sont propres, nous échappons au chaos ; une confiance nouvelle s'empare de nous ; nous nous trouvons justifiés « en tant qu'épisodes dans cette expérience plus grande que nous-mêmes. » (*Ibid.*) Et voici qu'apparaît enfin le grand devoir : puisque l'espèce se sert de nous, notre rôle est de lui fournir la plus grande somme possible de matériaux pour son entreprise constructive, c'est de tirer tout ce qui est possible de nos vies individuelles, c'est de développer nos talents à l'extrême, de mettre en valeur nos richesses spirituelles, de faire fructifier les trésors dont nous sommes gardiens.

Mais, parvenus à cette conclusion, il faut qu'une nouvelle croyance s'ajoute à celles qui nous ont soutenus. Pour bien agir, en tant qu'homme, il faut croire au destin de l'homme. C'est encore le pragmatisme que, cette fois, Wells appelle à son secours. Il n'est rien, dit-il, qui, scientifiquement, s'oppose à une catastrophe dans laquelle sombrera l'humanité ; il se

peut qu'une planète heurte notre terre, détruisant toute vie à sa surface ; il se peut qu'une épidémie, au lieu de faire périr comme celles du moyen-âge quinze ou vingt pour cent de la population, la fauche tout entière ; il se peut que nous soyons empoisonnés par une exhalaison de vapeurs pestilentielles émanant de l'intérieur de la terre ; il se peut que surgissent de nouveaux animaux de proie, que le soleil s'éteigne. Autant d'hypothèses très tentantes pour le romancier, et dont Wells, écrivain du merveilleux, a su mieux que n'importe qui tirer de puissants effets. Il se peut... mais je ne veux pas y croire. (*La Découverte de l'Avenir.*)

Et nous avons d'excellentes raisons de ne pas y croire.

Notre optimisme se nourrira des raisons mêmes que fournit une étude sommaire des grandes phases de l'évolution. Nous ne pouvons répondre à cette question, « la plus obstinément fascinante de toutes » : Que sera l'être qui viendra après l'homme ? Mais, jouissant, grâce aux découvertes de la paléontologie, de l'embryologie, d'un énorme recul, sachant enfin d'où *vient* l'homme qui est notre contemporain, nous pourrons sans témérité chercher à déterminer la direction dans laquelle sa marche est orientée. Il faut songer aux êtres qui l'ont précédé, aux reptiles à ailes de chauves-souris des forêts mésozoïques, aux premiers mammifères, aux mastodontes et aux mam-mouths, aux grands singes frugivores : de ceux-ci la nouvelle créature se distingue d'abord à peine ; c'est tout juste si elle soutient d'un épieu son pas maladroit, si son poing se contracte sur la pierre qu'elle vient de ramasser. Puis son œil s'éclaire : l'homme songe à

faire ce qu'aucune autre bête n'avait fait avant lui : à se rendre indépendant des saisons et des conditions climatériques. Un abri lui manque-t-il, il se construit une cabane ; la nourriture est-elle rare, il la multiplie. Puis il quitte la forêt et descend dans la plaine. Des milliers de générations s'écoulent, et il bâtit des cités, il s'adapte à la vie des tropiques aussi bien qu'à celle du pôle, il invente la charrue et le navire, subjugué les animaux... « Puis il se met à réfléchir sur l'origine du monde et les mystères de l'existence. » Une tradition écrite vient s'ajouter à la tradition verbale. Il fait des routes. Encore cinq ou six cents générations, et nous voilà rejoints. « Un rideau tombe. » L'œuvre est énorme. L'électricité a cessé d'être un jouet, elle éclaire nos villes, surpassant en clarté la lune et les étoiles : nous escaladons les pôles, l'air nous appartient. Et tout cela a été fait en dépit de nos petitesesses, de la brutalité de nos instincts, qui plus d'une fois nous ont fait descendre au niveau du plus destructeur des animaux, en dépit des vengeances de la nature contre son enfant rebelle. Tout cela a été accompli parce qu'un rayon de pensée a traversé la lourde boîte crânienne de la bête ; tout cela au début a été fait presque sans intention, pour le plaisir ou par besoin. Et maintenant même nous ne comprenons pas. Nous engendrons, nous luttons et nous mourons, et les œillères de la nature obscurcissent encore nos yeux. Nous ne vivons que sous la forme de mille petites vies isolées, nous préparons des flottes, des armées et des forteresses, et l'humanité ressemble à un somnambule qui se blesserait lui-même au cours de son sommeil (*Un Anglais regarde le Monde : l'Humaine Aventure*). Mais

l'éveil est proche, l'état mondial s'élabore, l'humanité prend conscience d'elle-même... Songeons « à l'ancêtre de l'époque carbonifère, à cette créature au sang froid, à la peau visqueuse, tapie entre la terre et l'eau, et qui fuyait devant les grands amphibiens du temps », et disons-nous que, de même que nous étions dans ce passé, de même, par ceux que nous portons dans nos flancs, nous sommes déjà un peu dans cet avenir où l'homme aura cessé d'être la créature « crépusculaire » qu'il est aujourd'hui, pour devenir le géant au cerveau clair, bardé d'acier, « qui se dressera, prenant cette terre pour marchepied, et, riant, atteindra de sa main les étoiles. » (*La Découverte de l'Avenir.*)

« L'homme quitte les abris ancestraux et se lance dans la plus grande aventure qu'aient jamais connue l'espace et le temps... » (*La Recherche Magnifique.*) Si vous n'avez pas été frappé par cette révélation, si vous ne vous sentez pas entraîné par ce majestueux tourbillon, si vous vous refusez à être de l'aventure et à travailler pour votre faible part à ce qu'elle soit la plus belle possible, alors, en cette époque où toutes les traditions s'écroulent, où usages, précédents s'oblitérent, vous vous trouverez en quelque sorte suspendu dans le vide, petit, ridicule, malheureux. Mais apprenez la modestie, une modestie qui n'a rien à voir avec l'humilité, remplissez avec toute votre conscience le rôle, qui peut être magnifique, de pourvoyeur de l'espèce, soyez l'un des souples et puissants « tentacules » dont se sert le grand corps de la race pour orienter sa marche, ne vous laissez pas emporter vers de trop hâtives réalisations, ne vous dites pas qu'une vie ne peut pas contenir toute la vérité ni tout le

bonheur, soyez patient, reconnaissez que la plupart des déconvenues de l'homme viennent de ce qu'il s'engage trop promptement dans l'action, de ce que, n'ayant pas l'idée d'une autre existence que son existence individuelle, il estime « qu'il vaut mieux, la vie étant brève, se tromper que d'attendre » (*La Recherche Magnifique*)... et tout le reste viendra pas surcroît. Celui qui est sauvé ne peut qu'agir bien. Et vous serez sauvé, affirme Wells, à l'instant même où vous aurez découvert que votre vie est incluse au sein d'une vie collective, où vous aurez placé votre être au cœur « d'un grand être physique qui lutte et, je crois, s'élève vers la beauté, d'un grand être moral qui lutte et, je crois, s'élève vers le savoir et la puissance. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*) Il convient d'ailleurs, s'empresse d'ajouter Wells, que nous acceptions tout ce que ces termes « beauté », « puissance », recèlent encore de mystère ; il faut les prendre tels quels, sans les soumettre aux froides définitions, car ils sont par nature « synthétiques » ; qu'il nous suffise de les retrouver dans nos actes et dans ceux de nos semblables, dans les objets, même les plus vulgaires : dans la gorgée de bière qui passe à travers le palais desséché, dans la senteur de la terre, la chaleur d'un corps, l'exquise sensation que l'on éprouve au réveil (*Ibid.*), dans presque tous les spectacles de la nature — et, par nature, Wells, à l'opposé des romantiques, entend aussi bien l'œuvre de forces étrangères à nous-mêmes que celle qu'a façonnée la main de l'homme (*L'Humanité se Fait*), — dans l'éclat d'un glacier, la senteur d'une fleur ou l'embrasement d'un ciel d'usines. Peu importe ce qu'est la beauté, le tout est de la reconnaître

lorsqu'on la rencontre. « Elle est lumière, elle est toutes les choses qui peuvent être lumière : fanal, éclaircissement, réconfort et consolation, promesse, avertissement, vision de la réalité. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

X

Tout le reste vient par surcroît. La ligne du devoir pourra rester sinueuse : jamais plus nous ne nous en écarterons quand nous aurons compris ce qui précède. Encore, toute image qui suggère l'idée d'un unique devoir trahit-elle la pensée de Wells. Pour lui être fidèle, c'est non à la géométrie, mais à la musique qu'il convient d'emprunter notre comparaison. Wells voit moins notre vie dominée par un devoir que par une symphonie de devoirs. Il ne conçoit pas de possibilité de définir le Bien, en dehors des objets dans lesquels celui-ci s'exprime ; c'est une notion qui s'efface en même temps que disparaît un seul des éléments qui entrent dans la constitution de chacun de ces objets. Notre devoir, c'est la somme de nos devoirs à l'égard de l'espèce. « La vie bonne, c'est celle qui recueille, trie, prépare la plus riche moisson d'expériences et la rend profitable pour l'espèce, celle qui contribue le plus efficacement à la croissance collective. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

De chacun selon ses moyens, de chacun selon son tempérament. Mais s'il est impossible de définir dans l'abstrait ce qu'il faut faire, il n'est pas interdit de donner un nom aux mobiles qu'il faut résolument rejeter, aux fins qu'il est, dans tous les cas, condam-

nable de poursuivre : « S'isoler, agir en secret, servir des desseins cachés et personnels, voilà ce qui constitue le gaspillage de la vie, la qualité essentielle du péché. » (*Ibid.*)

Nous ne voulons pas anticiper sur le chapitre que nous consacrerons au socialisme de Wells, ou plutôt aux trois formes qu'a prises successivement chez lui l'idée socialiste. Et pourtant, il nous est impossible de ne pas dire dès à présent que Wells fait dépendre l'entreprise de coordination et d'unification, de réaction contre le laisser-faire économique et contre toutes les autres formes de désordre social qui doit marquer le prochain stade de notre évolution, du triomphe de la dernière venue de ces grandes idées synthétiques qui ont tant fait pour modeler le monde : le Socialisme ; il ne s'agit pas d'une doctrine fixe, mais d'une notion dont nos modernes réformateurs n'ont pas senti toute la souplesse, d'une notion qui déborde tous les moules, qu'aucune école, aucun groupe politique ne peut prétendre monopoliser ; car elle ne peut se traduire en faits que par la collaboration, par la contribution réfléchie de toutes les bonnes volontés. Le Socialisme, voilà la seule lueur qui paraisse au-dessus des misères, des futilités, des injustices de notre civilisation contemporaine, et aussi la seule formule d'action qui dépasse les remèdes empiriques. Certes, le Socialisme n'organise pas notre vie dans le détail, mais il est la première perception nette qu'ont eue les hommes d'une autre réalité que les vies individuelles, d'un grand corps encore garrotté, auquel notre devoir est d'assurer la liberté de ses mouvements et dont nous avons à faire respecter les intérêts fondamentaux. Le Socialisme,

c'est le premier essai de réalisation « d'un dessein collectif ». Il est la foi de ceux qui ont le désir passionné de créer un ordre au milieu du désordre, de mettre un terme à toutes les formes de gaspillage, de développer entre les hommes une mutuelle compréhension ; il est l'espoir de ceux dont la vie est empoisonnée par le spectacle de ces travailleurs ruraux « qui vivent dans de misérables cabanes, peinent enfoncés jusqu'aux genoux dans le fumier, » de ces millions de pauvres êtres, esclaves de notre production industrielle, des riches eux-mêmes qui traînent une existence stérile au milieu d'objets vulgaires et coûteux, de tous ceux qui peuplent « les inutiles chemins de traverse » de ce que l'on est convenu d'appeler « le commerce »... Le Socialisme n'est pas un remède, il n'est qu'une tentative, l'aube d'un jour qui se lève et dont nous nous demandons encore quels spectacles il éclairera, le premier vagissement de la conscience de l'humanité décidée, non à créer elle-même des individus plus parfaits, mais à faire naître une ambiance, une atmosphère dans laquelle, en une série sans fin « d'essais et d'exploits nouveaux effectués dans l'intérêt de la race », des individus, toujours plus beaux, toujours plus nobles, pourront se développer. (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

Il faut, ce grand corps de l'espèce, le nourrir, le vêtir, l'abriter, garantir à ses membres leur libre jeu, en nourrissant, en habillant, en logeant en des demeures convenables, en n'astreignant pas à un labeur dégradant ou trop prolongé les frères et les sœurs que nous avons. Il faut traquer toutes les formes de parasitisme, abolir toutes les formes de prostitution, celle

de la fille qui vend son corps, celle du journaliste qui vend sa plume, celle de l'artisan qui façonne des objets mauvais ou inutiles, simplement parce qu'ils flattent les goûts de la foule. Mais il ne suffit pas que l'humanité ait un corps vigoureux et sain, il ne suffit pas que nous aidions à la réalisation de la grande synthèse physique que rendent relativement aisée les magnifiques découvertes qui ont jusqu'à un certain point opéré une fusion des peuples, et mettent l'homme à l'étroit sur la terre. Il ne suffit pas que l'humanité *soit* d'une même substance, il faut qu'elle *sache* qu'elle est d'une même substance, que ces frontières, ces douanes, ces nationalités étriquées, ces loyalismes tapageurs envers des simulacres de rois ne lui apparaissent plus que comme le legs d'une époque barbare. Aussi notre premier devoir, envers nous-même, envers autrui, est un *devoir d'éducation*. Nous ne faillirons pas à notre mission d'éveilleurs. « Le facteur intellectuel est d'une importance première dans ma religion. Je ne vois pas pourquoi le salut viendrait plutôt à ceux qui sont intellectuellement, qu'à ceux qui sont moralement incapables. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*) Voir clair en nous, atteindre à des idées claires, et partager avec les autres tout ce que nous sommes parvenus à faire naître en nous de clarté ; empêcher que s'obscurcisse en nous et en autrui la conscience d'une vie synthétique : telles sont quelques-unes des étapes qui mènent au salut. « Ne point communiquer ses pensées à autrui, garder ses pensées pour soi, comme on dit communément, est soit lâcheté, soit orgueil. C'est une forme de péché. » (*Ibid.*) Nous pouvons d'ailleurs stimuler, affiner de mille manières le cerveau de

l'espèce, l'aider à sortir de la demi-torpeur où il est encore plongé. Nous pouvons assister, en dotant les écoles et les universités, en mettant les bons livres à la portée de tous, les hommes dont la fonction est d'enseigner. Nous pouvons écrire, rechercher ces « discussions loyales » au cours desquelles l'esprit réalise toujours un immense progrès ; si nous ne trouvons pas en nous-mêmes la richesse d'arguments qu'il faudrait pour convaincre, alors nous pouvons amener les êtres qui nous entourent à se tourner vers les hommes qui ont la science et la foi. Et puis nous pouvons *faire* ; nos actes peuvent parler pour nous, actes qui ne seront pas marqués par le coin de l'égoïsme, qui traduisent une volonté de servir, actes du médecin, de l'hygiéniste qui préparent une génération saine, de l'ingénieur, du minéralogiste qui multiplie les moyens de transport, économisent nos forces, évaluent nos richesses en combustible et en matières premières, actes de l'agronome qui travaille à accroître la part prélevée par l'homme sur les fruits de la terre.

XI

Une telle attitude n'est pas une attitude courante, et pourtant nous devons prendre garde à ne pas faire dans le monde, serviteurs d'une foi nouvelle, figure d'isolés. Nous devons assainir et orner la maison, mais sans cesser de vivre à l'intérieur de celle-ci. Il est remarquable — mais nullement illogique — que Wells, en dépit de la hardiesse de ses conceptions, garde le souci de se maintenir dans une sorte de catholicité.

Il faut, dit-il, une raison bien grave, il faut que la formule que nous sommes contraints de prononcer soulève vraiment un haut-de-cœur de la conscience pour que nous ayons le droit de nous exclure nous-mêmes de la communauté qui nous a accueillis. « Le schisme m'apparaît comme un péché plus grave que l'hérésie. » Réfléchissons à la façon dont s'opéra la croissance de l'idée catholique, qui fut la plus grande idée synthétique qui se soit encore imposée ; n'est-ce pas sur le siège du *pontifex maximus*, fonctionnaire de l'Empire Romain chargé des sacrifices, que l'Eglise a assis son pape ? Disons-nous bien que dans le monde moderne il est possible de pousser plus avant un tel processus. Travaillons à l'avènement d'une Eglise qui, plus catholique encore que l'Eglise d'hier, adoptera tout ce qui, dans la pensée humaine, dans la poésie, dans la littérature, aura une valeur constructive. Que nos réformateurs ne répètent pas l'erreur du protestantisme qui rectifia, corrigea, tenta de revenir aux sources de la foi, mais tomba dans le particularisme, n'ayant rien reconstruit, laissant l'organisation primitive « intellectuellement et spirituellement appauvrie. » Ne quittons un groupe, une association que pour entrer dans un groupe, une association plus larges. Soumettons-nous à des conditions imparfaites, participons à la rigueur à des rites, esquissons des gestes dont la signification ne nous apparaît plus. Et si, finalement, parce que nos idées font peur, parce que l'ampleur de nos vues inquiète, l'on nous chasse... eh bien ! laissons-nous chasser. Mais ne nous enfuyons pas dans le désert. Revenons sans cesse frapper à la porte, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre, et que nous trouvions

une place en cette Eglise Universelle qui demain abritera « la vie spirituelle de la race. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

XII

Et puis, il faut apprendre à bien penser, à avoir une pensée « intrépide ». On agit mollement lorsque l'on pense mollement. Une pensée médiocre fleurit en actes misérables. Celui qui est décidé à servir la race de tout son être, ayant pour but lointain la réalisation de la grande synthèse humaine, se demandera pourquoi cette dernière se trouve retardée. Il s'apercevra que les hommes sont dans la réalité moins loin les uns des autres qu'ils ne le supposent, que de simples nuances séparent les tempéraments, que philosophies, doctrines politiques ou religieuses, puisent à un fonds commun. Ce qui crée entre nous tant de barrières, ce sont moins les idées que les *mots* dont nous nous servons pour exprimer les idées : les mots, voilà les pièges mortels où viennent choir la plupart des bonnes volontés. Ce sont eux qui alimentent les conflits meurtriers. C'est l'imparfait contrôle que nous avons sur les mots qui est cause de ce désarroi intime, de ce *muddle* spirituel, dont il nous faut nous guérir avant toute chose si nous voulons mettre un terme au désarroi de nos mœurs et de nos institutions. C'est d'un usage abusif des mots que naît le malentendu : or, ne nous y trompons pas, « les neuf dixièmes des guerres de ce monde ont leur origine dans un malentendu. Le malentendu, c'est le péché et le déshonneur de l'esprit, et une pensée confuse est aussi ignoble qu'une con-

duite malpropre... Infiniment plus graves sont les maux qui en dérivent. » (*La Recherche Magnifique.*) Avant donc d'entrer dans l'action, avant de prendre parti dans quelque'une de ces controverses où s'engagent si facilement nos contemporains, il convient d'apprécier l'exacte valeur de ces mots dont nous nous servons avec tant de libéralité, de mesurer la précision des instruments qu'utilise la pensée, de déterminer ses imperfections et ses limites, de savoir si la plupart des gens ne pensent pas « à faux », de savoir si une commune infirmité ne nous conduit pas à *exprimer les mêmes objets en termes différents et à nous servir des mêmes termes pour exprimer des objets différents.* Bref, il faut parvenir jusqu'à l'essence de la pensée, nous vouer à une entreprise abandonnée depuis les jours d'Aristote, cesser pour un temps d'être moralistes, psychologues, et redevenir métaphysiciens.

Il y a, à cet égard, deux attitudes, dont Wells put saisir le contraste lorsqu'il eut quitté le Royal College of Science et que, désireux lui-même d'enseigner, il se fut fait inscrire aux cours du London College of Preceptors — parmi lesquels un cours de philosophie occupait le premier rang : l'attitude de l'homme qui est nourri de *faits*, et celle de l'homme qui est nourri de *concepts*, l'attitude de l'individu enclin à considérer les mots comme la sécrétion d'un organe imparfait, et celle de l'individu qui raisonne comme si les idées avaient une existence indépendante, l'attitude du biologiste et celle du logicien. L'un cherche à déterminer comment la qualité de l'instrument peut influencer sur celle de la pensée elle-même ; l'autre n'est intéressé

que par la façon dont nos idées s'emboîtent, par la marche que suit l'esprit pour parvenir à ses conclusions. Des deux attitudes que nous venons de définir, la première était naturellement celle qui devait s'imposer à Wells. Enfant, puis adolescent, dans la boutique de Bromley où son père vendait de la porcelaine, dans le grand magasin où sa mère, elle-même contrainte d'accepter une place d'intendante dans une famille noble, dut, après la faillite de son mari, le mettre en apprentissage, à la Midhurst Grammar School, où Wells s'était fait remarquer, comme élève, par son goût pour le latin et pour les sciences, et dont, en 1883, le Principal l'engagea comme répétiteur, le futur auteur d'*Anticipations* put faire une moisson de faits d'une exceptionnelle abondance. Par leur diversité, par la variété et la richesse de leurs suggestions, les milieux ainsi traversés par Wells n'étaient point de ceux qui inclinent une jeune intelligence vers les généralisations que met en œuvre la logique. Les trois années passées ensuite au Royal College fortifièrent la tendance anti-logicienne de l'esprit de Wells. Elles sont pour celui-ci les années de plein épanouissement, celles durant lesquelles le sens de la vie, les possibilités qu'elle renferme, lui apparaissent. Or, ce n'est point en comparant les espèces, en étudiant, scalpel en main, l'évolution des organes contenus aujourd'hui dans le corps de l'homme, que l'on peut entretenir sur la valeur du cerveau de ce dernier une illusion pareille à celle dont est jouet le logicien. « Aborder la logique après avoir passé sur les plateaux aérés de l'anatomie comparée, c'est l'aborder avec en moins dans l'esprit une foule d'idées préconçues, très naturelles d'ail-

leurs... C'est la prendre pour ainsi dire de flanc. » (*Le Scepticisme de l'Instrument.*) Notre cerveau vaut ce que valent nos poumons, dérivés de la vessie natale, ce que vaut notre oreille, dérivée d'une membrane plaquée sur la fente de l'ouïe. Ses données ont la correction de celles de nos autres sens qui fonctionnent sans défaillance jusqu'au point, et pas au-delà, où la vie de l'espèce se trouve en péril. Mais du darwinisme une autre leçon se dégage, tout aussi opposée que la première à celle de la logique : l'idée qui, en effet, sert de fondement à la doctrine darwinienne, c'est que la notion d'espèce est toute superficielle, que les frontières qui semblent exister pour nous entre les espèces disparaîtraient, si nous pouvions mettre au jour les chaînons aujourd'hui disparus, comme dépourvues de tout caractère objectif, *c'est qu'il n'y a de réalité que dans l'individu*. Il n'y a de réalité que dans l'individu ! Vérité fondamentale que l'esprit humain, pressé d'aboutir, incapable de loger toutes les images que lui fournit l'expérience, néglige dans tous ses raisonnements. Toutes nos opérations mentales ont pour base le syllogisme, et le syllogisme postule qu'il peut y avoir deux objets identiques. Nous exprimons nos idées par des mots, et chaque mot joue vis-à-vis de la réalité le rôle d'un lit de Procuste ; nous contraignons à s'y étendre des images, des perceptions qui jamais ne se recouvrent tout à fait, qui, par quelque qualité à laquelle nous n'avions pas songé, par quelque qualité possédée à un degré différent du degré considéré par nous comme normal, débordent ou s'y trouvent à l'étroit. Et il arrive que nous sommes finalement victimes de notre ingéniosité. Nous sommes sous la dépendance de ces

mots que, pour des fins pratiques, nous avons créés. Nous perdons de vue que nos généralisations, nos classifications sont la rançon de notre peu d'esprit de finesse, de ce que Wells n'hésite pas à appeler notre « stupidité ». Nous oublions que notre intelligence, « agissant comme un forceps grossier, écrase toujours un peu la réalité en la saisissant ». Nous peuplons l'espace et le temps des créations de notre cerveau imparfait, de notre cerveau qui n'a atteint sa forme actuelle que par une série « de compromis et d'adaptations » ; puis, coupant le lien qui les rattache à nous, nous nous les figurons douées d'une vie autonome. Nous nous privons de ce sain scepticisme, nous péchons contre cette charité intellectuelle, dont, plus encore que de charité morale, le monde a besoin. Nous meurtrissons la réalité de bien des manières. D'abord en faisant fi « des subtiles différences entre réalités objectives ». Vous prononcez le mot « chaise », écrit Wells avec humour, « sans vous douter que, avec l'aide d'un bon ébéniste, je me fais fort de ruiner toutes les définitions que vous me donnerez d'une chaise. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*) Nous immobilisons aussi, en les définissant, des objets qui sont soumis aux forces de changement : non seulement nous devrions dire, si nous voulions atteindre à une vérité objective, que toute chose possède à un degré plus ou moins accusé telle ou telle qualité, mais nous devrions ajouter qu'elle est en train de prendre, ou en train de perdre, ladite qualité. Mais il est une forme d'illusion plus dangereuse encore : c'est celle qui nous conduit à penser que parce qu'une qualité, un attribut, se rencontre dans certains objets, la qualité, l'attribut contraire doit nécessaire-

ment exister, à donner une valeur positive à des termes négatifs, à croire qu'en prononçant un mot on fait nécessairement surgir une idée, à vouloir transporter dans le monde de l'expérience certaines expressions, telles que *infini*, *omniscient*, que notre devoir est de rejeter dans le néant où se rencontrent toutes les négations.

Et puis, cause première et dernière de tous nos manquements à la charité, nous sommes incurablement portés à croire que la pensée humaine ne peut se développer que sur un seul plan ; c'est ainsi que nous marchons de contradiction en contradiction, que nous ne sortons d'une impasse que pour nous engager dans une autre. Imaginons au contraire une sorte de « stratification » des idées humaines, concevons une sorte de « gelée intellectuelle » dans laquelle nos idées, dans toutes leurs positions, sous toutes leurs inclinaisons, viennent s'enchâsser, et la plupart des incompatibilités disparaissent. Prenez, par exemple, les deux notions de libre-arbitre et de prédestination, qui semblent inconciliables. Sur le plan « de la sensation et de l'expérience communes », qui peut nier notre liberté ? Sur le plan « de l'analyse scientifique », qui peut démentir que tout se ramène à une inflexible succession de causes et d'effets ? A peine avons-nous postulé cette « troisième dimension » intellectuelle, que nous commençons à apercevoir un monde dans lequel on peut passer, en se mouvant de haut en bas, du simple au complexe, « de l'analyse à la synthèse, de la matière aux atomes, aux centres de force, aux hommes et aux états. » (*Du Commencement jusqu'à la Fin.*)

XIII

« Nous autres, modernes nominalistes... » (*Le Nouveau Machiavel.*) C'est ainsi qu'après avoir franchi la lande de ces observations métaphysiques, nous parvenons jusqu'au cœur, aux derniers retranchements de la pensée de Wells, que nous arrivons à déterminer ce qu'en psychologie, en morale, en politique, l'on peut appeler son « angle optique ». L'idée que seul l'individu a une existence réelle, que toutes les réformes qui ne tiennent pas compte des différences individuelles et ne laissent pas une place suffisante aux volontés et aux humeurs de chacun ont un caractère provisoire et toujours factice, que vouloir le bonheur de moyennes, c'est ne vouloir le bonheur de personne, est l'idée qui, après celle d'évolution, semble dominer la mentalité de Wells. Rectifier les institutions, corriger les systèmes de façon à ce qu'ils tiennent compte de la gamme des caractères, voilà, à l'heure présente, pour les hommes, la pierre d'achoppement. Ce qui rend notamment complexe la tâche du socialisme, c'est qu'il lui faut découvrir la formule qui concilie le maximum d'intervention collective avec le maximum de développement individuel. Et, en y réfléchissant bien, il est clair que c'est avec la petite clé du « nominalisme » ou avec celle du « réalisme », forgées toutes deux à une époque où la logique était le seul passe-temps spirituel de l'humanité, que nous ouvrons le mieux les intelligences et — qui plus est — que nous contraignons les tempéraments à nous livrer les plus intimes de leurs secrets.

Car, conscients ou inconscients, il y a des réalistes et des nominalistes « en conduite », des gens qui croient à la vertu souveraine des mots et de tout ce que les mots représentent, et d'autres qui ne sont pas satisfaits tant qu'ils n'ont pas pénétré jusqu'au cœur de la vie, jusqu'aux régions des âmes où il n'y a plus d'emploi pour les communes mesures. Il va de soi que Wells se place résolument parmi les nominalistes, d'où une impatience agressive, marquée surtout dans ses derniers ouvrages, contre ceux qui prétendent administrer les hommes à la grosse, voient dans le progrès social une machine travaillant à l'emporte-pièce, au lieu de le considérer comme un ensemble d'influences qui s'exercent autour de chaque esprit et de chaque âme, leur apportant un peu plus d'air et un peu plus de lumière. La position dernière de Wells, c'est en somme celle de Remington dans *le Nouveau Machiavel*. Par contre, la tendance contre laquelle son esprit s'insurge, c'est le « réalisme » des Baileys, le couple Fabien qui marie Remington et préside à son entrée dans la vie politique. Ce qui fait le fond de la mentalité des Baileys, c'est « une croyance absolue dans la valeur de l'instrument intellectuel dont ils se servent » ; ils croient à la réalité des classifications, à la valeur objective des généralisations ; ils voient partout des « types » et des « classes » ; le monde des hommes est pour eux un monde « d'échantillons vivants », de spécimens que l'art du politicien doit être de savoir manœuvrer, tout comme de sa cabine l'aiguilleur manœuvre les trains et les envoie vers de sûres destinations. Le gouvernement pour les gens de l'espèce des Baileys n'est qu'une affaire de science appliquée, d'administration : la

meilleure politique est celle qui place sur chaque levier une main compétente, qui fait de l'*expert officiel*, du fonctionnaire hautement spécialisé, la clé de voûte de toute notre organisation... Et, pendant ce temps, la vie complexe, ondoyante, la vie qui est désir, passion, la vie qui, elle, ne se laisse pas administrer, se rue vers des fins inconnues. Combien différents sont les dons que doit posséder celui qui veut, ne fût-ce qu'un instant, s'en rendre maître ! Ecoutez plutôt l'incessante rumeur qui monte de nos cités, considérez les tragédies de la rue, le flamboiement des enseignes lumineuses, prêtez l'oreille au cri des camelots qui hurlent le dernier scandale, voyez passer le torrent des véhicules, frissonnez au frôlement de la prostituée, sentez agir toutes les forces « bestiales, obscures et monstrueuses » qui, autant que nos volontés de réforme, modèlent notre civilisation, et reconnaissez que tout cela échappe à l'emprise de l'administrateur pseudo-scientifique, que tout cela domine la petite voix cassante des classificateurs ¹.

Quelque chose qui s'élève vers la Puissance et la Beauté... Quelque chose qui lutte obscurément, en vous, en moi, en nous tous, et que les instincts de la bête, toujours tenaces, nos haines, nos jalousies, tentent de refouler. Quelque chose qui pour naître tout à fait implore une douce, une lumineuse assistance, une tendre et intime sympathie que le réaliste, avec ses rubriques et ses compartiments, est incapable d'apporter. En politique mondiale, le réaliste est hanté

1. Il va de soi que nous nous bornons à exposer le point de vue de Wells, sans nous demander si sa peinture des Baileys rend fidèlement l'original dont elle paraît s'inspirer.

par des idées de races et de nationalités, fait fond sur des traités et sur des loyalismes. Chez lui, on le voit tout entier au service d'un parti, d'un de ces partis auxquels Remington cherchera vainement à faire partager l'ampleur de ses vues, à communiquer son ardeur constructive. En morale il est celui qui lance l'anathème à tous ceux qui ont violé les pactes, qui cherchent à faire leur propre loi ; et ici nous songeons à la touchante Marguerite, l'épouse que trahit Remington, l'être un peu faible et d'une si noble qualité qui, d'instinct, « aime à suivre des règles, à consentir des sacrifices ». Le réaliste, c'est la tradition, alors que le nominaliste est l'aventure. Le réaliste aime les idées nettes, s'exprimant dans des institutions et dans des coutumes, le nominaliste se plaît à ramener sans cesse à l'état de fusion le métal de ces dernières. Le réaliste affectionne les contours rigides, le nominaliste ne tolère que les contours mollement esquissés, le premier redoute le mot trop rude, l'odeur trop forte, le second se jette bravement dans le flot des sensations...

CHAPITRE II

L'HOMME DE DEMAIN

I

La plupart des gens ont le regard si bien fixé sur le présent qu'ils placent dans un même lot tous ceux de leurs semblables ayant, à un degré quelconque, la préoccupation de l'avenir. Alors que nous aimons à mettre sur nos contemporains l'une de ces étiquettes que nous trouvons toutes préparées dans l'armoire de la philosophie : « idéaliste », « rationaliste », « optimiste », « pessimiste », alors que nous multiplions, en matière de goût ou de style, les divisions et les classifications, il suffit qu'un écrivain projette son action par-delà l'époque où nos petites vies se déroulent, ou nous dépeigne une civilisation dotée d'instruments que nous ne possédons encore qu'à l'état d'ébauches, pour que, sans nous enquérir de ses intentions et sans mesurer l'envergure de sa pensée, nous reléguions son œuvre dans cette arrière-boutique de l'esprit, explorée par certains avec une curiosité enfantine, à laquelle d'autres ne font allusion qu'avec un mouvement d'épaules, où voisinent prophéties à fondement scientifique, divagations de visionnaires, prédictions d'astrologues, balbutiements de somnambules. Parce qu'il y a, par

exemple, chez Wells comme chez Jules Verne, ce génial amuseur, des machines à monter dans la lune, vous voyez imprimer à tout bout de champ que Wells est « le Jules Verne anglais ». Bien rare est l'article de journal, rédigé en général par quelqu'un qui a oublié Jules Verne et qui de l'œuvre si riche et si variée de Wells ne connaît que trois ou quatre romans d'imagination, où les deux noms ne se trouvent accolés. Quant à se demander si les *raisons* qui ont poussé Wells à embarquer quelques spécimens d'humanité pour la lune sont les mêmes que celles qui ont décidé Jules Verne, quant à rechercher si le premier est mû par une simple curiosité, par un simple désir de sortir de l'expérience courante, si, chez lui, le manteau du pittoresque ne compte pas pour bien peu à côté de la pensée qu'il voile ; quant à tenter de déterminer si les procédés auxquels Wells a recours pour franchir la région qui sépare le réel de l'irréel ne lui appartiennent pas en propre, voilà ce dont se préoccupent peu ceux qui, par-delà chaque frontière, veulent, à tout prix, trouver un pendant à leurs héros ou à leurs auteurs favoris.

II

Ce que Wells met en relief dans les romans écrits par lui entre 1895 et 1905, romans auxquels peut s'appliquer l'épithète de scientifique, c'est beaucoup moins le parti que l'homme est appelé à tirer des jouets ou même des inventions vraiment grandioses que l'esprit de recherche a placés ou placera à sa disposition que la transformation probable, sous l'effet de certaines

influences que l'auteur croit pouvoir distinguer et qui doivent agir comme d'autres facteurs ont agi sur l'évolution des espèces animales, du corps, de l'esprit, des habitudes de nos contemporains. Son homme de demain, Wells le situe tantôt dans l'infini du temps, tantôt dans l'infini de l'espace, ce qui revient au même. Il eût pu, comme Swift le fait pour ses Lilliputiens ou ses Chevaux Parlants, lui assigner pour résidence une île non encore découverte, mais il a jugé qu'en ces temps où il n'est pas un coin de mer qui ne soit exploré, c'est dans les espaces interplanétaires que la fantaisie du romancier pouvait encore s'égarer avec le plus de vraisemblance. Mais que l'imprévu du décor ne nous fasse pas illusion, que la monstruosité des formes vivantes engendrées en de tels lieux ne nous trompe pas ! Ils sont de notre lignée, ces êtres tentaculaires, ces terribles monteurs de machines, qui, en des cylindres de métal, se laissent choir de Mars et viennent porter chez nous l'incendie et la mort, ces insectes implacablement spécialisés qui peuplent les galeries de la lune ; de même, dans d'autres romans où les siècles, et non plus l'accumulation des lieues, nous éloignent de notre existence coutumière, les larves anthropophages tapies dans les entrailles de la terre, les géants, demi-dieux nourris de la *Boom-Food*, le Dormeur qui s'éveille dans une civilisation de fer régie par une ploutocratie, et l'homme invisible, à la fois burlesque et pathétique, qui terrorise un paisible village. Toutes ces créatures sont chez nous en puissance. Nous pouvons être tout cela, nous avons même commencé à être tout cela. A nous de deviner quelle est de ces diverses formes, déjà ébauchées, celle qui définitivement s'imposera.

Ce qui rend tragique chacune des anticipations de Wells, c'est que précisément nous nous sentons à la fois acteurs et spectateurs, c'est que ces monstres ou ces êtres de lumière, une voix nous dit que nous les portons dans nos flancs ; les contingences auxquelles certains ont échappé, nous en sommes déjà partiellement affranchis ; les pouvoirs mécaniques dont, dans le grand drame de la lutte pour la vie, ils ont fait un infernal usage, nous les avons déjà partiellement asservis ; leur spécialisation, c'est la nôtre poussée à son extrême limite, et la volonté créatrice des Enfants de la Science, des formidables nourrissons de Redwood et de Bensington, il n'est pas un aspect de nos cités modernes qui déjà ne la proclame.

III

Libération des contingences. Nous trouvons là un premier trait commun à tous les romans scientifiques de Wells. L'homme se dégage de toutes les servitudes que la nature a voulu lui imposer, s'insurge non seulement contre les conditions physiologiques, mais contre les conditions physiques qui pèsent sur son existence. Il ne peut se mouvoir que dans l'espace : Wells le fait se déplacer dans le temps (*La Machine à Explorer le Temps.*) Son élan se trouve arrêté par le phénomène d'attraction : Wells invente une autre machine qui le soustrait aux effets de ce dernier (*Les Premiers Hommes dans la Lune*). Sa croissance est trop lente : Wells découvre un produit qui l'active (*L'Aliment des Dieux*). Sa visibilité est un obstacle à la plupart de ses entre-

prises : Wells le rend invisible (*L'Homme Invisible*). Son sexe, la présence d'organes secondaires nuisent à l'unité, à l'intensité de son effort : Wells le transforme en une créature qui se multiplie par bourgeonnement, réduit sa structure à l'essentiel (*La Guerre des Mondes*). Quelque choc qu'éprouve notre sens esthétique lorsque nous sommes mis en présence de certains de ces monstres, quelle que soit la protestation émise par notre goût inné de l'équilibre et de la mesure, nous sommes obligés de convenir que, dans toutes ces étranges variations, le fond d'humanité reste intact, que tout cela c'est de l'humanité en mouvement, et qu'un tel spectacle pourra bien, après tout, nous être offert dans un monde où, sous une forme ou sous une autre, les hommes auront accru leur puissance, étendu leur rayon d'action, se seront organiquement perfectionnés, dans un monde où l'évolution, la force vitale, auront réalisé une étape égale à celle qui sépare nos destinées présentes de celles d'êtres qui, de nous-mêmes, n'offraient qu'une grossière ébauche.

IV

Il découle de ces remarques préliminaires que, chez Wells, l'esprit d'anticipation, loin de marquer la revanche de l'imagination sur la réalité, s'alimente de cette dernière, que les réalisations auxquelles il aboutit soient à brève ou à longue échéance. Sans doute, lorsque nos prévisions ont un objet aussi magnifiquement complexe que l'ensemble des destinées humaines, une rigoureuse méthode scientifique ne saurait être appli-

cable : trop d'impondérables agissent, trop de subtiles réactions se produisent, dont Wells, qui mieux que n'importe qui a mis en lumière le rôle des volontés individuelles dans le mécanisme de l'évolution, n'ignore pas l'importance. Mais il y a loin d'une absolue rigueur scientifique au jeu d'une libre fantaisie, aux simples distractions d'un esprit qui s'amuserait à mouvoir sur l'échiquier de l'avenir des formes conçues en une heure de rêve, ou aux constructions, d'apparence plus précise, de celui qui ferait tout naïvement fond sur une force impersonnelle, en quelque sorte automatique, de perfectionnement : le progrès. L'esprit d'anticipation, tant décrié, remarque Wells en un très suggestif opuscule qui est quelque chose de plus qu'un plaidoyer *pro domo* (*La Découverte de l'Avenir*), a d'ailleurs beaucoup moins de raisons qu'autrefois de s'égarer en d'incertaines conjectures. C'était jadis une commune opinion que tout ce qui appartenait au passé était sûr, tout ce que nous placions dans l'avenir douteux. L'avenir ne pouvait, à l'exemple du passé, être un objet de connaissance. Le passé était peuplé par des faits, tandis que l'avenir ne l'était que par nos rêves. Et c'était cet élément de *certitude* qui donnait toute sa valeur au passé, qui faisait que la plupart des gens tiraient de lui leurs croyances, leur règle de conduite. Si notre point de vue tend à se modifier, c'est que les moyens utilisés par nous pour parvenir à la connaissance se sont eux-mêmes transformés. En effet, l'avenir n'est pas *directement* connaissable, et personne, il y a un siècle, ne songeait qu'il pût y avoir une autre sorte de connaissance. Par contre, le passé semblait matière à connaissance directe, et rien qu'à

connaissance directe. Nous avons derrière nous la zone des souvenirs personnels, puis la région moins sûre des témoignages : livres, manuscrits, monuments, reliques de toutes sortes. Par delà ce passé « historique », notre regard ne pouvait plonger. Un rideau tombait. C'était le vide, le néant. Quelques milliers d'années — quatre mille ans précisaient les théologiens — nous séparaient de la création du monde. Mais, avec les découvertes de la paléontologie, nos horizons se trouvent reculés ; nous savons maintenant que la terre était habitée depuis des millions et des millions d'années lorsque l'homme parut. Une autre forme de passé se révèle à nous dont nos aïeux n'avaient aucune notion. Et sur ce passé préhistorique nous savons plus de choses, nous possédons des données plus certaines que sur bien des périodes de l'époque historique. « Je crois au mégathorium que je n'ai jamais vu aussi fermement qu'à l'hippopotame qui vient d'engloutir des brioches dans ma main. » (*La Découverte de l'Avenir.*) Or, ces espèces aujourd'hui disparues, mais dont l'anatomie nous est familière, ne se prêtent pas à une étude directe. Nous sommes rarement en présence de spécimens entiers. Un débris d'os, un fragment de roc portant une empreinte, voilà nos matériaux. Nous trions, nous sériions, nous comparons, et c'est avec quelques détails que nous reconstituons un ensemble. La connaissance du passé préhistorique s'obtient par la méthode *inductive*. On devine les conclusions que Wells s'apprête à tirer de ce fait : il croit qu'au passé inductif peut faire pendant un avenir inductif, que, de même que nous nous servons des débris fossiles de l'âge préhistorique, nous pourrons nous servir pour notre travail d'édification

de toutes les « causes opérantes » (*operating causes*) qui se manifestent dans le monde contemporain : faits scientifiques, tendances économiques, courants d'idées, dont l'action est patente ; nous les étudierons et nous nous demanderons jusqu'à quel point, sous quelles formes, et en compagnie de quelles réactions, leurs conséquences se feront sentir dans l'avenir.

V

Il n'est pas sans intérêt d'observer comment, dans les romans d'imagination de Wells, se produit ce que l'on pourrait appeler le « décollement » du réel à l'irréel. Comment se fait-il, qu'au lieu de quitter terre brusquement, nous nous sentions tout doucement enlevés ? Par quel illusionisme, à la fois scientifique et littéraire, nous trouvons-nous, sans avoir un instant perdu de vue l'aspect coutumier des choses, plongés en pleine fantasmagorie ? Comment naît chez le lecteur la *croissance* qu'il effectue un voyage véritable à travers l'espace ou le temps, voyage dont, sans scrupules de logique, dans l'acceptation complète du fait imposé, il ne songe plus qu'à noter les péripéties ?

C'est un parti-pris chez Wells de dédaigner tout procédé purement mécanique, de refuser de fuir les régions où nous habitons, au moyen de quelque appareil qui, sans doute, pourrait être fort ingénieusement conçu, mais dont nulle part, hors de l'esprit de l'auteur, ne se rencontrent encore les rudiments. Dans aucun des romans scientifiques de Wells vous ne vous trouvez en présence d'une véritable machine : il n'y a place en

eux pour aucune application nouvelle de la vapeur, de l'électricité, du moteur à pétrole. Ce sont des lois naturelles, physiques ou physiologiques, dont Wells s'ingénie à tirer parti, c'est à des constatations faites quotidiennement par n'importe quel homme du vulgaire que toujours il se réfère ; son point de départ, dans les plus téméraires de ses hypothèses, n'est autre que celui du sens commun : il nous fait suivre pendant un certain temps une route qui nous est familière, où tout ce que nous rencontrons est vérifié ou vérifiable, puis, insensiblement, par l'effet de l'introduction, sous forme d'*analogie*, d'un élément nouveau, nous nous écartons de la ligne droite : nous nous trouvons en plein fantastique, en plein arbitraire, avant d'avoir pu crier gare. On pourrait donner le nom de procédé d'étirage à celui dont Wells se sert communément ; d'un principe rigoureusement juste il tire plus de conséquences qu'il n'en comporte vraiment ; il utilise l'arc de la vérité, mais le bande toujours un peu plus qu'il ne conviendrait pour que la flèche atteigne exactement son but. Illustrons de quelques exemples ces remarques préliminaires. Voici *la Machine à Explorer le Temps*. La notion dont Wells va tirer parti est celle-ci : pour qu'un corps *existe*, il faut que non seulement il occupe dans l'espace une certaine place qui est déterminée par ses trois dimensions géométriques : longueur, largeur, épaisseur, mais qu'il ait une durée. Un solide *instantané*, « un cube qui ne dure pas pendant un certain temps, n'a pas d'existence réelle ». Est-il possible de figurer cette quatrième dimension ? Nous savons fort bien qu'il est une forme de géométrie qui, au moyen de projections, parvient à représenter

sur un plan les trois dimensions d'un solide ; rien ne s'oppose *a priori* — premier glissement de Wells — à la création d'une nouvelle descriptive permettant de représenter sous une forme spéciale la quatrième dimension ; le temps n'est qu'une forme d'espace : prenez un baromètre enregistreur : la ligne qu'il trace sur le rouleau de papier est, en réalité, tracée dans le temps ; or, — nouvelle analogie — on ne voit pas pourquoi l'homme, qui se meut dans l'espace, ne se mouvrait pas aussi dans le temps. Est-il besoin de relever qu'avant l'invention des ballons il ne se déplaçait qu'horizontalement ? D'ailleurs, notre esprit — troisième analogie — n'a-t-il pas la faculté de parcourir le temps aussi bien que l'espace ? Nous anticipons ; par la mémoire nous faisons des retours en arrière ; nous pouvons enfin nous immobiliser. Conclusion : la victoire que l'homme, grâce au ballon, a remportée sur la loi de gravitation aura comme pendant celle qu'il remportera sur la quatrième dimension : en allant vers l'avenir ou vers le passé, il franchira les siècles avec autant de facilité qu'il s'élève au-dessus des nuages ; de même qu'il plane dans l'espace, il campera dans le temps. L'illusion scientifique est créée. De là à nous faire admettre la réalité de la machine à parcourir le temps, d'une sorte de motocyclette, qui, tout en restant immobile, emportera vers le futur ou vers les origines du monde celui qui aura pris place sur sa selle, il n'y a qu'un pas.

C'est en étudiant le problème des densités optiques, de la réfraction de la lumière, que naît dans le cerveau de Griffin l'idée de se rendre invisible (*L'Homme Invisible*). La visibilité est une conséquence de l'action

des corps sur la lumière. S'ils réfléchissent ou s'ils réfractent cette dernière, c'est-à-dire si leur indice de réfraction est supérieur à celui de l'air, ils peuvent être distingués par nos yeux ; dans le cas contraire, ils échappent à la vue. C'est pourquoi une boîte de diamant est moins visible qu'une boîte de carton, une boîte de verre moins visible qu'une boîte de diamant. Placez une feuille de verre dans l'eau, elle disparaîtra, elle deviendra aussi invisible qu'un jet de gaz ou d'hydrogène l'est dans l'air. Réduisez maintenant en poudre une feuille de verre, cette poudre, en s'éparpillant dans l'air, sera beaucoup plus visible que la feuille elle-même, car vous aurez augmenté le nombre des surfaces réfringentes ; inversement, en remplissant les interstices qui existent entre les particules des corps ou en réduisant le nombre de leurs surfaces réfringentes, on les rendra invisibles. Enduisez d'huile une feuille de papier, aussitôt elle devient transparente ; or (analogie), les os, la chair, les cheveux, les ongles et les nerfs ne sont point faits de fibres différentes de celles du papier ; une substance nouvelle peut être imaginée qui les rendra, eux aussi, invisibles. Ceci acquis, nous voyons se dérouler, en passant du simple au complexe, l'étrange série d'opérations conçues par Griffin : une première expérience est effectuée sur un brin de laine, la suivante sur un chat qui se volatilise, à l'exception des pupilles des yeux, la dernière enfin sur le jeune savant lui-même, convaincu que l'invisibilité lui donnera la puissance d'un surhomme, lui permettra de se rire des lois des hommes, de régner par la terreur.

S'agit-il de porter dans la lune Cavor, le burlesque

petit homme de science, enroulé dans son idée comme l'insecte dans son cocon, aussi peu préoccupé des bénéfices que l'humanité ou lui-même pourra tirer de ses expériences que des conséquences tragiques qu'elles pourront avoir, c'est à une autre propriété des corps que Wells va songer. Tous sont *opaques* à l'égard d'une forme ou d'une autre d'énergie radiante (laquelle peut être lumière, chaleur, électricité, etc.). Le verre se laisse traverser par la lumière, mais beaucoup moins par la chaleur, ce qui permet de l'utiliser comme garde-feu. Une solution d'iode dans du bisulfite de carbone laisse, au contraire, passer la chaleur, tandis qu'elle arrête complètement la lumière. Les métaux sont opaques, non seulement à l'égard de la chaleur et de la lumière, mais aussi de l'électricité. Or, la gravitation n'est elle-même qu'une forme d'énergie radiante. Il suffit de créer, ce à quoi parvient Cavor, une substance qui soit opaque à l'égard de la gravitation, et le problème du voyage à la lune se trouve résolu. Une sphère de verre est recouverte d'une armature d'acier, dans laquelle vont s'insérer des plaques, mobiles, de *cavorite* ; un dispositif intérieur permet de soulever celles de ces plaques qu'il plaît aux voyageurs. Tous volets clos, sauf ceux qui font face à la lune, la sphère échappe à l'attraction terrestre et file en ligne droite vers notre satellite ; veut-on éviter, à l'arrivée, un choc trop rude, on ouvre, comme un aéronaute jetterait du lest, l'un des volets qui masquent la terre.

C'est enfin à la suite d'une étude attentive du phénomène de la croissance des êtres que Mr Bensington et le Professeur Redwood entreprennent de fabriquer la miraculeuse *herakleophorbia*, « l'Aliment des Dieux »,

qui, en quelques années, transformera l'Angleterre en forêt tropicale, fera surgir une race de géants qui menacera dans leurs traditions et leurs préjugés la foule des autres habitants, bientôt ligués contre elle. Ayant mesuré à de fréquents intervalles diverses créatures, appartenant tant au règne végétal qu'au règne animal — parmi lesquelles son propre marmot — le professeur Redwood, « l'un de ces hommes qui sont portés aux courbes et aux diagrammes », est parvenu à la conclusion que la croissance ne s'effectue pas, ainsi que se le figure le commun des mortels, d'une façon continue et régulière, mais par saccades. Chaque individu, jusqu'à l'âge où il a atteint son plein épanouissement, voit alterner les périodes de développement et les périodes de repos ; l'explication de ce phénomène doit, selon les deux savants, résider dans le fait que toute croissance est liée à la présence dans le sang des êtres non encore adultes de certains éléments qui s'épuisent et doivent, avant toute nouvelle progression, être reconstitués¹. Le sang, la sève de l'individu qui est en train de grandir, est donc différent de celui de l'individu qui traverse un stade de repos. Mais il est possible — c'est en cela que consiste la véritable découverte de Redwood et de Bersington — de transformer en une ligne droite la ligne zigza-

1. Encore un éclair du génie intuitif de Wells. M. le Professeur Robin veut bien me faire observer que si l'Aliment des Dieux n'est pas encore trouvé, si l'on n'active pas encore la croissance, du moins est-on parvenu à isoler des aliments un corps, les vitamines, en l'absence duquel le développement des êtres ne peut s'effectuer. Des expériences effectuées dans les fermes d'élevage ont été, à cet égard, concluantes : les animaux sevrés de vitamines ont immanquablement péri.

guante que doivent suivre toutes les créatures. Comment ? En introduisant dans l'organisme, par la voie de l'alimentation, la substance qui lui fait précisément défaut. Telle est l'origine de l'Aliment des Dieux.

VI

Nous voici maintenant au sein des « causes opérantes ». Appliquons-nous à isoler quelques-unes d'entre elles, et tâchons d'entrevoir l'avenir qu'elles nous préparent. Il en est de cachées, il en est d'apparentes. Il en est qui agissent à notre insu, lentement, familièrement, et dont on ne peut mesurer l'importance qu'après avoir pénétré par-delà l'aspect cristallisé des choses, qu'après avoir compris le sens des mouvements masqués par l'immobilité des institutions, qu'après avoir démonté les idées qui ont donné naissance à ces dernières et déterminé jusqu'à quel point elles ont été dépassées par la réalité. C'est cette première catégorie de causes qu'étudie Wells dans ses *Anticipations*, lorsqu'il nous montre l'influence qu'aura nécessairement sur la répartition de la population à la surface du globe, sur la croissance des villes, sur l'économie domestique, et jusque sur la diffusion des langues, le développement des moyens actuels de communication ; c'est encore à ces causes qu'il remonte quand, dans le même livre, il procède à l'inventaire des forces qui se cachent sous le manteau bariolé de la démocratie. Mais il en est d'autres dont la révélation est brutale, dramatique, dont il n'est besoin d'aucune éducation économique pour saisir la portée, qui,

agissant sur notre seule sensibilité, provoquent en nous une sorte d'obsession.

Au premier rang de ces dernières on peut placer la condition présente du monde du travail. Qui nierait qu'à la vue de l'ouvrier agricole penché sur la glèbe, du mécanicien aux vêtements huileux, au visage maculé de suie, du mineur émergeant du puits, une question monte naturellement aux lèvres de ceux qui ont le souci des destinées de notre race : Ne se pourrait-il pas que l'humanité, que nous nous imaginons évoluer dans un sens unique, évolue en réalité dans deux sens très différents ? Question troublante qu'en des temps où l'idée d'évolution était encore dans les limbes, se posaient des écrivains tels que La Bruyère, en présence « des animaux mâles et femelles » penchés sur la terre de France, tels que Dickens, tels que Disraeli. Il va sans dire que pour Wells, chez qui la biologie sert de fondement à la morale, elle prend une importance qu'elle ne pouvait avoir pour un écrivain du XVII^e siècle ou même du début de l'ère victorienne. C'est, nous l'allons voir, dans un ouvrage qui appartient aux premières années de sa production littéraire que Wells nous décrit les phases du conflit qui met aux prises les deux races en lesquelles est appelée à se diviser l'actuelle race humaine ; mais il n'y a pas là qu'une préoccupation éphémère : jusqu'en ses tout derniers ouvrages, alors que sa conception du progrès et de l'évolution s'est profondément modifiée, l'idée de cet antagonisme, non seulement social, mais physiologique, est de celles dont il ne peut se libérer. Relisez la scène de *l'Ame d'un Evêque* (1917) où le prélat, après avoir spontanément assumé le rôle d'ar-

bitre au cours d'une de ces grèves, imprécises dans leurs motifs comme dans leurs buts, qui existaient en Angleterre à l'état endémique durant les années qui précéderent immédiatement la guerre, cherche à convaincre de la solidarité des classes l'un des chefs du syndicalisme. Il y a, répond ce dernier en substance, autre chose entre patrons et ouvriers qu'une opposition économique, et c'est pourquoi tout palliatif est vain, tout compromis stérile. Il n'y a plus chez l'ouvrier qu'une conscience de classe. « Il y a un incurable malentendu entre employeurs et employés. Disraeli les a dénommés les Deux Nations. Mais il y a de cela longtemps. Maintenant c'est une affaire de *deux espèces*. La machine en a fait deux espèces différentes. »

Deux espèces ! Non seulement avec un esprit, des habitudes, mais avec un corps différent : telle est la thèse de la *Machine à Explorer le Temps*. Par quelle série d'adaptations cette différenciation s'opèrera-t-elle ? Quels caractères, déjà fixés chez chacun des deux peuples, s'accentueront au point de les rendre complètement dissemblables ? Laquelle des deux races l'emportera sur l'autre ? Autant de thèmes sur lesquels brode l'imagination de Wells à une époque où son pessimisme semble volontaire, à une époque où rien ne lui semble plus dangereux qu'un idéalisme factice, et où d'ailleurs l'exemple de certaines espèces animales — de variétés de poissons, notamment, qui désertèrent la haute mer pour aller se réfugier dans l'embouchure des rivières — lui démontre qu'il n'est rien d'impossible à ce que l'humanité, épuisée par un long effort, jouissant en paix des fruits d'une civilisa-

tion qu'elle a créée, s'achemine elle aussi vers son déclin.

Il y a d'ailleurs dans la *Machine*, moins une hypothèse, qu'une série d'hypothèses, également plausibles, également ingénieuses, qui nous permettent de nous rapprocher graduellement de la farouche, de l'impitoyable vérité. On sait qu'après avoir voyagé quelque huit cent mille ans à travers le temps, le voyageur fait halte. Les premiers spectacles qui s'offrent à lui l'amènent à conclure qu'il se trouve en présence d'une civilisation délicieusement décadente. L'humanité est en train de mourir en beauté ; elle meurt de sa vie trop facile, de son inaction. La terre est redevenue un Eden. Le sol est purgé de ses mauvaises herbes, l'air de ses insectes nuisibles, la maladie est vaincue. Plus de luttes sociales ou politiques, plus de surpopulation. Cette existence de rêve n'est d'ailleurs point l'effet d'un retour en arrière, elle ne provient pas d'un renoncement à toutes nos conquêtes scientifiques, du genre de celui que préconisait William Morris dans ses *Nouvelles de Nulle Part*. C'est la science, au contraire, qui a réalisé l'équilibre parfait de nos besoins et des présents de la nature, qui nous a donné à la fois l'abondance et la sécurité. Mais nous payons cette dernière d'un terrible prix. L'homme était une créature de lutte, et c'est au cours de siècles de lutte qu'il avait pris conscience de sa valeur, que son corps s'était fortifié, que la bravoure, l'ingéniosité, l'abnégation étaient devenues, au même titre que la puissance physique, les facteurs indispensables de la lutte pour la vie. Mais, dans le monde où débarque le voyageur, tout effort a perdu sa raison d'être. Au lieu de créa-

tures viriles, il n'a en face de lui qu'un peuple d'enfants, de jolis êtres au visage pâle, au regard candide, au sexe à peine marqué, que le beau jardin nourrit de ses fruits. Ils ont désappris les sciences, sans objet depuis que la nature est subjuguée ; ils semblent même incapables d'un réel effort artistique : dans le musée où s'é gare le voyageur, les livres moisissent et les collections s'effritent ; les palais dans lesquels nichent, comme des essaims de colombes, les charmantes créatures, tombent en ruines. Tout ce que savent nos arrière-petits-enfants, c'est se parer de fleurs, faire l'amour, se baigner, se poursuivre dans la lumière d'un soleil dont la chaleur s'est accrue du fait de sa rencontre avec une planète. Toutes nos vertus sociales ou domestiques ne pourraient qu'alourdir inutilement ces hyper-civilisés. « Après la bataille vient l'apaisement. L'humanité avait été forte, énergique et intelligente, elle s'était servie de son abondante vitalité pour modifier les conditions dans lesquelles elle vivait. Et maintenant venait la réaction des conditions modifiées... » L'homme avait brisé « la pierre meulière de la douleur et de la nécessité », et, pour ses membres, aussi bien que pour son cerveau, il n'était plus d'emploi.

D'une telle interprétation le voyageur se contente jusqu'au moment où un détail de la vie des Elois (c'est le nom des jolis êtres) prend à ses yeux un relief singulier. Les Elois sont vêtus de tuniques légères, et pourtant ils ne filent ni ne tissent. C'est donc que quelqu'un travaille pour eux. Mais qui ? Question qui serait insoluble, si tout à coup le voyageur ne se trouvait en présence du *Morlock*, de l'araignée humaine,

du monstre chevelu et au corps blanchâtre qui habite les entrailles de la terre, et dont d'innombrables orifices de puits, criblant la surface du sol, auraient dû lui faire soupçonner l'existence. Seconde hypothèse : Un équilibre s'est établi entre deux fractions d'humanité, dont chacune s'est perfectionnée selon ses lois propres et dont des conditions de vie totalement différentes ont modifié les organes. De nos jours, observe Wells, ne sommes-nous pas témoins des premiers symptômes de ce double processus ? Le XIX^e siècle connaît un peuple des sous-sols ; dans les grandes villes, les travailleurs utilisent surtout les chemins de fer souterrains ; l'heure est proche où l'industrie tout entière aura dit adieu à la lumière. A ce moment l'opposition entre deux humanités qui se regardent déjà avec haine et soupçon prendra un caractère vraiment biologique. La surface du globe sera occupée par les riches, qui mèneront une existence facile et raffinée, qui veilleront à ce que leur sang, aussi bien que leur langue, reste pur, à ce que leurs enfants reçoivent une éducation distincte ; dans les profondeurs du sol seront refoulés les travailleurs manuels qui, graduellement, s'adapteront physiquement à leur nouvelle vie, dont l'œil se dilatera comme celui de la plupart des créatures nocturnes, dont la peau se décolorera comme celle des poissons qui vivent dans les cavernes du Kentucky. Entre les possédants et les dépossédés, les *Haves* et les *Have-nots*, un compromis s'établira finalement. Aux premiers, en échange du droit de respirer librement, c'est-à-dire de maintenir ouverts les orifices des puits, la race ouvrière abandonnera une partie de son travail. Dans les débuts, quelques tentatives de

rebellion se produiront peut-être, que les Haves mâteront par l'asphyxie ; mais, à mesure que l'adaptation deviendra plus parfaite, un nouvel ordre social se créera, une civilisation nouvelle apparaîtra, que tous, gens de la surface et gens des profondeurs, accepteront sans joie et sans révolte ; au lieu du « triomphe de l'humanité » prédit par certains, au lieu de la coopération générale par laquelle le problème social pourrait être encore résolu, nous assisterons à la victoire d'une aristocratie armée des tout derniers perfectionnements de la science, et tirant de l'organisation industrielle d'aujourd'hui ses extrêmes conséquences sociales.

Mais ce que le voyageur se figure être le dernier acte du drame n'est qu'une étape vers un dénouement plus terrible encore. Le monde des hommes est appelé à connaître quelque chose de pire que cette organisation implacable. Ce quelque chose, combien est-il d'entre nous qui aient été jusqu'au cœur du problème ouvrier et qui ne l'aient, avec un mouvement de recul, entrevu ? Ecoutez plutôt l'apostrophe qui clôt le dialogue de l'Evêque et du chef syndicaliste, dont il a été fait mention tout à l'heure : « Eh oui, la courbe de croissance est différente pour les deux espèces. L'une regarde vers l'est, l'autre vers l'ouest. Comment voulez-vous qu'elles s'entendent ? Bien sûr qu'elles ne s'entendront pas. Nous irons jusqu'au bout. Nous nous passerons de vous. Encore un peu d'instruction, et puis nous nous passerons de vous. Nous tâcherons de tirer de vous tout ce que nous pourrons ; quand nous l'aurons, nous soufflerons un peu, et puis nous demanderons davantage. Nous sommes les Morlocks.

Nous remontons. Ce n'est pas *notre* faute si nous sommes devenus différents. » En effet — c'est là l'ultime découverte du voyageur — les Morlocks remontent pendant la nuit pour se nourrir du frêle gibier que sont les Elois : chaque nouvelle lune est témoin du massacre de ces aristocrates décadents. Le peuple du sous-sol est trop désaccoutumé de la lumière du jour pour avoir envie de reconquérir l'héritage dont il fut dépouillé; par un restant d'habitude, les Morlocks continuent même à travailler pour les Elois. « Mais la Némésis des raffinés s'avance en rampant. Des siècles, des milliers de générations plus tôt, l'homme avait écarté son frère de la table d'abondance et l'avait privé de soleil. Et voici que le frère reparait — modifié. »

VII

Avec *la Guerre des Mondes*, autre affirmation d'une froide et implacable volonté, autre défaite et autre déchéance de ceux dont l'intelligence et les muscles ne peuvent soutenir un certain effort, supporter une certaine tension. L'homme de demain nous est cette fois figuré par la pieuvre martienne, qui fait pour ainsi dire corps avec la machine sur laquelle elle poursuit son entreprise de conquête, qui soumet à son cerveau hypertrophié les souples rouages, les articulations précises de son armature métallique, en utilisant les tiges et les joints sans plus de gêne que les tentacules qui lui tiennent lieu de membres. Est-il un lecteur de Wells qui puisse se libérer de l'hallucinante vision des Martiens chevauchant sur leurs trépieds géants, des

ravages causés par leur arme unique, le Rayon de Chaleur qui, projeté au moyen de miroirs paraboliques, fait flamber comme fétus de paille les pins des forêts, transforme chaque village en un tas de décombres calcinées, porte à l'ébullition l'eau des rivières? Parallèlement, c'est l'exacte, bien que rapide, notation de toute la gamme des terreurs qui s'emparent d'une Angleterre endormie dans son illusion de sécurité et qui, pour la première fois, se rend compte du peu d'effet que peuvent avoir contre un peuple scientifiquement organisé ses moyens de défense empiriques; c'est le tableau pathétique du stérile sacrifice d'une poignée de braves, dressés dans les anciennes disciplines guerrières et que foudroie à distance le terrible adversaire; c'est, en une succession d'instantanés tragiques, un aperçu du désarroi d'une nation qui se voit imposer une forme de lutte pour la vie à laquelle elle n'avait pas songé, de la ruée vers la capitale d'une foule hurlante qui cherche jusque dans l'eau qui fuse un abri contre l'impitoyable Rayon, des routes encombrées, des chevaux qui se cabrent, de tout un énorme brouhaha que viennent par instant couper les gémissments de ce pauvre petit curé qui s'imagine qu'une nouvelle forme de providence poursuit le châtement des offenses dont les gens de sa paroisse se sont rendus coupables. L'univers est subjugué, la terreur maîtresse du monde, les faibles se résignant à subir la loi des Martiens. Mais quelques individus, qui ont compris le sens de la grande leçon, forment en secret le projet de chercher en commun, dans l'oubli et dans le recueillement, la raison du succès des conquérants, après quoi ils pourront les combattre avec leurs propres armes...

Seul espoir qui lui rait pour l'humanité si subitement n'intervenait en sa faveur cet allié inattendu, le microbe, l'hôte depuis longtemps neutralisé par notre organisme et contre lequel les forces de l'habitude ne protègent pas le vainqueur.

Le symbole dans tout ceci est transparent : le Martien c'est l'homme qui, ayant appelé la machine à son secours, a pu évoluer dans une direction purement cérébrale, et s'est délesté de tous ses organes inutiles. De sa structure primitive, il n'a conservé que les éléments pour lesquels aucun succédané mécanique n'a pu être créé. La parfaite simplicité anatomique des Martiens est la contre-partie de la complexité de leur outillage. Corps et tête se confondent ; leur visage est sans narines — ils ne semblent pas utiliser le sens olfactif — ; une paire de grands yeux sombres entre lesquels s'insère une sorte de bec charnu en rompt seule la monotonie ; à l'arrière, une membrane tympanique fait fonction d'oreille ; autour de la bouche, seize tentacules, groupées par paires, dont le monstre se sert comme de mains. Si l'on passe à l'étude de l'anatomie interne du Martien, on voit que toute fonction qui n'est pas strictement justifiée est depuis longtemps abolie chez lui. Le cerveau envoie d'énormes nerfs vers les yeux, l'oreille et les tentacules tactiles. La bouche s'ouvre directement sur les poumons, eux-mêmes tout près du cœur. L'appareil digestif a complètement disparu : les lentes opérations qui paralysent chaque jour pendant tant d'heures les énergies humaines ont cessé d'être pour les Martiens une source de préoccupations ; ils aspirent le sang d'un animal vivant — de l'homme après leur

descente sur la terre, — et, au moyen d'une seringue, se l'injectent dans les veines ; leur santé y gagne et leur humeur aussi. « Les hommes, fait remarquer l'auteur, sont heureux ou misérables selon que leur foie est en bon ou en mauvais état. » Chez ces êtres terriblement efficaces, aucune émotion, aucune fluctuation, aucune saute d'humeur.

Le cerveau seul survit, en fait, tirant tout à lui, car, dans une société qui a porté le machinisme à son plus haut point de perfection, lui seul demeure « une nécessité cardinale », lui et la main, qui est « son agent et son éducatrice ». Ne fournissant pas de dépense musculaire, les Martiens ignorent la fatigue, et, par suite, n'éprouvent pas le besoin du sommeil. « Leur organisme ne dort pas plus que ne dort le cœur de l'homme. » Le rendement de ces êtres étranges en est accru d'autant. Mais ils ont sur l'homme un avantage plus précieux encore. Toutes les complications qui naissent en même temps que le désir sexuel, les Martiens n'en chargent pas leur vie. C'est, en effet, par bourgeonnement qu'ils se multiplient : le jeune Martien est rattaché à l'auteur de ses jours, comme l'est la bulbe à la plante mère ou le jeune polype d'eau douce à l'organisme adulte.

Tel est l'être moral, inaccessible à la pitié, inflexible en ses desseins que, vue sous un certain aspect, semble annoncer notre civilisation, l'être qu'un menu peuple, pour qui la vie n'est affaire que d'habitude et de compromis, « qui travaille à des besognes qu'il tremble d'avoir à comprendre », devra peut-être un jour affronter. Les puérils adversaires du monstre cérébral juché sur ses échasses métalliques, nous les reconnais-

sons déjà dans cette poussière d'humanité qui pense et agit mollement, dans ces individualités craintives et routinières qui s'assurent contre la mort et contre les accidents, prennent des trains de plaisir, s'accouplent avec des femmes qu'ils ne désirent pas, — mais dont le pécule, s'ajoutant au leur, renforcera leur illusion de sécurité — se hâtent le matin vers l'atelier, se hâtent le soir vers le dîner, et, une fois par semaine, dirigent leur pensée vers l'au-delà, « comme si l'enfer était construit pour des lapins. » (*La Guerre des Mondes.*)

Ceci est écrit en 1895, vingt ans avant le grand réveil...

VIII

Le Dormeur s'éveille. L'âme de l'humanité, plongée pendant des siècles dans la torpeur, prenant enfin conscience d'elle-même, le héros, Graham, ouvrant les yeux dans un monde administré par une ploutocratie, et ne secouant le joug de cette dernière que pour servir d'inconscient instrument au politicien démagogue, contre lequel il engage finalement dans les airs depuis longtemps conquis une lutte dont, au moment où le livre se clôt, l'issue est encore incertaine. Le roman de Wells n'est qu'une représentation dramatique des derniers temps du processus de concentration industrielle étudié par Marx dans son *Capital*, et dont l'Amérique nous offre déjà de si frappants exemples. Graham symbolise le travail : sa lassitude, c'est celle de l'homme qui, sa journée finie, n'a ni le loisir ni la force de songer à la chose publique. Accablé

de sommeil, il tombe endormi sur la grève. Mais durant sa torpeur, sa fortune, qui s'accroît par le seul jeu de l'intérêt, fait de lui le véritable maître du monde. Cette fortune qu'il ne peut gérer, un groupe s'arroge le droit d'en contrôler l'emploi : gouvernement de fait, aristocratie économique et financière qui se prévaut du silencieux acquiescement du Dormeur — que le peuple est admis de temps à autre à contempler — pour se rendre graduellement maîtresse de l'organisation politique et policière. Sous la direction de ce Conseil, l'humanité semble avoir matériellement progressé. Sa puissance mécanique s'est considérablement accrue. C'est l'âge de l'acier. Les cités ont absorbé les villages, les routes sont enduites d'une substance qui les rend lisses et dures comme un miroir. Dans les villes, au flanc des énormes blocs qui ont remplacé les maisons isolées, courent des plateformes aériennes : ce ne sont partout que câbles, génératrices, passerelles vertigineuses, postes d'atterrissage pour les avions qui sillonnent l'air. Qui est maître des débarcadères et des centres d'énergie actionnant les trottoirs roulants est maître du monde. En dehors de ces agencements assurant aux habitants toutes les facilités d'un rapide déplacement, mille dispositifs ingénieux permettent à chacun de vivre plus pleinement et plus intensément : les journaux sont remplacés par de gigantesques phonographes, l'alimentation est devenue tonique et rationnelle ; grâce à un appareil spécial de vision à distance, chacun peut être de chez soi témoin de la pièce qu'il préfère ; la confection des habits, par l'utilisation d'une sorte de forme métallique qui épouse et reproduit tous les contours du corps, se fait en un instant. Mais

si, matériellement, le monde a progressé, on cherche en vain les traces d'une morale. C'est une société sans scrupules, frénétique dans l'action comme dans la jouissance, que celle qui accueille le Dormeur à son réveil et cherche à le gagner. La foule est en proie à une véritable fièvre de spéculation. Les femmes sont, comme les hommes, entraînées vers le plaisir, refusent la maternité ou confient leurs enfants à d'étranges pouponnières, serres chaudes où un curieux mécanisme, ayant l'aspect d'une poitrine humaine, assure l'allaitement des petits êtres indésirés. Dans les réceptions, épouses et courtisanes se coudoient. Le Conseil règne par la corruption, achetant les partis et la presse. C'est, sur toute la terre, une formidable éclosion de trusts, de compagnies, de syndicats qui, tous, prétendent travailler au développement de la fortune du Dormeur. Mammon est devenu le Dieu d'un monde unifié, scientifiquement organisé, soumis à la tutelle d'un mandarinat économique, d'un monde amoral et excitable, de concurrence ardente, dont des Cités de Plaisir absorbent les éléments fatigués ou pervers, et dans lequel des entreprises « d'euthanasie » donnent, pour les puissants, un goût de volupté à la mort elle-même.

Mais, comme dans *La Machine*, la vie de la surface a pour pendant une vie des profondeurs ; c'est l'activité du peuple du sous-sol, de pauvres êtres qui ont perdu jusqu'à l'illusion de la liberté, qui permet aux spéculateurs et aux courtisanes de brasser à pleines mains cet or, devant lequel la terre est prosternée. Ce qu'on rencontre dans les galeries de l'immense domaine du Dormeur, c'est d'abord un troupeau de

créatures misérables, uniformément vêtues, « au visage jaune et aux yeux mornes », que parque et entretient le *Labour Department*, impitoyable organisation, qui semble avoir son origine dans l'Armée du Salut, jadis rachetée par le Conseil. Pour ces débris humains, pas d'euthanasie : « une mort facile n'est pas à la portée des pauvres. » En échange de l'abri d'un jour, ils doivent donner le travail d'un jour. Plus loin, dans des sortes de soukhs souterrains, voici les spécialistes, au corps rabougri, aux lèvres et aux narines rongées par quelque poison industriel : simples accessoires de la machine, ils travaillent en silence sous la surveillance d'une police spéciale. Mais, à l'opposé des Morlocks, chez eux l'assimilation n'est pas complète ; en dépit des moyens employés — l'hypnotisme entre autres — pour supprimer en eux tout vestige d'humanité, leur déchéance n'est que partielle. Ils ont gardé leur foi dans le Dormeur. La formule de dérision qui a cours parmi les corrupteurs comme parmi les corrompus : « Quand le Dormeur s'éveillera... » a conservé pour eux tout son sens prophétique. Et lorsque le Dormeur, l'idée de pitié et de charité, se dresse enfin, ce sont eux qui lui font un rempart de leur corps, et qui, au cours de la bataille qui amène l'écroulement de la puissance du Conseil, saignent et meurent pour lui. Stérile victoire ! Aux huit *trustees* succède Ostrog, le politicien, le fomenteur de troubles qui, s'étant aperçu que sans l'aide d'une idée il ne pourra renverser le régime qui refuse d'utiliser ses services, a hâté le réveil de Graham. Mais, pas plus dans l'état démocratique que dans l'état ploutocratique, le Dormeur n'exercera la réalité du pouvoir. L'orgueil des premiers dirigeants n'aura

fait place qu'à une forme plus souple d'ambition. On tentera d'abord d'énerver Graham au sein des voluptés. Il demandera des comptes : on feindra de les lui rendre. Il demandera à explorer son royaume : on s'offrira à lui fournir un guide. Mais les forces de l'amour veillent près de Graham ; une femme, qui croit en sa haute mission, ne rêve que d'être sa servante, l'avertit du danger : le peuple doute, le peuple, dont le sort n'a pas changé, lui demande de prendre en main sa cause. Dans les galeries qu'il parcourt, Graham entend la révolte gronder. Il se tourne vers Ostrog. Il ordonne, il menace. Mais Ostrog sourit de ses emportements. C'est qu'il a trop longtemps comploté, manœuvré pour ne pas savoir combien peu comptent à l'heure actuelle les forces inorganiques qui s'imaginent gouverner le monde en regard des puissances organiques qui, silencieusement et sans apparât, contrôlent tous les rouages de l'organisation économique. Le peuple peut s'agiter, crier, il peut à la rigueur faire des émeutes : il ne peut plus faire des révolutions. Il est sans chefs réels, mené par des sentimentaux. On peut — c'est ce qu'Ostrog a fait — lui donner l'illusion de la démocratie, feindre de croire, lorsque l'on a besoin de se servir de lui, qu'un régime égalitaire est dans le domaine des choses possibles. Mais l'ère de la démocratie est close à tout jamais, close depuis que les masses serrées ont cessé de gagner les batailles, et que le canon lourd, le cuirassé géant, le chemin de fer stratégique sont entrés en scène. « Nous sommes au jour de la richesse. Tout le pouvoir est pour ceux qui peuvent manier la richesse. L'homme du commun est une unité impuissante. Notre organisation est d'une

complexité qui dépasse son entendement. » Remarquez bien qu'Ostrog n'est pas absolument ici le porte-parole de Wells. Ostrog croit à la venue du surhomme ; Wells entend préparer celle d'une *sur-espèce*. Ostrog veut que toutes les forces de l'Etat s'humilient devant ceux qui, par les procédés brutaux que la nature emploie, se sont hissés jusqu'aux fonctions directrices : Wells prétend, au contraire, que l'ultime devoir de toute société, c'est de créer *artificiellement*, par des lois sages, par une organisation économique rationnelle, un ensemble de conditions permettant aux meilleurs, à ceux qui sont le mieux préparés et le plus décidés à travailler à l'avenir de la race — et non aux seuls individus capables d'un effort frénétique — de tirer le plus possible d'eux-mêmes et de se reproduire. Pour toute cette humanité qui souffre, qui, dans l'effort et dans la confusion, cherche à atteindre quelque chose de plus grand qu'elle-même, Ostrog n'a que sarcasmes : Quel droit cette foule a-t-elle de se plaindre ? Qu'espère-t-elle ? Que veut-elle ? Elle travaille mal, et elle prétend à la rémunération de ceux qui travaillent bien. Elle veut en son zèle détruire les paradis artificiels où se consomment nos vicieux et nos impuissants ; elle se prétend libre : mais c'est à l'intérieur de soi que l'on acquiert la vraie liberté. Déchaînez cette meute, et elle se donnera de nouveaux maîtres : « Aussi longtemps qu'il y aura des moutons, la nature tiendra la main à ce qu'il y ait des bêtes de proie. » Non, l'avenir n'est pas pour ces gens-là, le monde n'est pas un lieu de refuge pour les médiocres, les intelligences pesantes ou les énervés. Qu'ils se soumettent ou qu'ils disparaissent. « Leur devoir —

et c'est un très beau devoir — est de mourir.»

Mais — avec quel soin nous devons recueillir cette première parole d'optimisme de Wells, ce premier élan du cœur, ce premier acte de foi — « Ostrog a éveillé quelque chose de plus grand qu'il ne pensait ». Comble d'imprudence, il a laissé le Dormeur s'initier au fonctionnement du dernier créé des instruments de la science : l'avion. Graham accepte la lutte. Il déclare à son interlocuteur que contre les multitudes en émoi il ne tolérera aucune violence. Ostrog, jetant bas le masque, lui annonce alors qu'il est son prisonnier. Mais le peuple a aperçu Graham. Un combat de rue s'engage ; Ostrog a le dessous et s'enfuit en monoplan. Court répit pour le Dormeur. Ostrog a bientôt rallié l'armée noire qui, transportée par la voie des airs, devra rétablir son pouvoir. Graham fait préparer l'engin qu'il pilote depuis la veille ; mais, avant de s'envoler, il tient à dire à son peuple quel est le sens de l'effort qu'il va accomplir : « Je suis venu à vous du passé. Mon siècle était un siècle de rêves, de commencements, de nobles espérances... Et qu'est devenu l'homme après deux cents ans ? De grandes cités, une énorme puissance, une grandeur collective qui surpasse nos rêves. Nous n'avions pas travaillé pour cela, et c'est cela qui est arrivé. Mais qu'a-t-on fait des petites vies qui composent cette vie plus ample ? Rien n'est changé — de la douleur, un dur labeur, des existences comprimées et qui n'atteignent pas leur but, sur lesquelles s'exerce la tentation du pouvoir, la tentation de la richesse, absurdes et stériles. Les vieilles croyances se sont évanouies et transformées, la foi nouvelle — Y a-t-il une foi nouvelle ?... Charité

et pitié ; beauté et amour des choses qui sont belles...
Donnez-vous comme le Christ s'est donné lui-même sur
la croix. Peu importe que vous ne compreniez pas.
Peu importe si vous semblez échouer. Il n'y a de foi
que la foi... Voici mon testament : Tout ce qui m'appar-
tient dans le monde, je le donne au peuple du monde.
Je vous le donne, et je me donne à vous. Et, selon ce
que Dieu décidera ce soir, je vivrai, ou je mourrai avec
vous. »

Puis c'est la mêlée autour des débarcadères, l'avion
de Graham prenant son vol, la lutte inégale, en plein
ciel, contre la flottille d'Ostrog, la chute du Dormeur...
Mais il n'y a là qu'un des épisodes d'un drame aussi
mystérieux que l'est elle-même la destinée de l'espèce
humaine, d'un drame dont les plus clairvoyants ne
peuvent entrevoir le dénouement. Qui l'emportera,
de la loi d'amour, de la bonne volonté contenue dans
chaque homme, ou de ces terribles « causes opérantes »
qui tendent à rendre plus implacable encore le gou-
vernement des choses, qui, tout en accroissant notre
bien-être, réduisent la somme de nos libertés et font
du monde l'apanage d'une minorité d'individus
capables, décidés, amoraux, drainant la richesse,
maîtres de la production ? « Qui gagnera d'Ostrog ou
du Peuple ? », écrit Wells dans la préface de la réédition
du *Dormeur* (1911). Question que nous laissons
pendante, et qui sera encore pendante dans des milliers
d'années. »

IX

Nous quittons maintenant l'atmosphère terrestre. Wells donne quelques tours à la molette de mise au point de la lunette avec laquelle il explore, dans le temps aussi bien que dans l'espace, les étendues où il a chance de découvrir quelque civilisation qui prolonge l'actuelle civilisation humaine, et voici qu'une nouvelle conception du progrès surgit devant nous. A la suite de Cavor et de son passager Bedford, nous nous trouvons engagés dans les galeries de la lune, cette énorme fourmilière. Ici toute vie à la surface est impossible. Chaque journée lunaire — qui équivaut à quatorze journées terrestres — est en effet suivie d'une nuit de même durée durant laquelle la température s'abaisse à -273° C. Toute différenciation de deux espèces, du genre de celle qui semble annoncée dans *Le Dormeur* et atteint dans *La Machine* sa limite extrême, ne saurait être ici envisagée. C'est à une autre formule d'organisation qu'il faut recourir. Elle est infiniment plus délicate et plus complexe, suppose chez les organisés une *volonté* d'adaptation que nous n'avons pas rencontrée jusqu'ici. La nature, en créant des conditions égales pour tous, supprime du même coup les principaux facteurs de l'évolution : celle-ci cesse d'être subie, pour devenir voulue. Les lunaires peuvent se faire physiologiquement du progrès l'idée qu'il leur plaît. Par ailleurs, l'or se trouvant être, dans notre satellite, le plus vil des métaux, ce n'est pas la concentration d'une richesse inerte entre les mains d'une

minorité qui peut devenir le facteur économique prépondérant. L'intelligence des sénélites se meut donc librement. Le but qu'ils ont en vue, c'est d'obtenir de tous les rouages de l'organisme social un rendement supérieur, c'est une utilisation des compétences telle que tout frottement et tout tâtonnement se trouve éliminé. Le moyen auquel ils ont recours, c'est une hyper-spécialisation de tous les agents sociaux, une modification, non seulement mentale, mais physique de chaque individu, qui le rend parfaitement et exclusivement apte à la tâche qu'il aura à remplir au cours de sa vie. En somme, progrès à *l'intérieur* d'une civilisation, dans laquelle s'opère une subdivision de plus en plus précise et plus délicate des besognes, et qu'un dernier acte d'intelligence fixe définitivement. Ce résultat est atteint en premier lieu par une éducation dont, nous dont les écoles façonnent les esprits à la grosse, n'avons qu'une bien vague idée; en second lieu, par une savante utilisation de l'hypnotisme; enfin et surtout par la pratique d'une véritable chirurgie sociale : greffes artificielles, compression des organes qui n'auront pas à entrer en jeu, dilatation de ceux dont l'action sera prépondérante; bref, c'est dans la lune un recours quotidien aux méthodes inaugurées de nos jours par Carrel et dont Metchnikoff, ce savant doublé d'un philosophe, a présagé les merveilleux effets. (Cf. *Un Anglais regarde le Monde* : Quelques découvertes possibles). Ainsi, selon les besoins de la communauté, l'intelligence collective des Sénélites modèle des corps, crée de nouveaux types, en supprime d'autres, provoque chez le patient des goûts et des appétits qui lui font accepter avec joie son labeur, fait

taire les instincts qui pourraient s'insurger en lui ou l'amener à se diriger vers une forme d'activité plus ou moins voisine de celle qui lui a été assignée. Il n'y a ni le moindre frottement ni le moindre jeu dans ce délicat mécanisme. Chaque jour de nouvelles catégories d'agents apparaissent que quelque subtile modification physiologique prépare à l'accomplissement d'une fraction de la besogne que précédemment un même individu assumait tout entière. Non seulement la fourmilière comprend plusieurs centaines de variétés d'insectes, mais entre une espèce et l'autre on découvre toute une gamme de types intermédiaires. Une division semble pourtant s'établir entre les individus chez qui le cerveau, et ceux chez qui les membres sont hypertrophiés. Les premiers sont au sommet de la hiérarchie lunaire, car, cette fois, ce n'est plus le rôle économique d'une classe, mais la valeur de ses idées, le volume des connaissances que peut contenir son cerveau qui la rend prééminente. Volume est bien le mot qui s'impose, la boîte crânienne étant remplacée chez les Sélénites par une simple enveloppe presque indéfiniment extensible et dans laquelle viennent se loger toutes les notions dont, dans le monde des hommes, les livres sont les dépositaires. Chef suprême de l'Etat, ganglion central de ce prodigieux organisme, toute Science et toute Sagesse, siège dans la galerie la plus profonde le Grand Lunaire. Corps minuscule sur lequel est posé un globe de plusieurs mètres de diamètre, sorte de vessie à l'intérieur de laquelle, sous l'effort d'une pensée qui jamais ne se repose, l'on voit se tordre et se contracter des circonvolutions. « Spectacle majestueux et pitoyable », télégraphie

plus tard de la lune Cavor à son compagnon, qui seul a pu rejoindre notre planète. Le Grand Lunaire est entouré « d'une pléiade encyclopédique » de docteurs et d'érudits, dont le cerveau, bien que plus petit, n'est aussi « qu'une gelée vacillante de savoir ». La disproportion entre leur tête et les parties moyenne et inférieure de leur corps est telle que certains d'entre eux — les plus respectés — sont incapables de se mouvoir et ne se déplacent qu'en chaise à porteur, précédés de crieurs qui clament leur renommée. Ces savants accumulent leçons et expériences « comme l'abeille du Texas accumule le miel dans son abdomen dilaté ». Jaloux et irascibles comme leurs collègues humains, ils sont accoutumés dès l'enfance à dédaigner tout ce qui n'a point trait à la science dont ils s'occupent. Rien n'a d'attrait pour le mathématicien que les mathématiques : sa voix n'est plus qu'une stridulation tout juste propre à l'énoncé des formules ; à toute question qui n'est pas présentée sous forme de problème, son oreille reste sourde ; il a perdu la faculté du rire et il n'y a que quelque faute contre le raisonnement mathématique qui puisse le dérider. Ainsi, en passant par le linguiste, par « l'administrateur » chargé du gouvernement d'un certain nombre de pieds cubes de la lune, nous descendons jusqu'aux êtres chargés des besognes mécaniques, les uns tout muscles, les autres tout membres, tels les gardeurs de « veaux lunaires », les autres, tels les souffleurs de verre, tout poumons ; il y a des ouvriers employés à la préparation des produits chimiques, et ceux-là ont un nez proéminent ; il y en a qui doivent actionner des cloches, et ils sont tout oreille. Des injections pratiquées dès le premier

âge ont activé chez certaines classes la croissance d'un membre ou le développement d'un viscère ; d'autres fois, on a eu recours à un séjour prolongé dans des sortes de jarres dont ne peuvent émerger que quelques parties du corps. Plus de plaintes : chacun, sachant qu'il ne peut pas plus sortir de son métier qu'il ne peut sortir de lui-même, y prend bientôt un plaisir extrême. Mais la providence, dans l'Etat sélénite, fait sentir plus loin encore ses effets. Il peut arriver que les calculs des économistes soient en défaut, que l'offre de main-d'œuvre soit supérieure à la demande : l'on drogue alors les chômeurs et on les range bien sagement dans un coin, où ils sommeillent en attendant le jour où l'on aura besoin d'eux.

X

Enfin, en 1904, Wells s'aperçoit qu'il est dans le monde un antagonisme plus fondamental encore, plus gros de conséquences pour l'avenir de l'homme que celui dont il nous avait, dans ses premières œuvres d'imagination, révélé l'existence : que la vraie bataille ne se livrera pas entre les individus qui peuplent la surface et ceux qui habitent les profondeurs de la terre, entre ceux dans les mains desquels l'évolution économique a mis la richesse et la puissance et ceux qu'elle condamne à un travail servile. Ni nos origines, ni notre condition ne suffiront à nous ranger dans l'une ou l'autre des deux armées qui, finalement, devront s'affronter : l'armée des enfants de la Science, d'une part ; celle des êtres dont l'habitude, la tradition

sont l'unique ressort, de l'autre. Les deux grandes familles humaines appelées à se faire face dans le cours des siècles seront celle qui obéit et celle qui résiste à la grande loi de croissance, celle qui aura absorbé une dose, petite ou grande, de *l'Aliment des Dieux*, et celle qui, de tout son pouvoir, s'opposera à la diffusion de ce dernier.

Nombreuses et de qualité très diverse sont les forces qui concourent à la création aussi bien qu'à la distribution du merveilleux produit. Nul ne peut dire si la part de l'intelligence est plus grande que celle de la vanité ou du simple hasard. A l'origine, nous trouvons l'acte créateur du savant, qui peut d'ailleurs — c'est, dans le livre, le cas de l'un des inventeurs — n'être qu'un cerveau médiocre, hanté par une idée fixe, *a little discoverer of great discoveries*, poursuivant, doucement obstiné, ses investigations sans se demander un instant si de la découverte qu'il pressent surgira un univers nouveau, modifié dans sa structure, dans ses idées. A d'autres moments les agents du progrès ne sont plus que les manœuvres inconscients et bornés que la science utilise, tel ce couple Skinner, préposé à la garde de la ferme d'élevage où se fait l'essai de *l'Herakleophorbia*, et qui ayant laissé par négligence se répandre sur le sol une petite quantité de l'Aliment des Dieux, voit, épouvanté, sa demeure envahie par une végétation tropicale, tandis que des guêpes, grosses comme des perdrix, et des rats, gros comme des chiens, vont porter la terreur dans les villages voisins.

Et voici que toute la nature s'en imprègne, de cette herakleophorbia, la nature qui sans cesse cherche à se surpasser : l'Aliment passe dans la sève de la plante,

dans le sang de l'animal, bientôt dans celui de l'homme lui-même. On a beau brûler, élaguer, c'est, à tout instant, sur un point ou l'autre du pays, une nouvelle manifestation de la victorieuse poussée. Par curiosité scientifique, par intérêt, par cet obscur instinct qui pousse l'épouse Skinner, fuyant la ferme devenue inhabitable, à cacher sous son manteau un pot de l'Aliment qu'elle destine à l'un des petits-enfants qu'elle va retrouver au village, il n'est personne qui, dans sa sphère, ne travaille à répandre un peu plus de grandeur sur le monde. Les eaux, le vent qui chasse au loin les semences des orties géantes qu'il faudra abattre à coups de hache, sont eux-mêmes complices. Et bientôt, alimentée directement par la main de la science ou nourrie par des parents qui ne comprennent pas ce qu'ils font, paraît aux yeux du monde stupéfait une race de géants : ils s'ignorent les uns les autres, ils viennent de tous les points de l'horizon, chacun d'eux incarnant une des formes possibles de la force et de la majesté. Il y a d'abord les géants fils de Redwood et de son associé, l'ingénieur Cossar, rationnellement éduqués, formidables ouvriers en métaux et constructeurs de routes ; il y a la princesse royale, symbole d'une aristocratie régénérée, sur laquelle Winkles, le médecin arriviste, a voulu essayer l'effet de l'Aliment. Ceux-là sont grands par leur volonté constructive, par leur résolution de mettre un terme à tous les aspects du désordre et de la misère ; ils sont grands par la force d'amour qui est en eux. D'autres sont grands par leur candeur, par la naïveté du rêve qu'ils abritent, tel ce Caddles, rejeton des Skinners, objet d'effroi et de mépris pour la paroisse qui doit

pourvoir à son entretien, Caddles, le prolétaire, qui, mis au moulin de discipline, franchit un jour, sentant sa vigueur, mû par un obscur besoin, les limites de l'espace que ses maîtres ont assigné à ses pas et, gauche et pesant, s'en va vers la cité, la cité que nourrissent ses pareils, la cité flamboyante et factice, où il tombe sous le feu de salve de la police avant d'en avoir pu déchiffrer l'énigme.

En regard des géants, le menu peuple, obstinément tourné vers le passé, niant l'évidence, feignant d'ignorer les forces de changement, se cramponnant à quelque flot de tradition, chérissant tout ce qui est petit : petites maisons, petits enclos, routes étroites, toujours prêt à voler au secours des petites nations, associant l'idée de grâce ou de beauté à celle de petitesse ; les médiocres, les temporisateurs, les potentats de village, ceux qui, pareils à cette raide et ombrageuse Lady Wintershoot, sur les terres de laquelle le sort a fait naître le jeune Caddles, tiennent rigueur au peuple d'avoir des appétits plus vigoureux que ceux que la charité pouvait jusqu'à présent satisfaire ; les alliés des derniers hobereaux, le curé et le médecin de campagne, qui persistent à voir dans toute grandeur une sorte d'impertinence sociale, une tare que celui qui en est affligé doit chercher à masquer ; ennemis aussi de l'Aliment sont les malheureux qui s'opposent à ce qu'on les déloge de leurs demeures malsaines, ceux, un peu plus fortunés, qui montent jalousement la garde devant leurs titres de propriété et qui, menaçants, se dressent contre les jeunes Cossars lorsque ces derniers, voulant mettre à exécution le vaste plan qu'ils ont conçu, se préparent

à leur construire de belles villes bien aérées et à substituer aux chemins tortueux une noble route filant tout droit vers l'horizon. En dernier lieu, le raffiné, l'étudiant perdu dans des détails d'érudition, qu'entête ce vacarme et qui gémit sous l'épreuve que son « sens des proportions » se voit infliger.

Toutes les forces de résistance sont coordonnées, manœuvrées par Caterham, le politicien, l'homme pour qui, hors du nombre, rien n'existe, qui ne semble pas se douter « qu'il est des lois physiques et économiques, des quantités et des réactions que toute l'humanité, votant *nemine contradicente*, ne pourrait abolir, et auxquelles il faut se soumettre si l'on ne veut disparaître. » De tous ces types, le politicien est celui que Wells exècre le plus; il est pour lui le fléau du monde moderne, le monstre à la fois souple et loquace, « sorte de rhinocéros civilisé engendré par la jungle démocratique. » Voyez-le manier l'argument sentimental, débiter ses lieux-communs : Quel compte les créateurs de la *boom-food* tiennent-ils des vieilles institutions de l'Angleterre, de la sagesse des ancêtres ? Que font-ils du droit qu'ont les parents d'élever leurs enfants comme ils le furent eux-mêmes ? Caterham songe à fonder une Association contre l'envahissement de l'Aliment ; il jette les bases d'une Société pour la Préservation des Justes Proportions. Il parle. Puis battu, obligé de constater qu'une partie du monde exige maintenant sa dose quotidienne de *boom-food*, il se retire sur de nouvelles positions, va, au lendemain d'un assaut infructueux contre les géants, trouver Redwood — qu'il avait d'abord fait arrêter, — suggère, en guise de compromis, que des zones spé-

ciales soient réservées à ces derniers, qu'ainsi peut-être les deux espèces, la grande et la petite, pourraient, sans se gêner, cohabiter sur la terre...

Et le livre se clôt sur une vision du Camp des Géants, retranchés pour la lutte suprême, conscients de leur force et fourbissant leurs armes, auxquels Redwood est allé porter la réponse de Caterham. Tout dans le camp vibre et flamboie. Vêtus les uns de cuir, les autres d'acier, émergeant d'un gouffre ou dressés sur le rempart, fouillant l'air de leurs projecteurs puissants ou préparant dans un coin les obus monstrueux chargés de *boom-food*, dont ils se préparent à arroser les positions des pygmées, les géants saluent le Père, le savant aux cheveux aujourd'hui blanchis et qui a peine à reconnaître son œuvre. Et, dans une obscurité qui semble elle-même chargée de pensée, Rewdood lit aux guerriers attentifs l'offre de partage du monde. Alors, c'est, répercutés par les parois abruptes, une série de : non ! péremptoires. Le progrès n'admet pas de partage. L'idéal nourri par les petites gens de pouvoir se reproduire en paix, de perpétuer jusqu'à la fin des siècles leurs pratiques, leur morale minuscule, ne se réalisera pas. De gré ou de force, il faudra qu'ils prennent l'Aliment. Sans doute on verra encore des géants abattus, mais ceux qui les tueront ne détruiront que de la chair et des os, car la grandeur est non seulement dans l'Aliment, « elle est dans le dessein des choses ». Et il faut qu'il en soit ainsi, il faut que la bataille soit livrée jusqu'au bout, car petits et grands ne peuvent s'entendre. Bataille qui se prolongera pendant des générations et des générations, bataille qui n'est autre que la vie, « les

petits essayant d'entraver les grands, les grands pesant sur les petits ». La terre n'est pas un lieu de repos ! clame une dernière voix ; il faut qu'à travers nous l'invincible force de croissance passe, se frayant un chemin vers le ciel, vers Dieu, vers la lumière. Il faut que nos enfants, hommes et femmes, soient portés plus avant que nous ne l'avons été.

Un appel retentit : « Le fer attend ! » Le martellement rythmique reprend, le métal flamboie, le feu d'un projecteur enveloppe un instant la forme du géant qui, mieux que les autres, a dit l'espoir de tous, « et qui maintenant, vaste silhouette noire campée contre le ciel étoilé, semble menacer, en un geste puissant, le firmament et la multitude de ses astres. »

CHAPITRE III

LE CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ BRITANNIQUE

I

Il y a, à l'égard de toute société, des êtres dont l'attitude est passive et d'autres qui sans cesse réagissent, des assimilés et des non assimilés. De multiples raisons concourent à faire adopter par chacun d'entre nous l'une ou l'autre de ces attitudes. Raisons d'hérédité ou d'éducation : il se peut que par notre naissance nous appartenions à l'une des classes dont l'ensemble constitue l'armature de la nation ou du groupement ethnique dont nous faisons partie, que dès l'enfance nous ayons puisé au fonds d'idées qui depuis des siècles l'alimentent ; il peut se faire, au contraire, que nous soyons englobés dans des éléments qui n'ont pas encore ou qui ont perdu le droit de cité, que notre éducation soit notre œuvre propre, que nous ayons gardé l'esprit assez libre pour choisir parmi les idées en cours celles qui s'accordent avec nos tendances et notre tempérament. Il y a ensuite des raisons qu'on pourrait qualifier d'accidentelles ; nous serons prêts à louer qui nous a fait bon accueil, à critiquer qui ne nous a ouvert sa porte qu'à moitié ou sans cesse

nous oblige à nous souvenir que notre origine diffère de la sienne ; nous serons enclins à fermer les yeux sur les tares ou les faiblesses d'une organisation au sein de laquelle nous aurons pu librement nous épanouir, où les voies du succès se seront trouvées aplanies, où l'on n'aura pas exigé de nous de comptes trop rigoureux ; à l'opposé, nous jugerons mauvaise une société dominée par les influences qui se seront opposées à notre ascension, nous chercherons à découvrir ceux de ses rouages qui ont pris quelque jeu, nous la sommerons de se justifier. Une simple blessure d'amour-propre peut faire d'un homme un révolté, une affection profonde pour un être qui nous vient d'une contrée inconnue déborde sur cette contrée elle-même. Et puis il y a une accoutumance des sens qui entraîne une accoutumance de l'esprit. C'est énoncer un truisme que de dire qu'à vivre toujours près de quelqu'un on devient aveugle à ses défauts, qu'à force de fréquenter un milieu on arrive à n'en plus distinguer les traits essentiels. Mille détails heurtent ou blessent le nouveau venu qui ne retiennent guère l'attention de ceux qui habitent la maison depuis longtemps ; ce ne sont pas les mêmes objets qui prennent du relief pour nous lorsque nous entrons par l'entrée des voitures que lorsque nous entrons par l'escalier de service. Il faut finalement tenir compte de la force des idées, qui, nous l'avons montré au début de ce livre, s'exerce dans chaque cas avec une intensité différente. Celui qui est réfractaire aux idées est en général facilement assimilable : il entre les mains vides, sans bagage, dans le monde qui l'accueille ou dont il a forcé l'entrée ; celui, au contraire, qu'une idée possède, arrive, muni d'un

miroir concave ou convexe, dans lequel toutes choses ne se reflèteront que déformées. Il promène en tous lieux, là où les hommes s'assemblent, délibèrent, peinent, aiment, se récréent, son éternel : pourquoi ? Les actions, les pensées, les croyances de ceux au milieu desquels il se meut, il les soumet au réactif élaboré par son propre esprit, et, selon que le résultat est positif ou négatif, il absout ou condamne. Le ton, d'ailleurs, sur lequel ses critiques seront formulées dépendra de l'époque où l'idée qui règne sur lui en maîtresse se sera introduite en lui. Il y a des individus qui n'ont pas encore atteint, d'autres qui ont dépassé le stade d'assimilation ; la *qualité* de l'effort critique fourni dans le premier cas ne sera pas le même que dans le second. L'écrivain, parti d'en bas, qui donne cours à sa verve satirique avant qu'un franc contact se soit établi entre lui et la société qu'il prétend stigmatiser, sera surtout frappé par une activité de surface, pénétrera difficilement jusqu'à la vie intérieure des personnages qu'il prétendra décrire, aura tendance à les faire parler un ou deux tons plus haut qu'ils ne parlent en fait, dramatisera leurs attitudes, ne donnera pas aux silhouettes cette mollesse, ne les entourera pas de ce halo que prennent nécessairement choses et gens dans l'intimité desquels nous nous trouvons depuis longtemps. C'est ce défaut, cette incompréhension, provenant moins d'une erreur de l'intelligence que de l'absence de sympathie, qui gâte quelques-uns des ouvrages où Wells s'attaque aux classes qui dirigent encore le monde britannique. Au contraire, un romancier qui, durant un temps, a été le familier d'une élite politique ou mondaine, qui en a

goûté le charme, et qui ne s'en est détaché que parce que quelque chose d'autre et de plus haut l'appelait, saura, lorsqu'il lui arrivera de jeter un coup d'œil en arrière, enfermer chacun de ses personnages dans sa vie de tous les jours, mettra très exactement dans sa bouche les mots dont il se servait ; pour en montrer la petitesse, il n'aura pas besoin de lui prêter de défauts imaginaires ; il n'aura, sans rien changer à ses exactes dimensions, qu'à lui donner comme fond la noblesse de l'idée ou l'ampleur du rêve auquel des hommes de sa taille ne sauraient atteindre. Ces charmants fantoches, il en connaît tous les mobiles, ils ont jadis peuplé sa propre existence : comment pourrait-il leur être vraiment sévère sans faire souffrir un peu le passé ? Au lecteur d'apprendre à lire à sa véritable échelle chacun de ces caractères. C'est de la sorte que procède chez nous un Anatole France : relisez la série des *Bergeret*, et comparez le portrait que le maître nous donne des Brécé, des Bonmont, des Gromance, à celui que Wells, critique de l'aristocratie britannique, nous offre, par exemple, de Lady Drew, dans *Tono Bungay*, de Lady Beach Mandarine, dans *La Femme de Sir Isaac Harman*. Il y a toute la différence d'un pastel à une eau-forte. Alors que, gravement, le duc de Brécé fait visiter à ses hôtes, l'abbé, le général, le substitut, sans leur faire grâce d'un détail, le château de ses pères, que, tout en se rhabillant dans la garçonnière du jeune Dellion, la fringante M^{me} de Gromance discute sur les moyens de faire nommer Guitrel évêque, un France narquois et un peu libertin semble nous dire : « Voyez ! Ce n'est que cela... » Wells, lui, semble bien décidé à faire rentrer dans ses personnages

toutes les idées, toutes les tendances contre lesquelles s'insurge son esprit, nourri de vérités scientifiques ; ils sont le réceptacle de tous les péchés dont il charge l'Angleterre : futilité, paresse mentale, résistance à la loi de progrès ; tout son réalisme, tous ses dons d'humour ne parviennent pas à les doter d'une vie autonome : femmes du monde, lanceurs d'affaires, politiciens, éducateurs, prélats en proie à une crise de conscience demeurent des spécimens, des pièces de laboratoire que l'on a envie de serrer une fois la démonstration terminée, de lointains descendants de ces singuliers personnages qui, dans les romans du Moyen-Age, symbolisaient tout un vice ou toute une vertu et qui avaient nom Faux-Semblant ou Male-Bouche.

II

Il faut pourtant distinguer. Entre une œuvre, telle que *Le Nouveau Machiavel* ou *Les Amis Passionnés*, où la pensée est magnifique et tout ce qui entoure la pensée assez pauvre, et le cycle des romans autobiographiques de Wells : *L'Amour et Mr Lewisham*, *Kipps*, *l'Histoire de Mr Polly*, il y a, tant du point de vue de la vérité psychologique que de celui d'une juste appréciation des valeurs sociales, un surprenant écart. Et c'est bien le caractère à la fois pathétique et irréfutable de ces premiers témoignages, de ces expériences de jeunesse, dont chaque détail se présente comme une charge contre l'organisation de la société britannique, qui fait que nous prêtons, malgré nous, une oreille complaisante aux attaques formulées ultérieurement

par Wells, alors que l'esprit de système, une certaine lourdeur dans le dosage viennent vicier son argumentation. C'est, au fond, cette brusque attaque juvénile qui fait tomber toute la position. Wells n'a pas sombré, mais nous sentons qu'il s'en est fallu de peu qu'il sombrât, et que d'autres, qui auraient pu être des Wells, se sont perdus corps et âme. Cette conscience anglaise qui n'a pas su découvrir tout le tragique de l'existence de l'apprenti ou du petit boutiquier, qui, prise d'une sorte de panique, refuse d'aborder franchement le problème des sexes, laisse sans directives, proie facile pour l'instinct, tant d'adolescents, nous voyons tout de suite ses tares et ses faiblesses, et notre opinion est faite avant que Wells nous ait apporté l'affirmation que tout le système politique de l'Angleterre moderne n'est qu'un leurre, que tous ses maîtres sont des amateurs, tous ses prêtres des simulateurs, que la prospérité du pays n'est qu'une forme de « dégénérescence adipeuse ».

Ayons toujours ceci présent à l'esprit : ce n'est pas tant à cause de ce que son pays a fait de lui, qu'à cause de ce qu'il a *manqué* de faire de lui, que Wells, dans presque tous ses livres, se dresse contre l'Angleterre Victorienne. De qui se plaindrait-il ? Sa réputation littéraire s'étend sur les deux continents ; chacun de ses ouvrages soulève, dans toutes les contrées de langue anglaise, lors de son apparition, des discussions passionnées. Sans doute, certains critiques reprochent à Wells une trop grande prolixité ; un certain relâchement du style dans les plus récentes de ses œuvres, une excessive versatilité. Mais il n'est personne qui ne salue en lui le plus grand remueur d'idées de l'époque pré-

sente. Incontestée est son influence sur les Universités; l'Amérique lui a fait un accueil chaleureux; des souverains, comme Victor-Emmanuel III, des chefs d'Etat, comme Roosevelt, ont tenu à s'entretenir avec lui; au cours de la Grande Guerre, des chefs, comme Joffre et Castelnau, ont pris plaisir à échanger avec l'auteur des *Anticipations* quelques idées sur la conduite des opérations. Tant à Londres, où il a son appartement, qu'à Little Easton, dans le comté d'Essex, où il occupe en bordure du domaine de Lady Warwick le plus délicieux des *rectories*, Wells goûte les charmes d'une vie facile dont il nous a, dans *Mr Britling va jusqu'au bout*, décrit quelques aspects. Aux parties de hockey, auxquelles sont souvent conviés quelques étudiants de Cambridge, succèdent des promenades en automobile (Wells conduit lui-même une petite *Ford*) à travers cette campagne du sud de l'Angleterre, riante et accidentée, que notre auteur aime à comparer familièrement, lorsque l'automne la revêt d'une livrée de pourpre, « à une jolie femme de trente-cinq ans marquée de taches de rousseur. » Le soir, c'est le retour à travers l'immense parc de Lady Warwick, sur les pelouses duquel flotte une brume bleutée et dont les seuls hôtes sont des hordes de lapins qui fuient par centaines devant le moteur et que la maîtresse du lieu, âme sensible, se refuse à détruire. Puis c'est le dîner, la conversation qu'un rien suffit à faire rebondir, les coups de dague portés par une petite voix aiguë à toutes les idées surfaites, à toutes les réputations usurpées. Enfin, la dernière cigarette éteinte, vient le tour du pianola que Wells acheta, il y a quelques années, sur les conseils de Bernard Shaw. A Londres, le Reform,

le National Liberal, le Royal Automobile Club comptent Wells parmi leurs membres. Cette heureuse situation ne date pas, d'ailleurs, d'hier. Avant d'avoir rien publié, avant de s'être même essayé dans le journalisme, alors qu'il n'était que maître de sciences, préparateur aux examens de l'Université de Londres, Wells s'était assuré une large aisance ; nous pouvons, sans trop d'indiscrétion, divulguer que son gain annuel atteignait huit cents livres sterlings (20.000 francs). Chez ce juge impitoyable de son temps, il n'y a donc rien de l'homme aigri ou déçu par la vie. Ce que l'on trouve, dès le premier abord, chez Wells, c'est un allant, une cordialité, une bonne humeur que l'on souhaiterait à plus d'un de nos optimistes professionnels. Le naturel chez lui ne demande qu'à s'amuser de tout, à mordre à belles dents à la vie : dans la terrible épreuve que la France et l'Angleterre viennent de traverser, alors que d'autres étaient accablés, Wells ne voyait-il pas avant tout quelque chose de « stimulant » ? Et puis soudain, à propos d'un détail insignifiant, l'œil mobile se fait d'acier, le visage semble se contracter : c'est que vient de se révéler un aspect du *muddle*, de ce vaste désordre social, de cette absence d'intention collective, cause secrète de tous les maux auxquels les hommes sont encore assujettis, cause de tout ce dont Wells a lui-même souffert : il revoit la faillite de son père, les angoisses de sa mère, l'abominable vie d'apprentissage chez le drapier, la révolte de l'adolescent contre un absurde destin, les longues heures de surveillance à la Midhurst Grammar School, enfin, au lendemain de la conquête de la précieuse bourse qui lui ouvre l'entrée du Royal College of

Science, l'arrivée d'un jeune homme, tout seul, fort de sa seule volonté, dans ce Londres immense où tant de volontés se sont perdues.

III

C'est contre une classe, ou plutôt contre des fractions de classes qui n'avaient pas pris conscience de leur rôle social, qu'étaient partis en guerre Carlyle et son disciple Ruskin ; c'est contre l'égoïsme humain, contre les cœurs qui avaient laissé se tarir en eux les sources de la pitié que s'était élevé Dickens ; l'attaque de Wells, elle, n'est pas localisée ; c'est moins à certains éléments sociaux, à ceux qui détiennent telle ou telle part de la puissance politique ou économique qu'il s'en prend, qu'à l'ambiance, à l'atmosphère dans laquelle tout Anglais, du plus petit au plus grand, est appelé à se mouvoir. Tout le monde a sa part de responsabilité : ceux qui oppriment aussi bien que ceux qui sont opprimés, ceux qui refusent de descendre d'une scène sur laquelle ils n'ont plus rien à faire et ceux qui copient les attitudes des faux aristocrates, des maîtres dépourvus de tout esprit scientifique, des prêtres qu'aucune foi n'anime plus, des insoucians administrateurs du plus vaste empire que le monde ait encore connu. Ainsi sur les deux îles s'étend un réseau de complicités. Le coupable, cette fois, ce n'est plus le landlord qui vend trop cher son blé, l'industriel qui traite en serfs les hommes et les femmes qu'il emploie, le politicien ou le ploutocrate qui, par légèreté ou par rapacité, lance la nation dans quelque aventure colo-

niale : ce que l'on dénonce, c'est l'ensemble des influences qui empêchent les intelligences de s'ouvrir et les âmes de s'éclairer, qui dictent aux unes et aux autres les injustes soumissions et les puérides admirations, c'est tout ce qui, dans le monde britannique, obstrue, alourdit, obscurcit, c'est la flaccidité du corps, la pesanteur de la pensée, tout ce que symbolise le *labyrinthodonte*, le monstre énorme et vaniteux, peint en vert et or, que Kipps et Anne, la petite servante que le pauvre héros de Wells s'apprête à associer à son étroite vie, regardent se vautrer dans les jardins du Crystal Palace.

Dans la boutique paternelle, aussi bien que dans le magasin où c'était le rôle de Wells de métrer des pièces de drap ou d'accueillir avec un sourire figé la cliente, toujours indécise en son choix, s'étendait déjà l'ombre du labyrinthodonte. C'est de cela que Wells est parti. L'histoire de *Mr Polly*, aussi bien que l'histoire de *Kipps* est celle d'une lutte inégale contre le monstre. L'un et l'autre personnages ont une sensibilité qui ne demande qu'à s'émouvoir, l'un et l'autre ont l'esprit habité par ces mille curiosités qui rendent l'enfance insatiable, l'un et l'autre sont vaguement accessibles à l'harmonie des lignes et au pittoresque des mots, l'un et l'autre ne demandent qu'à aimer, à se dévouer, à se livrer, l'un et l'autre ont vu une fois leur vie touchée par le rayonnement de la beauté; mais ils ont aussi vaguement compris que quelque chose, sur quoi ils ne savent mettre un nom, s'est appesanti dès le premier âge sur eux, quelque chose qui rend leurs gestes gauches et leur pensée hésitante, qui comprime leurs petites âmes et mutile leurs rêves, qui, dans le

monde des hommes, fait d'eux de perpétuels enfants, enfants qui ont perdu la grâce et la naïveté du premier âge et n'en ont gardé que les brusqueries, les engouements, les cruautés et les dépités. Bien avant leur mort ils sont ensevelis. Le labyrinthe, le grand corps flasque, les a définitivement écrasés.

IV

Il est insaisissable, mais il a des agents, des alliés, conscients ou inconscients, qui, eux, ont des visages humains : attardés, laquais de la mode ou de la pensée, faux moralistes et faux esthètes, toutes les formes parasitaires qu'engendre et que nourrit le snobisme social. En tête vient le maître d'école libre, tapi à l'entrée de l'un de « ces misérables antres de désordre et d'imposture » d'où sortent, à jamais atrophiés, à jamais déshumanisés, Kipps et Mr Polly. Ses complices : l'Etat, qui n'a pas su pousser jusqu'au bout la réforme d'une organisation surannée, qui en 1870 décida qu'en matière d'éducation la collectivité n'interviendrait que dans les cas où aucun effort individuel ne se serait produit : ces milliers de petites gens, boutiquiers frisant la faillite, veuves crédules, soucieux de faire donner à leurs fils une instruction qui ait les apparences d'une instruction de « classe », persuadés que ces derniers ne pourraient sans souillure subir le contact des enfants d'artisans ou de serviteurs qui, sur les bancs des *board-schools*, l'équivalent de nos écoles primaires, reçoivent un enseignement solide et fruste. Comme ils connaissent les vanités et les faiblesses de

leurs dupes, comme ils pénètrent au fond de leur psychologie, ces pseudo-éducateurs qui tuent les âmes et castrant les esprits, auxquels l'Angleterre laisse les coudées franches, et dont, dès l'instant où ils renoncent aux subventions de l'*Education Board*, elle n'exige aucune justification ! Et nous songeons tout de suite à Woodrow, l'être débile et veule, incapable d'instruire, incapable de penser, incapable même, comme le Creakle de *David Copperfield*, de châtier rudement, dans l'officine duquel s'ouvre l'intelligence du petit Kipps. Tout chez lui et en lui est fraude et équivoque : le titre pompeux dont il affuble son école, cette « *Camendish Academy* » qui se loge dans une maison menaçant ruine, les quatre lettres *F. S. Sc.*, indices d'un diplôme apocryphe, dont sur l'enseigne il fait suivre son nom. Il sait que sa clientèle n'exige ni têtes bien remplies ni même têtes bien faites, mais seulement têtes bien coiffées : aussi son premier soin est-il de revêtir le chef de ses élèves de cette sorte de bol renversé surmonté d'un carré, qui fait partie de l'uniforme des *public schools*, comblant ainsi, pour les familles médusées, l'espace qui socialement sépare l'enfant du boutiquier des rejetons de la noblesse ou de la grande bourgeoisie. Escroquerie encore que le *prospectus* de Woodrow, rédigé à dessein en termes vagues et extensibles, où chacun est libre de trouver tout ce qu'il lui plaît : sciences, beaux-arts, langues étrangères, préparation au commerce aussi bien qu'aux fonctions administratives. L'abomination que les classes elles-mêmes, avec leur atmosphère léthargique, où pas une idée n'est offerte aux élèves sous une forme claire, où aucune expérience n'accompagne les leçons

de physique et de chimie, tout le matériel se trouvant réduit à quelques éprouvettes, à une cornue, à un brûleur Bunsen endommagé, tenus d'ailleurs soigneusement sous clé dans une armoire, où jamais un nom géographique n'est situé par l'écolier sur la carte, mais où, par contre, — on connaît les préjugés des parents contre « l'école sans Dieu » — des heures entières sont consacrées à ânonner le catéchisme ! C'est de lieux semblables qu'émergent vers la quinzième année, l'esprit bourré de termes qu'ils ne savent définir, de notions à demi-assimilées et s'emboîtant tant bien que mal les unes dans les autres, la moitié des citoyens d'un Empire sur lequel le soleil ne se couche jamais : sans avoir pris contact avec la réalité, ils ont perdu contact avec eux-mêmes, avec les vertus naïves, les généreuses intuitions qui paraient leur cœur d'enfant ; on a faussé pour eux le sens de la vie : pour eux le monde n'est plus « une terre de merveilleuses expériences ; il se confond avec l'histoire et la géographie, la répétition de noms difficiles à prononcer, avec des listes de produits, de populations, de hauteurs et de longueurs, avec des listes et des dates, » (*L'Histoire de Mr. Polly.*)

Rien ne pourra remédier à ce premier accident de croissance. Ballottés par le destin, pauvres ou riches, ces jeunes esprits ne s'épanouiront pas. Kipps héritera par la suite d'un grand-père, Kipps visitera Londres, Kipps séjournera dans un de ces modernes *palaces* que l'industrie hôtelière a construits pour notre aristocratie d'argent, Kipps sera même admis dans quelques-uns des cercles qui se sont créés aux lisières de la « société » britannique, et Kipps demeurera pourtant

le pauvre petit Kipps auquel l'institution Woodrow a coupé les ailes : toujours il se sentira gêné aux entournaux, jamais il ne se sentira fait à la mesure du monde. Sans lumières, sans critères, sans facultés critiques, Kipps et ses pareils chercheront en dehors d'eux-mêmes, toutes faites, leurs idées et leurs admirations ; ils croiront s'élever en se ralliant aux façons de vivre de ceux qui se trouvent occuper un rang immédiatement au-dessus du leur ; ils mettront tous leurs soins à n'éluder, dans leur petite sphère, aucun des rites, aucun des articles du code social auxquels, dans un pays où les manières comptent plus que la pensée, nul n'a le droit de se soustraire. Et le plus tragique de leur sort, c'est, qu'en dépit de leur éducation première, le sens de la beauté ne sera pas complètement oblitéré en eux. Kipps se sentira défaillir devant Miss Walshingham, la jeune esthète qui, plus tard, manquera de devenir sa femme, et chez qui il va, lorsque le magasin où il est apprenti a fermé ses portes, s'initier aux mystères de la sculpture sur bois. Après l'héritage, n'a-t-il pas l'air, sur l'impériale de l'omnibus qui le ramène de Folkestone à New Romney, tenant en main le petit banjo qu'il convoite depuis si longtemps, d'une naïve incarnation du bonheur de vivre ? Est-ce sa faute à lui si l'on a comprimé son âme de telle sorte que les joies qui la peuvent remplir gardent, elles aussi, un visage d'enfant ? Et quel appétit de lectures conserve durant son existence Mr Polly ! Tout y passe : romans et récits d'aventure, tous les styles et toutes les époques, œuvres complètes et ouvrages dépareillés ; si les idées lui échappent, quel merveilleux pouvoir il a sur les mots, ces mots sur l'orthographe et la pronon-

ciation desquels il garde certains doutes que l'école aurait dû dissiper et que, moitié par fantaisie, moitié pour brouiller tout à fait les cartes, il étire et déforme avec autant de liberté que l'artiste pétrit sa glaise, ces mots qui, par leur truculence ou leur sonorité, fournissent à son humour l'aliment que lui refuse la trop terne réalité !

Aux fils de la petite bourgeoisie, dont Wells jusqu'à sa seizième année partagea l'existence, il est une institution qui retire le peu de clarté, de franc jugement, d'autonomie spirituelle qu'a laissé subsister l'école libre. Cette institution, c'est l'apprentissage. Elle est la conséquence du second des préjugés entretenus par l'esprit de classe, le second des fruits du snobisme social. Il est par l'Angleterre des milliers de pauvres êtres, auprès desquels « un maçon ivre est roi », que leur pays, leur entourage offrent en holocauste à un *mot* que l'évolution économique a vidé de son sens ; au sein d'une société avide de changement, dans laquelle l'individu jouit d'une mobilité que chaque jour accroît, dont la solidarité des organes ressort chaque jour plus nettement, ils sont condamnés à la stagnation, à l'isolement, à la stérilité. Il est des milliers d'adolescents, garçons et filles, qu'on dénomme encore apprentis, alors qu'il n'est plus d'apprentissage. La machine assume la fonction jadis dévolue au simple effort musculaire, laissant à l'ouvrier un simple rôle de surveillance ; la nécessité de tenir caché l'état de leurs affaires, par suite du resserrement de crédit qu'entraînerait la divulgation d'une situation parfois compromise, interdit aux dirigeants du commerce et de l'industrie d'initier vraiment le jeune

employé aux méthodes pratiquées dans la maison où l'on utilise ses services. Le seul apprentissage possible aujourd'hui, ce n'est ni à l'atelier, ni au magasin, ni au bureau qu'il peut être effectué : ce ne peut être que dans l'une de ces écoles professionnelles où Kipps, ne peut s'empêcher de constater Wells avec amertume et ironie, aurait trouvé place au sortir de l'école primaire s'il était né citoyen allemand ; là le jeune homme se trouverait mis en présence de généralités commerciales, géographiques, économiques, seules notions qui lui soient accessibles à une époque où l'industrie privée garde jalousement ses secrets. Voilà ce que comprendrait le petit bourgeois vaniteux qui a refusé d'envoyer son enfant à la *board-school* s'il avait une ombre d'éducation économique. Il comprendrait que le contrat d'apprentissage, jadis loyal, a perdu tout caractère synallagmatique, que le directeur de magasin auquel il confie l'adolescent qu'il destine au « commerce » reçoit tout et ne donne rien, que l'apprenti n'est pour lui qu'un employé, qui restera un employé à vie, un employé qu'en jouant sur les mots il parvient à payer pendant quelques années moins que les autres. Mais notre bourgeois anglais ne veut rien voir. Convaincu qu'il existe toujours une « classe moyenne », faite d'une même substance, analogue à celle qui, il y a deux ou trois siècles, s'intercalait entre l'aristocratie foncière et la plèbe, insensible au fait que, sous l'influence du machinisme d'une part, de la société par actions de l'autre, ladite classe s'est partagée en tronçons qui n'ont plus entre eux rien de commun, qui jamais plus ne pourront se rejoindre, il veut, pour lui et pour les siens, une occupation, si futile, si mal payée soit-elle,

qui leur permettra de conserver autant qu'il se pourra l'allure, le « ton » social des grands marchands d'autrefois. Que s'étiolent les corps, que périclitent les âmes de toute la famille, pourvu qu'un détail de costume ou d'intérieur — cet intérieur « sans livres et sans bains », dans lequel un escalier à pic, martyr de la petite servante, relie la salle à manger à la cuisine souterraine, dont le « salon » garde toujours ses housses, qu'une grille et une rondelle de gazon séparent du trottoir — désigne nos petits bourgeois à leur entourage comme les parents éloignés des aristocrates de l'industrie ou de la finance qui se prélassent aujourd'hui sur « la peluche rouge des wagons-lits », ou rende plus nette la ligne qui les sépare du travailleur manuel ! Peu importe que l'apprentissage ne mène à rien, pourvu que vive la tradition du col trop empesé, du veston aux coudes trop brillants, pour les femmes celle du chapeau trop abondamment fleuri. Porter une robe ou un complet dont la coupe rappelle, même de très loin, celle adoptée par les augustes personnages dont les photographies s'étalent dans les magazines, dont les quotidiens relatent les moindres faits et gestes, qui hantent les *garden-parties* données par la famille royale ou ceux qui vivent dans son orbite ! Qui sait même, pouvoir passer, en quelque circonstance favorable, pour l'un de ces derniers ! Etre pris pour quelque grand seigneur voyageant incognito, pour quelque *blooming duke*, c'est là le souhait que formule en son argot, l'employé en vacances, le prototype de Kipps, ce Hoopdriver chétif, hâbleur et lamentable qui, parvenu au terme de son voyage et de ses aventures, découvre au réveil, devant la glace de sa chambre d'hôtel, sa laideur et

son ignominie ! (*Les Roues de la Fortune.*) Quelle proie facile ils offrent à tous les loups-cerviers du commerce, ces gamins et ces gamines attardés sur une route dont le progrès s'est détourné, et que, parce qu'ils portent des habits convenables, qu'aucune fumée ne les asphyxie ou qu'aucune fournaise ne les dessèche, la loi oublie de protéger. Voyez-les, dans *Kipps*, se presser tremblants aux ordres d'un Shalford, ce grossier arriviste, cet organisateur en toc, qui s'imagine avoir créé quelque chose, qui a l'audace de vouloir faire admettre par son personnel que c'est à l'esprit d'entreprise allié à l'esprit d'économie, à ce qu'il dénomme pompeusement son « système », que sa fortune est due, alors qu'il sait fort bien que ce système tant vanté n'est que la codification de tous les menus avantages qu'il a tirés, sa vie durant, de la crédulité ou de l'inadvertance d'autrui. Quelle terreur chez tous de déplaire non seulement au maître, mais à l'inspecteur, au vendeur, à l'étalagiste dont la destinée a fait votre supérieur immédiat, terreur dans laquelle s'insinue pourtant le fol espoir qu'on succédera un jour au tyran, et qu'alors de plus faibles trembleront devant vous ou devront rire de vos bons mots. D'autres réflexes, d'autres sentiments interviennent d'ailleurs, obscurcissant encore où colorant bizarrement la vie de l'apprenti. Il y a l'angoisse qui s'empare de l'adolescent lorsqu'il s'aperçoit que la promenade du soir s'est indûment prolongée et qu'il va peut-être trouver porte close, il y a la glaçante perspective de la chasse aux places, de la comparution devant quelque irascible et exigeant employeur en l'un de ces modernes marchés aux esclaves qui se tiennent entre Wood

Street et le Cimetière Saint-Paul, il y a l'horreur mêlée d'admiration devant le geste du camarade qui, tel le véhément Parsons de *Mr Polly*, l'homme qui prétend révolutionner l'art classique de dresser les vitrines, ose d'un coup briser ses chaînes. Mais par quels traits décrire les secrètes rancœurs, l'ennui, le sens d'une intime dégradation éprouvés par l'apprenti en face des besognes monotones et fastidieuses en lesquelles se consume sa journée, besognes qui n'apprennent rien : dépaquetage, métrage, pliage, découpage de marchandises dont jamais le vendeur ne saura d'où elles viennent, où elles vont, à quel prix on peut se les procurer, qu'il voit simplement « décroître et disparaître dans le monde heureux et mystérieux qu'habite le consommateur ? » Comment dire surtout la tristesse du grand dortoir où trouvent place une dizaine de lits « qu'avec l'aide d'un pardessus, de quelques vêtements de dessous, sans parler des journaux, l'on peut, sauf par les temps très rudes, rendre suffisamment chauds, au jugement de toute âme raisonnable ? » (*Kipps.*) Faut-il, pour conclure, parler du lever au petit jour, de l'austère déjeuner composé de pain, de margarine et d'un breuvage « dans lequel seul un Anglais élevé dans le culte de l'Empire peut reconnaître du café », premier repas auquel les repas principaux offerts par l'employeur et dont tout le menu consiste « en viande coloniale obtenue par contrat à trois pence la livre, en pommes de terre achetées par sacs, et en bière diluée » (*Ibid.*), font une digne suite ? Atrophie des corps, atrophie des imaginations, atrophie des passions. Les grands élans de l'âme, les envolées du rêve, tout ce qui fait la gloire de la vie, l'apprenti s'en trouvera,

comme du reste, sevré. Dans le magasin les sensibilités s'éveillent, les sexes se coudoient, mais à ces pauvres rejets du grand arbre de la bourgeoisie la porte qui s'ouvre pour le manœuvre, pour le pauvre hère, pour ceux que la terre nourrit le plus chichement, reste obstinément close. Il leur est interdit de préparer l'avenir, ils ne connaîtront pas les fortes réalités de l'amour. Jamais ces adolescents attachés au char du petit commerce, moins bien payés, moins bien nourris que tous ceux qu'ils méprisent, ne tiendront un enfant dans les bras. Elevés dans une ambiance puritaine, ils ignoreront aussi bien les entraînements de la chair. L'amour chez Shalford ne mène pas plus au mariage qu'il ne conduit au péché hardi : il n'y a place dans l'*emporium* que pour de menues affaires de sentiment : fiançailles qui ne sont qu'un bouclier contre la médiosité, où l'on entre et dont on sort comme si le cœur était un omnibus, légers serrements de main, mots tendres à demi chuchotés, courtes promenades à deux le long du bord de mer, bout d'escorte fait par le soupirant à sa belle qui se rend à l'église et qui, chemin faisant, s'occupe du salut de l'âme de son partenaire ; parfois, suprême audace, vient une heure d'oubli, au clair de lune, sur l'un des bancs qui jalonnent les *leas*... Naïveté, futilité, stérilité, gaspillage d'énergies, éparpillement d'un trésor, qu'une nation au cerveau clair, à l'intelligence orientée vers des buts qui échappent aux yeux bridés de l'individu, aurait considéré comme un de ses premiers devoirs d'éviter.

Le plus souvent l'histoire n'a pas de suite : l'apprenti demeure arrêté aux premiers degrés de l'échelle qui, pour les siens, devait normalement lui permettre de

s'élever jusqu'au patronat. Mais il peut arriver qu'il soit servi par un grand ou par un menu hasard. Comme Kipps il héritera d'un aïeul richissime et ignoré, et alors la conquête de la « société » semblera s'offrir à lui. Ou, comme dans le cas de Mr Polly, c'est la mort d'un père, dont l'existence fut étroite, rigide et parcimonieuse, qui vient charger de quelques centaines de livres sterlings le portefeuille du petit employé. Il semble à ce dernier que l'un des murs de sa prison s'écroule. Il ne s'agit plus cette fois de la poursuite d'un décevant mirage. Ces quelques billets de banque, c'est, à brève échéance, dès qu'il plaira à leur heureux possesseur d'étendre la main, la liberté, l'indépendance. Ce qu'ils représentent pour demain, c'est la boutique au fronton encore vierge que peintres et menuisiers achèvent d'équiper. C'est le droit de se lever, enfin, à l'heure qui vous convient, de s'entretenir avec qui vous plaît. C'est, radieuse perspective, la certitude de pouvoir compter bientôt parmi les personnalités tout à fait « respectables » de la ville, parmi celles qui gravement, le dimanche, arpentent après l'église la *parade* en redingote et en chapeau de soie. Pourquoi douter ? Un gain honnête, à défaut de la fortune, n'est-il pas assuré ? Le monde n'a-t-il pas besoin de viande, de pain, de fil ou de porcelaine ?... Qui donc oserait reprocher à l'employé d'hier de se laisser bercer par un tel rêve ? L'illusion nouvelle qui vient de s'emparer de lui n'a-t-elle pas toutes les couleurs de la réalité ? Et puis, y a-t-il une autre forme d'autonomie qui soit à la portée de l'affranchi de la veille ? Briguer une fonction publique : il faudrait savoir parler et écrire correctement ; l'employé sort d'ailleurs d'une

classe qui, si elle est à l'occasion mue par un patriotisme agressif, est totalement dénuée d'esprit public, pour qui l'Etat, la commune ne sont que la puissance tyrannique qui chaque année ajoute quelques décimes au taux des impôts d'Empire ou des taxes locales. S'intéresser à quelque grande entreprise ? Il faudrait pour cela des capitaux, une éducation économique que l'employé ne possède pas. Et vers l'entrée de la boutique où les ouvriers sont en train de poser les derniers rayons, il semble que tout le monde s'accorde pour le pousser : les amis des mauvais jours, les parents, commis ou petits fonctionnaires que cette expérience faite avec l'argent d'autrui intéresse et auxquels elle procure, à eux qui jamais ne briseront la chaîne, comme un relent de liberté ; ils sont pressants, persuasifs, savent démontrer au héros hésitant — qu'on se souvienne des conseils donnés par l'employé de chemins de fer Johnson, funèbre et méticuleux, à Mr Polly qui, d'humeur vagabonde, aimerait demeurer longtemps, le plus longtemps possible, dans l'expectative — que, dans tous les cas, l'entreprise *paiera*. Mais ceux-là ne sont encore que des dilettantes ; la plus sûre suggestion, c'est celle que sait exercer sur l'esprit de l'être naïf dont elle a su vaguement émouvoir les sens, la cousine pauvre, lasse de jouer à la maison le rôle de servante ou de travailler en cachette à l'usine voisine, et qui rêve de trôner derrière un comptoir.

Enfin vient l'installation, rendue plus aisée par la combinaison à laquelle se prête quelque maison de gros, qui équipe le débutant, « prend ses cent ou deux cents livres sterlings et lui offre un crédit de quarante

ou cinquante livres ». Le nouveau commerçant est tout à la joie de déballer, de ranger dans la vitrine les mille objets devant lesquels s'arrêtera le passant, tout à l'amusement de voir pénétrer à l'intérieur d'une vie, qui n'était qu'une longue et sombre galerie, mille silhouettes nouvelles et pittoresques. Mais quel contraste entre ce prologue et la pièce elle-même ! Quel changement à vue le jour où les grandes forces économiques dont notre imprudent a omis de tenir compte entrent en scène ! Forces qui favorisent les puissants et broient les faibles. Chaque jour c'est un client nouveau qui prend le chemin de la coopérative ou du grand magasin à succursales multiples. Comme elle est pathétique, la lutte que soutiennent contre un implacable destin, dans la petite rue de Fishbourne, Mr Polly et ses voisins ! Que de désespoirs, que de rancunes, que de haines mal contenues chez ces forçats d'un nouveau genre ! Leur capital fond lentement, et ce qui reste ne peut être sauvé, car la boutique ne lâche pas son homme : vendre serait précipiter l'heure de la faillite. Comment traduire l'angoisse qui étreint ces détaillants lorsque pour la première fois ils s'aperçoivent « que l'équilibre de leur budget, maintenu depuis le début avec peine, est définitivement rompu ? » Les visages, naguère empreints de cordialité, sont maintenant tirés ; les âmes elles-mêmes sûrissent. On se met à détester les pratiques qu'on n'a pas su retenir, les voisins, les uns parce qu'ils semblent un peu mieux réussir que vous-même, les autres parce que leurs traits révèlent des tourments analogues aux vôtres. Il n'est aucune particularité, aucun geste des gens qui vous entourent qui ne transforme en exaspération la sourde

animosité que vous portez en vous. C'est, dans *l'Histoire de Mr Polly*, Rumbold, le marchand de porcelaine, qui met hors de lui le héros du livre parce qu'il déballe ses paniers en lui tournant le dos, c'est Hinks le sellier auquel il en veut de la supériorité que lui confère la fréquentation des hippodromes et une certaine connaissance des femmes, c'est Rusper le quincaillier dont Polly se fait un ennemi mortel du jour où le premier découvre le sens de l'exclamation : « Fais-le cuire dur ! » suggérée à son humoristique confrère par son crâne ovoïde. Tous savent quelle mort lente leur est réservée. Les sources de la joie sont chez eux à jamais empoisonnées. Un malaise physique s'ajoute d'ailleurs souvent à leur trouble moral. L'éducation ménagère de la femme qu'ils ont épousée sans amour, parce qu'en cette circonstance aussi ils ont obéi à la loi du moindre effort, n'a guère été conduite plus loin que ne l'a été chez eux l'éducation économique. Que d'heures abominables l'estomac de Mr Polly — cet estomac toujours en état de « guerre civile » — doit à la cuisine improvisée de la maussade Miriam ! Et comme l'on comprend la joie mal contenue de tous ces maudits le jour où l'incendie criminellement allumé par Mr Polly fait flamber tout le quartier « marchand » de Fishbourne ! L'argent de l'assurance, c'est pour les uns la perspective, qui semblait à jamais close, de merveilleux — et tout aussi absurdes — recommencements ; c'est, pour Mr Polly lui-même, la liberté de pouvoir enfin se lancer le long des routes baignées de soleil, à travers les campagnes coupées d'eaux vives, où, dans l'aisance de ses mouvements, l'homme redevient lui-même, cesse d'obéir aux choses, aux destinées des-

quelles la sienne était associée, ne cède plus qu'aux suggestions de son caprice et de sa fantaisie.

Snobisme de l'éducation première, snobisme de l'apprentissage, snobisme du petit commerce, premières tares, qui furent révélées à Wells, élève de l'école privée de Bromley, apprenti, fils de détaillant. Mais le mal ne serait peut-être pas incurable, le bon sens triompherait sans doute chez les éléments probes, diligents, un peu austères au milieu desquels se passa la jeunesse de l'écrivain si, entre ces humbles et les modèles qu'ils font effort pour imiter, mais avec lesquels ils ne sont presque jamais directement en contact, toute une gamme de snobs ne s'intercalait, snobs qui se meuvent à tous les degrés de l'échelle sociale, entre lesquels n'existe qu'un lien très lâche, que rapprochent seulement la mollesse de leur pensée, l'automatisme de leurs attitudes, la servilité de leurs admirations. Aux fils et aux filles de petits bourgeois, ces derniers offrent un idéal plus aisément et moins chèrement accessible. Ces snobs du second degré nous les rencontrons dans tous les rouages de la société britannique. Ils sont pour Wells *la* société britannique ; ce sont eux qui d'un bout à l'autre de cette organisation désuète font courir les mots de passe, dressent des autels aux mille petits dieux, qu'un rien courrouce, qu'un rien peut apaiser, qui incarnent toutes les formes du savoir-faire et du savoir-vivre... Ce sont eux qui détiennent en fait le pouvoir dans un pays où l'on ne sait ni agir ni penser à fond, « où les grands problèmes sont négligés au profit d'insignifiants détails de conduite », où « la façon de se tenir à table et autres menues règles de civilité constituent la substance de

la vie » (*Kipps*.) Ils maintiennent en dehors de leur cercle tous ceux dont le *ton* diffère sur quelque point du leur, et pourtant ils ne les laissent pas en paix ; ils sont jaloux des caractères qu'à force d'observation et de contrainte ils sont parvenus à s'assimiler, et pourtant une insupportable fièvre de prosélytisme les anime. Ce sont eux qui fondent sur *Kipps* au lendemain de son héritage, et décident de travailler à son salut. Quels tourments l'ex-apprenti doit endurer ! Les mots qu'il faut dire et ceux qu'il ne faut pas dire, les gestes qu'il faut faire et ceux qu'il ne faut pas faire, les silences qu'il faut observer, les émotions qu'il faut avoir l'air d'éprouver ! N'être en visite ni trop habillé ni trop négligé, sourire d'un air entendu à toutes sortes d'allusions qu'on ne comprend pas ; lorsqu'il est fait mention d'une célébrité musicale, « *Vargner* » ou « *Padreeski* », feindre de retrouver en lui une vieille connaissance ; savoir écouter debout, le visage baigné d'un religieux transport, l'hymne nationale que vient d'attaquer la musique des *leas* ! Et puis il y a la terreur d'oublier quelque détail d'une leçon dont les rapports avec la vie réelle ne vous apparaissent pas, de ne pas dépouiller tout à fait le vieil homme, et surtout, dans le désarroi de la pensée, de ne pouvoir faire montre de cette aisance, de cette impassibilité qui est le principal attribut du *gentleman*. Pauvre *Kipps* ! Volant affolé que se renvoient du lever au coucher du soleil les raquettes des quelques snobs sans le parrainage desquels il ne pourra parvenir jusqu'au sanctuaire, sur lesquels il compte pour opérer en lui la métamorphose qui lui permettra un jour de passer inaperçu au milieu de cette « société » dont un brusque décret

de la fortune vient de lui rendre possible l'accès. Ces snobs, figures du premier plan ou personnages épisodiques, Wells les a décrits d'une plume que l'ironie rend impitoyable. C'est Miss Walshingham, la fille pauvre dont on fait miroiter aux yeux de Kipps ébloui la lointaine parenté avec une des grandes familles du royaume, qui a touché à tout, même aux études sérieuses, dont le « tempérament artistique » ne fait que cacher le goût d'aventure — elle est prête à condescendre à mettre en son bagage Kipps et sa fortune, — qui croirait déchoir en faisant œuvre utile et estime remplir un devoir à l'égard des humbles en leur enseignant, à la suite d'une journée de dur labeur, à convertir en figures ajourées « d'inoffensifs morceaux de bois ». C'est le jeune Walshingham, petit voyou prétentieux tout imprégné de nietzschéisme et qui donne à la fin du livre une preuve de son « amoralisme » en dilapidant à la Bourse les fonds que Kipps lui a confiés. C'est la jeune pécore, amie de la fiancée de Kipps, qui veut apprendre à ce dernier à aspirer ses H, et s'embrouille elle-même dans la leçon. C'est surtout ce Coote amorphe, émasculé, gélatineux, qui, mû « par une sinistre passion pour la pédagogie », caractéristique de ceux auxquels la vie n'assure pas d'autre espèce de domination, se fait le précepteur de Kipps, cherche à faire passer en lui son horreur pour tout ce qui est « vulgaire », son admiration — contenue, car tout est contenu chez cet homme — pour ce qui est « raffiné » : Coote qui lit modérément, s'adonne modérément aux sports, a voyagé dans un petit rayon, évite, comme s'il y avait là une inconvenance, de s'engager trop à fond dans les idées, Coote vertueux sans

effort et sobre sans contrainte, Coote qui trouve un refuge contre la passion dans une vague sentimentalité, Coote qui est conscient que, dans la vie d'un *gentleman*, patriotisme, émotion religieuse ont des heures réservées qui ne doivent pas empiéter sur la sérénité des autres, qu'il est toute une série de sujets : finance, politique, dogmes, nationalités, et combien davantage « les problèmes cardinaux de la Naissance et de la Mort », que le Vrai Gentleman ne doit jamais mettre sur le tapis ; Coote, humble missionnaire, ambassadeur au petit pied envoyé en des sphères semi-barbares par la Société, « cet état dans l'état », constitué aujourd'hui aussi bien par des éléments magnifiques ou modestes qui se contentent de jouir du travail d'autrui, que par d'autres qui sont plus ou moins vaguement engagés dans cette forme d'activité qu'on appelle les « affaires », mais qui tous sont reconnaissables, quel que soit le lieu, non à leur culture, non à leurs actes, mais à leur maintien.

V

Ces sondages suffisent à Wells. Ces symptômes sont assez nets pour lui permettre de formuler son diagnostic. L'Angleterre est atteinte d'une maladie de croissance. Le corps est énorme, et la tête petite. Les causes du mal, c'est presque au début du dernier siècle qu'il faut les aller chercher. La richesse est venue avant que les âmes fussent prêtes à l'accueillir. De nouvelles puissances économiques se sont affirmées avant qu'un ordre nouveau ait eu le temps de se

substituer à l'ordre ancien. Le bruit des métiers assourdissait l'air, les hauts-fourneaux projetaient leurs lueurs dans un ciel vers lequel, quelques décades plus tôt, montait le bêlement des troupeaux, les chemins de fer sillonnaient le pays, sans que le public britannique se fût rendu compte qu'un changement fondamental s'était opéré dans les modes de vie, qu'un reclassement des valeurs sociales devait être le corollaire du reclassement des valeurs économiques, qu'à un accroissement de force matérielle devait correspondre un accroissement de forces spirituelles. S'il faut en croire Wells, la révolution industrielle qui semble tenir tant de place dans l'histoire des débuts de l'ère Victorienne a été moins voulue que subie par l'Angleterre. C'est presque à leur corps défendant que tous ces gens se sont enrichis. A travers les achèvements de l'âge du charbon et de l'acier, il est impossible de découvrir une pensée directrice. L'Angleterre, c'est pour Wells une épreuve agrandie de ce bourg de Bromstead où Remington, le *Nouveau Machiavel*, recueille ses premières impressions d'un tragique désordre qui rend stériles ou pervertit les plus nobles efforts humains : nulle réflexion, nulle coordination, nulle adaptation réelle des moyens aux fins ; une fièvre de construction, des bâtisses dont la plupart restent inachevées, des routes qui ne mènent nulle part, des villas prétentieuses, des slums, des cabarets, et partout de vastes affiches vantant pilules ou condiments. Oui, c'est bien cela : un peuple surpris des moyens que la science, l'esprit d'invention ont mis à sa portée, un peuple qui ne demande à aucun architecte de lui soumettre un plan d'ensemble. « L'époque qui m'a vu

naître fut, en vérité, remplie de gens bornés et indisciplinés, subitement mis en présence d'une énorme puissance, d'un afflux de biens et de libertés nouvelles, et incapables d'en faire un usage digne de civilisés, frappés tantôt par une idée, et tantôt par une autre... L'époque Victorienne n'a pas été le début d'une ère nouvelle ; ce fut une expérience hâtive, un essai gigantesque, et l'on n'en peut concevoir de plus dispendieux et de moins cohérent. J'imagine que ce fut nécessaire ; j'imagine que toutes choses sont nécessaires. Je suppose qu'avant que les hommes soient assez disciplinés pour apprendre et pour concevoir, il faut qu'ils aperçoivent d'abord, sous des formes qui les convainquent, les absurdes effets, le gâchis qui résultent de méthodes précipitées, sans but, hasardeuses. »
(*Le Nouveau Machiavel.*)

C'est ainsi, qu'en dépit de son équipement moderne, la structure sociale de l'Angleterre est demeurée la même. Personne ne s'est demandé s'il conviendrait de changer quelque chose à la configuration d'une demeure à l'intérieur de laquelle les marchandises les plus précieuses, les plus diverses, pouvaient venir s'entasser. Puisque le chiffre des exportations s'élevait chaque année, que les dépôts affluaient dans les banques, puisque le système « rendait » en un mot, et que rien pourtant n'était modifié, ni l'organisation administrative, ni celle des Universités, qu'à la Cour et jusque dans les rues de la Cité des cérémonies semblables à celles que le Moyen-Age avait connues pouvaient se dérouler sans qu'un sourire errât sur les lèvres des assistants, puisqu'au Parlement le jeu de bascule auquel depuis plusieurs siècles se prêtaient les

partis « historiques » était toujours en vogue, puisqu'en un mot deux formules qui, au premier abord, semblaient devoir s'exclure mutuellement, se conciliaient admirablement dans les faits, pourquoi, au lieu d'adapter les forces de la tradition à des conditions nouvelles créées par une minorité agissante, ne pas chercher à attirer cette minorité vers des asiles depuis longtemps préparés par la tradition, pourquoi ne pas tenter de couler le métal en fusion dans des moules façonnés par une longue suite de générations ? L'expérience réussit ; l'assimilation se fit ; les cadres furent plus forts que les individus. L'Angleterre, en 1832, en 1846, chassa bien quelques-uns des insectes paresseux qui encombraient la ruche, mais on ne toucha pas aux rayons, les méthodes d'éducation restèrent à peu de chose près ce qu'elles étaient, *aucune classe nouvelle ne se créa*. « Les hommes nouveaux arrivent au pouvoir un à un, venant d'entreprises différentes, ayant des traditions différentes, et un à un, avant qu'ils aient pu parvenir à la conscience d'une autonomie de classe et d'une responsabilité collective, le vieux système, avec sa « société » organisée, les capture. » (*L'Humanité se Fait.*) Vous habillez vos marchands et vos actionnaires en pairs du royaume et le tour est joué.

Étonnante victoire du réalisme britannique, de cette faculté de rajeunissement des formules caduques et des institutions vieillottes qui distingue le peuple anglais de tous les autres peuples d'Europe, s'écrient ceux qui veulent que le passé se fonde insensiblement dans le présent, qu'il le nourrisse de ses réserves spirituelles et qu'il laisse ouvert aux hommes, dans les intervalles de l'action, le refuge de la beauté !

Hypocrisie foncière, clame Wells, que celle de ce peuple moderne empêtré dans ses traditions archaïques, de ce peuple qui se plaît à glorifier l'effort viril, qui a été le premier à découvrir que la notion de progrès est associée à celle de concurrence, et qui pourtant est capable d'assister impassible aux « mômeries du couronnement », qui souffre que toutes les hautes fonctions de l'Etat, tous les hauts grades de la marine et de l'armée soient réservés à des individus sur lesquels aucune sélection ne s'exerce, qui se résigne à ce qu'un fils de bourgeois qui dépense dans le *Civil Service* toute son énergie et tous ses talents « ne récolte pas pour lui et pour sa femme le dixième des honneurs publics qu'un fils de duc se voit conférer par droit de naissance ! » (*L'Humanité se Fait.*) Atmosphère à la fois immorale et débilitante ! Stratification qui s'oppose à la percée des bonnes volontés ! Simulacres dont, sans doute, ceux qui savent ne sont pas dupes, apparences derrière lesquelles les initiés aperçoivent de plus réconfortantes réalités, mais qui n'en sont pas moins profondément dangereuses pour l'esprit des jeunes naturellement enclins à tout prendre au sérieux, et qui s'embarquent aujourd'hui dans la vie avec la conviction qu'en leur pays le but suprême doit être pour tout homme non de servir, non de se dévouer, non de s'adonner patiemment à quelque recherche désintéressée, mais de décrocher sur le tard l'un des oripeaux renfermés dans le magasin aux accessoires où vont s'équiper des rois qui ne gouvernent plus, des nobles qui, sans régir aucun territoire, s'affublent encore du nom de quelque ville ou de quelque comté !

La tradition semble tendre sur l'Angleterre une

immense toile d'araignée, à laquelle viennent se faire prendre tous les nouveaux venus. D'après Wells, toutes les croissances nouvelles, qui ont donné au XIX^e siècle son originalité, prennent place sur une série de cercles dont le manoir, le *hall* de l'époque patriarcale, demeure le centre, quel que soit l'écartement des branches du compas. Le *hall* a simplement agrandi ses communs. C'est à son ombre qu'il faut avoir vécu si l'on veut comprendre le reste, si l'on veut savoir pourquoi la plus efficiente des nations est aussi la plus archaïque. C'est parce qu'il a passé ses vacances à l'office du château de Bladesover auprès de sa mère intendante — souvenons-nous que cette fonction fut, après la faillite de son mari, celle de Mrs Wells elle-même — que George Penderevo (*Tono Bungay*) parvient à déchiffrer l'énigme qui a laissé perplexes tant de peintres et tant de critiques de la société britannique. Bladesover ! Il faut avoir défini la nature des rapports que la tradition a créés entre les occupants du *hall* et ceux des chaumières qu'il domine de sa structure, pour que la coexistence, en une même cité, du West End, avec ses palais, et de l'East End, avec ses *slums*, des magasins flamboyants de Regent Street et de la masse sombre de Westminster cesse d'être un mystère. Brasseurs d'affaires, grands propriétaires de journaux, parlementaires qui avez sans cesse le mot : démocratie sur les lèvres, gens d'église et boutiquiers, vous n'êtes chacun qu'une pièce dans le *Bladesover system* ; vous pouvez changer de nom ou d'étiquette, donner un air moderne à la maison dans laquelle vous habitez : elle n'est au fond qu'une copie maquillée de celle qui, sous les premiers Georges, fut

édifiée pour les ancêtres de la présente châtelaine, la falote et toute recroquevillée Lady Drew, à moins qu'elle ne rappelle l'un des humbles logis où trouvent place les artisans, les petits commerçants, tous ceux dont la fonction est de pourvoir aux besoins du château et de ses hôtes.

Bladesover ! Monde fermé dont le petit Penderevo, avec toute la sûreté d'intuition de l'enfance, a pourtant trouvé la clé ; monde où toute créature humaine a sa *place*, « une place qui vous appartient de naissance, comme la couleur de vos yeux, et dont on ne peut pas plus se détacher que de sa destinée. » Tout en haut se trouvent ceux dont on ne s'entretient qu'à mi-voix à l'office, ceux que, le soir, le jeune George entend marcher au-dessus de sa tête, les dieux, « les Olympiens » ; ce sont, par ordre, Lady Drew elle-même, Miss Somerville, sa cousine et compagne aux cheveux jaunes, sur les joues fanées de laquelle une rougeur s'attarde, puis les rares invités. Un degré plus bas, les gens de la cure ; puis, servant de tampon entre les « Olympiens » et « les sujets », quelques pérégrins, installés pour l'été au village, le docteur, le maître d'école. « Enfin, soigneusement disposés sur l'échelle, venaient les *tenants* : le sommelier et l'intendante, le boutiquier du village, le premier valet de chambre, le cuisinier, le cabaretier ; le second valet de chambre, le forgeron (dont le statut se compliquait du fait que sa fille tenait le bureau de poste : quelle salade elle faisait avec les télégrammes !), le fils aîné du boutiquier du village, le premier valet de pied, les plus jeunes fils du boutiquier du village, son premier commis, et ainsi de suite... » (*Tono Bungay.*) Et voilà ce

qui survit, voilà le seul ordre qu'ait encore pu concevoir le cerveau de l'Angleterre contemporaine, voilà l'organisation contre laquelle toutes les idées de liberté, d'égalité sont en vain venues battre. Ne nous laissons pas illusionner par l'apparent changement qu'il y a chez les individus, dans leurs goûts et leurs tendances : sans doute, derrière les vitres du hall s'agitent des silhouettes nouvelles : un financier hébreu, Sir Reuben Lichtenstein, habite avec sa famille les appartements où naguère errait l'ombre de Lady Drew ; dans le salon, un pianola voisine avec la harpe que, au temps des Hanovres, effleurèrent des doigts délicats ; dans les campagnes, c'est à une trépidante voiture américaine et non plus à la solennelle calèche que le paysan adresse son salut machinal : mais il n'y a dans tout ceci nulle marque de progrès, nulle victoire de l'intelligence, pas autre chose que la venue d'une classe qui n'aurait pas su bâtir Bladsover, et qui est incapable de rien lui substituer. « L'Angleterre a connu des Reform Acts et autres modifications de formules du même genre ; mais (depuis deux cents ans) il n'y a pas eu de révolution fondamentale : tout ce qui est moderne, tout ce qui apporte quelque trait différent, s'est insinué au milieu du reste, ou se présente comme une glose, humble ou insolente, de cette formule prédominante ; ceci compris, vous apercevez tout de suite ce qu'il y a de raisonnable, de nécessaire dans ce snobisme qui est le caractère distinctif de la pensée anglaise. » (*Ibid.*) Il n'y a jamais eu en Angleterre d'examen de conscience collectif. « Nous n'avons jamais rompu avec notre tradition, nous n'y avons jamais, même symboliquement, porté la hache, comme l'ont fait les Fran-

çais sous la Terreur d'une façon très réelle et qui donne le frisson. Mais toutes les idées organisatrices se sont détendues, les vieux liens coutumiers se sont relâchés ou se sont complètement défaits. » (*Ibid.*)

Bladesover ! Nous le retrouvons encore dans ces kilomètres de rues, dans ces milliers de maisons londonniennes, bâties au début de l'ère victorienne pour une bourgeoisie à laquelle, à peine installée, le développement des moyens de communication allait permettre de s'établir, définitivement cette fois, hors de la cité. Et alors que vit-on ? Une ruée d'éléments nouveaux, auxquels les promoteurs du *Bladesover System* n'avaient pas songé : employés, petits commerçants joignant difficilement les deux bouts, poussière de producteurs, vibrations économiques introduits par la banque et le grand magasin, qu'il fallait bien loger quelque part, et qui durent s'ingénier à tirer parti de ces maisons trop vastes qui n'avaient pas été conçues pour eux. Quiconque a eu le temps de se familiariser avec la vie londonnienne sait à quelle solution ces éléments sont parvenus : dans le sous-sol, primitivement réservé aux serviteurs, le « principal locataire » s'installe : le reste de l'habitation est sous-loué par lui à une autre famille, ou à quelque étudiant solitaire auquel, pour accroître son petit revenu, le logeur rend le plus souvent quelques menus services ; une telle combinaison est sans risques pour le propriétaire, sûr de trouver l'intérêt de son argent ; mais qu'un des occupants de l'étage refuse de s'acquitter et le locataire tombe au ruisseau. Pauvre monde des logeurs londonniens, milieu sordide et pitoyable qu'Anne Véronique, après son coup de tête, que Lewisham, après son

mariage, sont, en quête d'un gîte, contraints d'explorer ! Que de drames, insoupçonnés du passant, s'y déroulent ! Quels relents s'en exhalent ! Avec quels regards soupçonneux sont accueillis les nouveaux-venus qui confessent être sans mobilier ! Comment rendre le sourire équivoque des uns, et, par contraste, les effarouchements de ceux qui, déjà hantés par le spectre de la faim, veulent pourtant garder à leur maison un caractère « respectable » ? Ou vaut-il mieux chercher à dépeindre l'effort de tous pour faire miroiter aux yeux du futur locataire le plus minime avantage du local visité, les ruses déployées par la suite pour gagner quelques pence sur le seau de charbon qu'on montera chaque jour ?

Bladesover ! Un Bladesover surpeuplé et qui déborde sur toute l'Angleterre. Une aristocratie terrienne, qui porte les mêmes titres que sous la Renaissance, et qui, ne trouvant plus un choix suffisant chez l'unique boutique de la paroisse, a fait s'ouvrir pour elle les somptueux magasins de Regent Street et de Bond Street. La maison du docteur, vous la retrouverez, à dix exemplaires, dans Harley Street ; celle du notaire de la famille, que de fois elle attire vos regards si vous vous promenez dans Westminster ! Levez la tête : vos yeux rencontrent intact, hautain et morose, le Parlement « qui tressaillit d'horreur quand, il y a cent ans, marchands et brasseurs en forcèrent l'entrée », le *Parliament of lords and gentlemen*. Et pourtant il est indéniable que toutes sortes de formes étranges, désordonnées, montent à l'assaut de l'orgueilleux domaine, forces de hasard que la *vraie* Angleterre a voulu ignorer, qui s'organisent comme elles peuvent, acti-

vités sociales dont on ne peut dire si elles poursuivent un but, qui pullulent dans des espaces, tels que ceux qui s'étendent au sud de la Tamise, que Bladesover a oublié d'enclorre. Civilisation sinistre en marge d'une civilisation déliquescence, cancer qui ronge le grand corps paresseux. Fumées qui empuantissent le ciel de la ville toujours féodale, qui traînent sur le fleuve où viennent s'amarrer les navires de toutes les jeunes nations du monde et qu'enjambe un pont *gothique*. Odeur de vice, voix gutturales s'interpellant à travers les ruelles du Soho, le ghetto londonnien. Masses hallucinantes dont on peut se demander si jamais elles auront une structure, ou si elles ne sont qu'un témoignage de plus de la décomposition du gigantesque organisme qu'aucune pensée neuve n'habite, qui gît prosterné aux pieds de souverains qui ne gouvernent plus, d'une cour étrangère, de chevaliers dont la chevalerie est aussi morte que l'est l'âme de ces croisés dont, autour de quelque vieille église de campagne, on retrouve quelquefois la tombe. « Une cité de Bladesovers, la capitale d'un royaume de Bladesovers, tous très chancelants et dont quelques-uns tombent complètement en ruines, occupés par des parasites qui ont été insidieusement remplacés par des étrangers, par des éléments indifférents et irresponsables ; le tout étendant sa domination sur un empire bigarré, œuvre du hasard, qui occupe un quart de ce dédale terrestre. Comme conséquences, des lois complexes, un fouillis d'exigences sociales, un afflux de suggestions troublantes, insatiables. Tel était le monde où je naquis, dans lequel je devais en quelque sorte me jeter, auquel je devais adapter le problème de ma situation parti-

culière, mes tentations, mes efforts, mon instinct patriotique, tous mes instincts moraux, mes appétits physiques, mes rêves et mes réalités. » (*Tono Bungay.*)

VI

La tradition, s'efforce de démontrer Wells dans quelques-uns de ses romans, fausse en Angleterre toutes les valeurs sociales. Quant aux valeurs économiques, l'absence de sens critique, la crédulité, l'action de toutes les puissances de mensonge, qui sont les seules organisées, contribuent, chacune pour leur part, à les travestir. Car cette Angleterre trop vite enrichie, cette Angleterre dont une digestion trop lourde assoupit le cerveau, à laquelle il faudrait, pour qu'elle sorte de sa torpeur, pour qu'elle prenne enfin la vie au sérieux, une saignée ou une humiliation — « Peu importe que son drapeau tombe dans la boue, s'écriera le Nouveau Machiavel, si son âme pouvait en sortir ! » — ne demande même plus aux gens auxquels elle permet de drainer son or, aux gens qu'elle anoblit quand ils se sont enrichis, de créer quelque chose. Naguère, la nation exigeait de ses nouveaux barons qu'ils lui apportassent du fer, du coton, des locomotives. Aujourd'hui, le public est en proie à une sorte de mysticisme économique : l'apparence des objets lui suffit ; il écoute non plus ses appétits mais ses nerfs, il cède à la suggestion des mots. A l'âge de l'Acier a succédé celui de la Pilule. Toniques, stimulants d'un jour triomphent sur le marché. A la tête de l'organisation industrielle et marchande, Wells ne découvre plus que deux sortes

d'hommes. D'une part, l'industriel à l'individualisme forcené, parti de rien, sans culture, féroce à l'égard de ses concurrents, féroce à l'égard de ceux qu'il emploie, détestant tous ceux de ses semblables qui ont reçu une éducation supérieure à la sienne, qui parlent une langue qu'il ne parle pas, et refusent de se laisser éblouir par son luxe, hostile aux puissances, qu'elles s'appellent Etat ou Trade-Unions, qui prétendent s'immiscer dans son administration autocratique, incapable de donner une seule de ses pensées — ça a d'ailleurs été l'une des conditions de son succès — à l'art, à la beauté, à la chose publique, bref, « aussi civilisé, aussi peu accoutumé aux idées d'action collective et de considération mutuelle qu'un nègre de l'Afrique centrale. » (*Le Nouveau Machiavel.*) En regard, nous trouvons l'étonnant petit bonhomme dont l'ascension est décrite dans *Tono Bungay* : Penderevo, l'ancien pharmacien de Wimblerhurst, failli et dilapidateur des biens de son neveu mineur. Il y a chez lui une part de romantisme. Fi de l'existence du petit boutiquier qui, placide, doit attendre la venue du client qui a besoin de quelque chose, fi de la petite ville où de tels gens se regardent mourir ! Cela, c'est de la vie figée, « du gras de mouton ». Mais se lancer, l'escopette au poing, dans la grande aventure que « le commerce » rend possible, rafler sur le marché tout ce qui existe d'un produit de première nécessité, mettre, par exemple, la main sur tous les stocks de quinine, puis attendre l'épidémie qui mettra à vos genoux les pauvres comme les riches... C'est en de telles régions que se perd l'imagination de Penderevo tandis qu'il se morfond derrière ses boccoux. Il a compris, par une intui-

tion grossière, « que la seule façon de s'enrichir dans notre société moderne, c'est de prévoir la chose dont le monde aura bientôt besoin, de la mettre hors de son atteinte, puis de la lâcher lentement au plus haut prix. » Mais il fera mieux encore. Il sera celui qui crée quelque chose avec rien, provoque le désir, fait passer dans les veines de tous ceux qui l'approchent la grande fièvre des spéculations. Le point de départ de sa fortune ce sera la drogue, eau additionnée d'un vague stimulant, pour laquelle il a trouvé ce nom énigmatique : *Tono Bungay*. Tono Bungay ! Bruit d'explosion qui fait dresser l'oreille à tous ! Tono Bungay ! Quatre syllabes qui agissent bientôt sur toute l'Angleterre comme une obsession. Sournoisement, elles s'installent dans votre esprit. Parfois elles se présentent familières et désintéressées : « Gardez-vous des pharmaciens et des lanceurs de drogues ! Ce qu'il vous faut pour vous donner du ton, c'est simplement un régime convenable », d'autres fois, elles vous apostrophent, joviales : « HILARITE-TONO BUNGAY ! Etes-vous dégoûté des affaires ? Etes-vous dégoûté de votre dîner ? Etes-vous dégoûté de votre femme ? » Et voilà Tono Bungay parti à la conquête du monde. Avec quelle fièvre Penderevo et son neveu George qui, voulant épouser une femme sans dot, accepte la combinaison que lui offre le pharmacien, honteux d'abord, puis intéressé malgré lui par l'absurde jeu, marquent la chute des villes, les progrès de la vague qui déferle d'un comté sur l'autre. L'âme du Tono Bungay se prête d'ailleurs à toutes les métamorphoses. Elle sait quitter sa forme originelle pour s'incorporer dans tel élixir qui rend les yeux brillants ou empêche les che-

veux de tomber. Qui n'a vu les affiches, jalonnant routes et voies ferrées, qui proclament les vertus de la merveilleuse mixture ? Sous forme de chocolat, elle est le soutien du soldat en manœuvre, administrée en « losanges » elle est l'auxiliaire du prédicateur et de l'avocat. Et de l'officine de Raggett street, des caisses et des caisses de l'étonnant produit, dont, d'ailleurs, à mesure que la vente progresse, Penderevo réduit le seul principe actif, s'en vont par eau, par voiture, par le rail, en route « pour leur destination dernière : le Grand Estomac du Peuple ». Et l'étonnant de l'affaire, c'est que Penderevo arrive à croire lui-même à l'efficacité de ce qu'il a créé. D'ailleurs, la voix des peuples n'est-elle pas là pour imposer silence à ses scrupules ? Est-il une nation qui ne se passionne pour le prodigieux roman du commerce ? Est-il une seule classe qui ne soit prête à mettre tout ce dont elle dispose sur le tapis du cercle immense où quiconque est muni de quelques livres sterlings est sûr de se faire admettre ? De quelle considération sont entourés les joueurs principaux, quels magnifiques salaires sont réservés à ceux qui savent provoquer l'acte de foi, répandre autour d'eux la croyance qu'une marchandise des plus vulgaires est la *meilleure* de toutes, qu'un produit auquel personne n'avait jusqu'ici songé est celui dont aucun homme sensé ne saurait se passer ! « Compare », s'écrie Penderevo, un jour où son neveu ne peut dissimuler un mouvement de révolte, « ce que la société alloue à ses éducateurs et à ses inventeurs à ce qu'elle alloue à ses hommes d'affaires. Cela te montre quels sont ceux dont elle a vraiment besoin. Il y a une justice dans ces grandes choses qui domine et dépasse

l'apparente injustice. Je te dis qu'il faut du commerce au monde ! C'est le commerce qui fait tourner la terre ! Les grands navires ! Venise ! l'Empire ! » Et Penderevo reçoit l'approbation ironique d'Ewart, l'artiste, dont le dilettantisme trouve à l'aventure une saveur prodigieuse : « Poésie ! » s'exclame-t-il, « Poésie de celui qui fabrique, Poésie de celui qui achète ! Un poète qui répond à un autre poète, une âme à une autre âme ! La Santé, la Force, la Beauté — le philtre magique, dans une bouteille ! Comme dans les contes de fées... »

La fusée monte toujours. Le lancement du Tono Bungay n'est pour Penderevo qu'un coup d'essai. Affaires en plein rendement, affaires qui battent de l'aile, il achète, séduit par quelque aspect ingénieux ou baroque qui a échappé aux promoteurs, triple, décuple le capital social, aux acclamations d'un public qui croit à son étoile et ne cherche que des occasions de souscrire. Il rêve de transformer jusque dans les plus menus détails l'agencement de chaque intérieur britannique ; un peu plus tard, séduit par une autre idée, il laisse partir son neveu à la recherche du *quâp*, masse végétale en fermentation dans une île de l'Afrique Occidentale, dont se dégage une énorme énergie radiante et qui permettra à celui qui la rapportera de fabriquer à des prix encore inconnus les lampes à filament. Il achète les affaires, il achète les hommes, il croit pouvoir même acheter les idées : il met la main sur « le Bosquet Sacré », revue d'art, de philosophie, de sciences et de littérature, sur la couverture de laquelle le lecteur peut, à partir de ce moment, trouver le nom de « la meilleure pilule du monde pour un foie

capricieux ». Il s'en faut d'un rien qu'il n'acquière, pour s'en faire un instrument de réclame, deux des principales revues médicales d'Angleterre. Jamais foule hantant l'antichambre d'un ministre ne fut aussi dense que celle qui patiemment attend à la porte de ce Napoléon du commerce, lequel, avant d'avoir trouvé une demeure à sa taille, a établi son quartier général dans un des plus somptueux hôtels londonniens. Il y a là des gens de toutes conditions : hommes et femmes du monde, *clergymen* anglicans et prêtres non-conformistes, commis venus pour vendre quelque secret ou monnayer quelque trahison, tous appelant le moment — certains répètent tout bas leur leçon — où s'ouvrira le tambour qui les sépare de l'apothicaire de Wimblehurst. Un geste tranchant, un mot : *Snap!* La suggestion est écartée ou le marché conclu. Et Penderevo monte toujours. Dans la résidence historique qu'il vient d'acquérir il se trouve à l'étroit. Il se fait construire au haut d'une colline un énorme palais de marbre. Il force l'entrée de la société britannique, apprend le français, s'affuble d'une maîtresse ; il a, dans les réunions de charité, une place réservée à côté de pairs du royaume ; à une exposition de peinture le portrait de sa femme fait vis-à-vis à celui du souverain...

Puis, sans qu'il y ait plus de raison dans la chute que dans l'ascension, le château de cartes s'écroule. Le public doute, se cabre, cesse de croire à la hausse, s'aperçoit qu'entre le capital souscrit et la valeur intrinsèque des entreprises trustées par Penderevo il n'y a aucune relation ; une série de manœuvres frauduleuses ne peuvent retarder le krach ; à une

arrestation prochaine Penderevo ne se soustrait qu'en s'enfuyant à bord d'un dirigeable équipé et piloté par son neveu, lequel est retourné à la science, sa première idole, et qui le dépose quelque part dans le pays basque, où une congestion pulmonaire vient quelques jours plus tard le terrasser. A cet homme l'Angleterre avait donné le contrôle de près de trente millions de livres sterlings, dont deux étaient devenus sa légitime propriété. « Le désordre, la folie d'une communauté qui l'avait payé à un tel taux pour se tenir assis dans une pièce à préparer et à débiter des mensonges ! Car il ne créait rien, n'inventait rien, n'économisait rien. Je ne puis prétendre qu'une seule des grandes affaires que nous organisâmes ait ajouté à la vie humaine quelque valeur réelle. Il était devenu une sorte de tourbillon dans lequel la richesse venait spontanément s'engouffrer. » Mais dans *Tono Bungay*, le roman de la futilité et du désespoir, il y a d'autres figures représentatives de l'amoralisme, de la corruption, de l'apathie et du déséquilibre mental de l'Angleterre contemporaine que celles de Penderevo et de ses dupes. En face d'hommes tarés, avides de jouissance, nous trouvons Marion, la petite cockney, sentimentale et stérile, vers qui monte le désir de George et dont il fait sa femme, Beatrice, l'amour de son enfance, le grand amour de sa vie, la fille noble qui se drogue et qui vend son corps, types de femmes auprès desquelles l'individu qui veut être pensée et action ne peut faire sa carrière, influences désagréantes, émanations dernières d'une société sans fierté et sans courage, d'une société que Wells, comme George Penderevo, en est venu à « ne plus regarder que du

dehors » et qui vous ferait douter du progrès humain si ce dernier n'était servi par une force des profondeurs, par une série de facteurs à peine associés au drame de notre vie, et que vient symboliser le *destroyer* silencieux et rapide à bord duquel George, dans le dernier chapitre du livre, remonte la Tamise ; facteurs qui agissent sans souci de nos intérêts, et qui sont pourtant le cœur de la vie, qui apparaissent un instant dans les achèvements de l'art, de la pensée et de la science, trésor mystérieux de l'humanité, qu'accroît, presque toujours inconsciemment, chaque génération, but lointain, imprécis vers lequel nous nous dirigeons tous, nous qui sommes les créatures d'une heure, qui tentons d'agir et passons, mais qui pourtant savons être « en route pour la haute mer, luttant pour remplir une mission cachée. »

VII

Elle a domestiqué, cette société britannique, non seulement les individus, mais aussi les idées. Sur les plus hardies, les plus fières d'entre elles, elle a mis l'enduit de l'humour ou de la sentimentalité. Voyez ces évêques, si activement mêlés, à l'opposé de leurs collègues français, à toutes les manifestations de la vie publique. Voyez ce petit professeur d'université, qui s'en va trotinant par les rues de Cambridge, sa toque à la main, dont le visage reflète toute la quiétude de l'homme sûr de son érudition, et qui sait bien qu'il n'est argument ou doctrine autour de laquelle son esprit, habitué à faire le tour des choses, ne saura tisser sa toile d'araignée, que le débit pressé de sa voix

melliflue ne saura submerger ! Voyez ce principal de *public-school* ! Voyez tous ceux dont le haut enseignement est tributaire. Vous ne pouvez leur reprocher de se boucher les oreilles aux bruits ou aux clameurs du dehors. Ils ont lu, vu, entendu. Ils savent ce que contiennent les principales théories socialistes ; ils ont accueilli chez eux les porte-paroles de la cause ouvrière, ils ont même parcouru Darwin. Et ils ne se sont pas cabrés. Socialistes ! Mais nous le sommes tous dès l'instant où vous ne diminuez pas l'écart qu'il y a entre possédants et non-possédants, du moment que vous respectez chacune des institutions sur lesquelles le temps a mis sa patine. Darwiniens ? Autant qu'il vous plaira, pourvu que vous n'effleuriez pas le dogme de la chute, fondement moral du christianisme. Ils sont prêts à bien des sacrifices, ils introduiront autant d'huile que vous l'exigerez dans les rouages de la machine, pourvu que vous promettiez de ne toucher à aucun de ses engrenages essentiels. Le grand fleuve de la tradition accueillera tous les affluents que lui enverra la science ou la philosophie moderne, il laissera même ses eaux perdre de leur pureté, pourvu qu'il lui soit loisible de continuer à couler nonchalamment entre les mêmes berges. Car, retenez bien ceci, les plus obtus d'entre les dirigeants de l'Angleterre n'ont pas même le courage d'être réactionnaires. C'est en cela que la mentalité anglaise est déroutante. Ce pays est plein de gens qu'aucun changement n'effraie, et qui pourtant, par leur structure intellectuelle, sont la négation même du changement. Des *public-schools*, d'Oxford et de Cambridge, sortiront, certes, des soldats énergiques, des administrateurs pleins de zèle,

des directeurs de journaux qui sauront admirablement louvoyer parmi les intérêts qui sont en constante réaction dans un état civilisé : mais quel jugement porter sur les maîtres par lesquels leur cerveau a été modelé, comment qualifier l'idéal social que, d'un bout à l'autre de leur éducation, on leur a présenté ? Appartiennent-elles à une nation moderne, ces écoles où, à quelques milles du tumulte de Londres, on attribue encore au latin la place qu'il occupait à une époque où il était le langage commun de la civilisation, où l'on donne aux jeunes gens les tragédies grecques comme modèles, comme si, en ce temps de concurrence acharnée, d'efforts frénétiques pour arracher à la nature ses derniers crocs, l'idée de fatalité nous dominait encore, où l'on s'étend sur des histoires d'incestes et de parricides, comme si elles pouvaient vraiment intéresser un esprit occidental ? (*Le Nouveau Machiavel.*) Ils s'imaginent très honnêtement, ces *heads* majestueux, ces *dons* dont la voix emplît l'écho des vieux collèges gothiques, que rien n'a changé en Angleterre depuis la Renaissance, depuis les siècles où leur enseignement avait vraiment quelque hardiesse; ils sont de bonne foi lorsqu'ils croient que c'est sous une robe classique que toutes les idées qui sont appelées à surgir dans le monde continueront à se présenter. Entre *public-schools* et universités — fondées au même moment —, à l'intérieur des universités elles-mêmes, s'établit un courant d'échanges dans lequel n'intervient aucun apport étranger. Chacun enseigne ce qu'il a appris, rien de plus, rien de moins. Jamais l'un des futurs maîtres, rompant la chaîne scolastique, ne tentera pour son compte quelque aventureux

voyage vers les régions riches et troublées de la vie, ne se perdra pendant quelque temps, pour en revenir les bras chargés de magnifiques expériences, dans Londres mystérieux, capitale et cœur du monde, « Londres qui roule comme une caratacte, Londres noir, brun, bleu, d'argent scintillant, Londres qui mugit comme le métier même du Temps. » (*Le Nouveau Machiavel.*) City Merchants enverra son homme à Cambridge, et Cambridge le renverra, muni d'un diplôme, à City Merchants. Sur la porte de tous ceux qui ont en Angleterre la charge du haut enseignement on pourrait écrire, comme sur la cage de certains des animaux qu'abrite le Zoo : « Né à la Ménagerie. » L'épigramme est pour eux la quintessence d'une littérature, leur philosophie, « toile aux fils chatoyants », a moins souci de pénétrer jusqu'au mystère des choses que d'éviter, au cours de ses raisonnements, toute apparence de contradiction ; faire bonne figure dans une équipe de cricket est à leurs yeux le premier, peut-être le seul devoir social ; d'une point de vue pédagogique, l'introduction dans le *curriculum* de l'étude — facultative — de l'allemand constitue une hardiesse dont ils ont presque à s'excuser auprès des élèves...

Voilà le moule où sont façonnés les futurs dirigeants de l'Empire britannique, celui où plus tard ils feront passer leurs fils afin que ceux-ci ne soient pas pour eux des étrangers. Si l'Angleterre veut devenir un Etat moderne, son premier devoir, d'après Wells, est de rompre le dangereux court-circuit qui s'est établi dans son système d'éducation. L'édifice vermoulu des vieilles universités ne fournit que des matériaux inutilisables : il faut le mettre à bas. Tout homme

soucieux de servir l'avenir n'a que faire de ces maîtres qui arrêtent leur cours d'histoire à 1815, comme si tout ce qui s'est accompli après cette date avait un caractère d'indécence. Il faut créer une nouvelle éducation libérale, « dans laquelle aura été coupé une fois pour toutes le cordon ombilical des langues classiques », une éducation qui donne à l'histoire, à la philosophie modernes, aux littératures européennes, à la physique, à la biologie, à la sociologie, à la pédagogie la place qui doit leur revenir, qui remplace par des manœuvres, par des exercices d'aviation, par des courses en montagne, « la solennelle puérilité des jeux ».

Le jeune aristocrate, le fils de grand bourgeois façonné par l'université, l'élève du *don*, nous le retrouvons bientôt sur les bancs des Communes, politicien disert et nonchalant, ennemi de toute discussion technique, de toute forme de spécialisation, aussi aveuglement soumis aux décisions qui lui sont transmises par les *whips* de son parti qu'il l'était jadis aux ordres du capitaine de son équipe de foot-ball. Dans les milieux dont il est le plus bel ornement, évoluent deux autres types auxquels Wells a voué une haine aussi profonde : le réformateur sentimental et l'humoriste professionnel, Manning d'*Anne Véronique*, et Magnet du *Mariage*. Ils sont la suprême paresse, la suprême hypocrisie de la société britannique, le plat trop sucré qui soulève le cœur : Manning, le Ruskinien, dont chaque phrase ressemble à une guirlande, plein de dévotion pour la femme, à laquelle il est prêt à donner toutes les libertés, sauf celle d'avoir des idées, qui, à l'être trépidant, impatient du mors qu'est Anne Véronique, offre de

son vivant une sorte de béatification ; Magnet, collaborateur du *Punch*, qui saisit toutes les occasions de jeter un pont « entre le rire et les larmes », qui semble ne pouvoir concevoir qu'une discussion soit poussée vraiment à fond, qui ne voit dans les querelles des partis, dans tous les antagonismes sociaux que des simulacres de combats livrés entre des gens qu'un bon mot, un dessin savoureux suffira à réconcilier, Magnet qui déteste les réalités mises à nu par la science, qui se sent un peu inquiet devant une machine et que la vue du sang fait presque s'évanouir... Là ne s'arrête d'ailleurs pas la série des « sentimentaux » dépeints par Wells : à l'arrière-plan figurent ces bourgeois retirés des affaires, ces aristocrates ou ces roturières, jeunes ou vieilles, qui n'ont de paix que lorsqu'elles se sont placées en tête d'un « mouvement », à qui il faut à tout prix des âmes à sauver, missionnaires en jupon qui, d'estrade en estrade, promènent une même conférence, telle l'agressive Tante Plessington, du *Mariage*, dont la grande « réforme » serait d'interdire aux classes ouvrières un certain nombre de denrées, résultat qui serait atteint en substituant au paiement en espèces le paiement en nature.

Il est un dernier reproche — il contient d'ailleurs tous les autres — adressé par Wells à ses compatriotes : c'est de s'être trop bien installés dans la vie, c'est d'être devenus inaccessibles à tout ce que cette dernière contient de poésie et de mystère. Malheur à celui que l'Ange de la Beauté (*La Merveilleuse Visite*) est venu visiter, malheur à celui dans l'existence duquel la Sirène aux cheveux pareils à des rayons de lune, aux bras merveilleux (*La Dame de la Mer*) a voulu s'in-

troduire. L'un sera taxé de folie. L'autre sera entraîné vers des abîmes où aucun de ceux qui se targuent de *respectability* ne sera tenté, soyez en sûr, de le suivre ; il sera perdu pour ses concitoyens ; il se perdra à ses propres yeux. Car il n'est pour la société britannique ni d'Anges ni de Sirènes. Du bel oiseau, aux couleurs d'arc-en-ciel, que blesse d'un coup de fusil le petit curé de campagne, du radieux enfant dont l'archet ravit ou fait pleurer les bienheureux, elle a vite fait un homme pareil aux autres, ne se distinguant à ses yeux des autres que par un surcroît de ruse ou de naïveté. Ses ailes : simple difformité, bosse que l'on va cacher sous une redingote ; son violon : instrument d'un musicien très original, sans doute, mais pas très « rythmique » ; ses étonnements, ses mouvements de révolte lorsqu'il est en présence d'une humanité qui fuit la souffrance et semble en même temps prendre plaisir à l'infliger : manifestations d'agitateur socialiste dont la paroisse cherchera bientôt à se débarasser. Tous, hobereaux, médecin, femmes qui se piquent de cultiver les arts, gens du peuple, considèrent le céleste visiteur avec des yeux blasés par la vie quotidienne. Chez aucun, sauf chez le curé, qui s'est pris pour son hôte d'une étrange affection, et chez Délia, la petite servante, qui un jour sanglota en entendant le violon et que l'Ange — qui retrouve l'usage de ses ailes — emporte vers le pays où l'on ne connaît ni mort, ni guerres, ni douleur, il n'y a place pour l'idée que nous sommes environnés d'ombre et que notre âme baigne dès à présent dans l'éther.

A peine différent, bien que plus cordial, est l'accueil fait dans un milieu bourgeois à la Dame de la Mer,

à la sirène qui a jeté son dévolu sur Chatteris, aimable jeune homme, espoir du parti Libéral, futur député de Hythe. Elle a vite perdu tout caractère surnaturel dans l'honnête famille qui l'adopte après que, pour parvenir à son but, elle a feint, elle la reine des profondeurs, de se noyer. On ne sait ce qui est le plus réjouissant, des soins maternels de Mrs Bunting, que la sirène a, en exhibant un coffre rempli de bijoux, très vite convaincue de sa « respectabilité » ; des curiosités de Miss Glendover, la vierge forte, fiancée de Chatteris, qui s'étonne, beaucoup plus que de la queue de son interlocutrice, qu'il puisse y avoir dans le royaume liquide des gens qui ne prennent pas le thé, et demande si les habitants de la mer ont, eux aussi, leurs « problèmes » ; de la colère du directeur de journal auquel un reporter zélé a communiqué la fabuleuse nouvelle et qui refuse d'en faire mention, sous prétexte qu'il n'y a de vrai que ce que le public veut croire ; ou de la conscience de Parker, la garde, qui considère si bien comme humaine la sirène que sa fonction est de promener dans un fauteuil à roulettes, qu'elle tient absolument à lui acheter *des bas*. Mais tout ceci ne fait que préparer le vrai drame, celui qui se joue au cœur du jeune politicien, enfant gâté de la société britannique, à partir du moment où il a entendu la voix révélatrice lui apprendre que la vie n'est qu'une fantasmagorie, que les hommes, en se créant des devoirs, tracent tout simplement autour d'eux des cercles enchantés, que leur morale, leur code de bienséance, tout cela a été enfanté dans un songe, et lui murmurer, plus tendre encore et plus enveloppante, « qu'il y a des rêves plus vastes... » Après quoi, en une

série de pages diaphanes qui nous montrent qu'il s'en est fallu de peu que Wells fût un romancier très différent de celui que nous connaissons, sont relatés les efforts de l'entourage de Chatteris pour retenir celui auquel un monde familier semble maintenant irréel, les révoltes de la fiancée qui ne peut comprendre quelle est la nature de cet être qui s'est interposé entre celui qu'elle aime et la vie, la victoire momentanée de la raison, et enfin le triomphe de la nuit merveilleuse où, emportant dans ses bras le beau corps nu de la sirène, Chatteris s'avance vers la mer qui se referme sur tous deux.

CHAPITRE IV

LE SOCIALISME DE WELLS

I

Le socialisme de Wells diffère des doctrines du même nom qui l'ont précédé en ce qu'il est quelque chose d'autre, et aussi quelque chose de plus qu'un simple essai de réajustement économique. Les écoles socialistes qu'a vu naître le XIX^e siècle, soit qu'elles aient visé à répandre la pensée réformatrice d'un esprit original, soit qu'elles se soient donné pour but de faire connaître les tendances qui se dégagent spontanément des faits, ont eu, avant tout, pour souci de donner au problème de la distribution des richesses une solution qui s'écarte de celle qu'il reçoit dans une société où aucun pouvoir économique véritable ne s'interpose entre les individus ; elles se sont plus préoccupées de la destination des valeurs créées que des modifications dont pourraient être l'objet, sous une organisation meilleure et plus rationnelle, ceux qui les créent. Le facteur *humain* est, au contraire, celui qui plus que tout autre intéresse Wells. Économiquement, politiquement, c'est l'homme, dont tant de fois il nous a dit la merveilleuse aventure, qui reste son héros. Notre système individualiste lui semble défectueux parce

Wells est différent

humain
facti

qu'avec lui chaque homme, chaque femme, chaque enfant ne peut tout à fait s'épanouir ; il lui paraît insuffisant, non seulement parce qu'il permet aux détenteurs de certains monopoles de tirer à eux une part trop grande des substances dont chaque organisme a besoin, mais parce qu'il asservit à des intérêts particuliers les forces appelées à contribuer à la formation des futures générations.

Il faut, pour bien comprendre l'orientation, l'originalité, les limites du socialisme wellsien ne pas perdre de vue ce que nous savons déjà des tendances intellectuelles, métaphysiques aussi bien que morales, de l'auteur d'*Anticipations*. Il n'y a pour lui, nous l'avons dit, que deux réalités dans la vie : l'individu, l'espèce. Entre l'une et l'autre il ne voit qu'associations, groupements provisoires, loyalismes factices ; nations, castes et partis ne sont pour lui qu'une des conséquences de notre instinct grégaire, que des refuges édifiés par notre esprit qui, pareil à un enfant, a peur de se trouver seul dans la nuit, que des créations verbales dont toute l'utilité est de nous rendre l'action plus facile ; mais le vrai drame de l'existence n'est pas là : il est d'abord dans la compétition d'individus dont chacun se distingue des autres par quelque trait, dont les uns survivent, dont les autres tombent ; par ailleurs, s'il y a plus de vérité dans l'individu isolé que dans les tronçons d'humanité auxquels, sous le nom de races, d'états ou de sectes, nous sommes enclins à attribuer une existence autonome, il y a plus de vérité dans l'espèce que dans l'individu. Conduisant l'homme du passé, qui appartient à la bête, vers l'avenir, qui doit appartenir au demi-dieu, une force, force de l'espèce,

le soutient, le dirige et, lui mortel, l'immortalise. La tâche du socialisme est précisément, d'après Wells, de déterminer, entre toutes les formes d'activité sociale, celles qui ressortissent à l'individu et celles qui ressortissent à la race, de fixer les limites du domaine de l'un et de celui de l'autre, de découvrir, ainsi que nous l'avons déjà dit, la formule qui concilie le maximum de liberté avec le maximum d'intervention collective.

Il ne s'agit pas de créer de toutes pièces une organisation nouvelle. La plupart des socialistes ont cru que l'ère du socialisme s'ouvrirait au moment précis où une révolution opérerait le transfert de certaines fonctions économiques, réservées jusqu'à présent aux particuliers, aux mains des agents de la collectivité. Ils n'ont pas vu que chaque progrès, chaque affirmation de l'idée socialiste coïncide avec une victoire de l'ordre sur le désordre, de la justice sur l'injustice, que le socialisme fait corps avec une tendance qui, depuis les âges les plus reculés, lutte, sous les noms les plus divers, contre une coalition de tendances adverses, instinctives et brutales; qu'il est au fond l'un des facteurs les plus actifs de l'évolution humaine. Regardée dans ses détails, l'histoire apparaît comme un prodigieux enchevêtrement de haines et d'attractions individuelles; mais, avec un peu de recul, un autre plan se découvre: l'histoire ne fait plus que retracer les phases de l'incessant et douloureux combat de « la Bonne Volonté de la race » (*Des Mondes Neufs contre des Vieux*) contre la violence, la faim, l'avarice, la vanité, la peur.

On voit tout de suite quel est le point de départ de Wells. Il ne saurait s'agir, selon lui, pour le socialisme de mettre un Eden à la place d'un Enfer: notre monde

ne peut être l'un et n'a jamais été tout à fait l'autre, il s'agit de rendre plus décisive une victoire encore incomplète, de faciliter la marche, encore incertaine, souvent trébuchante, d'un bel et noble esprit qui s'avance vers nous des profondeurs des siècles où l'homme cessa d'être mû par des instincts élémentaires. Le socialisme n'aura pour ambition que de contribuer « à un vaste processus intellectuel, à un mouvement de désirs et d'idées qui s'exprime dans un plan ayant pour but de reconstruire, selon des données nouvelles et meilleures, la société humaine. » (*Ibid.*) L'action du socialisme ne pourra être féconde que si la notion qu'ont les socialistes de la vie elle-même est optimiste. On ne bâtit pas sur du désespoir. On ne peut espérer rendre le monde meilleur qu'il ne l'est à présent que si l'on est convaincu qu'il est aujourd'hui meilleur qu'il n'était hier, que la Bonne Volonté de la race est plus forte que l'égoïsme et que la cruauté. Sans doute, l'observateur de bonne foi doit reconnaître qu'il y a reculé sur plus d'un point : le Vénitien ou le Florentin de moyen-âge s'habillait avec plus de magnificence et de fantaisie que le Londonien d'à présent ; l'architecte qui construisit le Parthénon ou les maisons de brique de Vérone avait davantage le sentiment de la beauté que celui qui conçut la gare de Cannon Street ; la pensée philosophique s'est élevée à Athènes à des hauteurs qui n'ont pas été dépassées ; la langue anglaise du temps d'Elisabeth fut un instrument plus puissant et plus harmonieux que celle que l'on parla sous Anne ou sous Victoria. Mais les sources de la pitié sont plus abondantes qu'elles ne l'ont jamais été. Je me demande, dit Wells, si aux siècles précédents une vieille pau-

vresse en haillons ou un infirme eussent pu passer devant un troupeau d'enfants sortant de l'école sans voir s'abattre sur eux une pluie de quolibets ; nous sommes désaccoutumés d'une série de fléaux : peste, famine, duel, guerres intestines, qui, autrefois, faisaient partie de l'ordre habituel des choses ; nous pouvons voyager sans crainte pour notre vie, lire, penser, parler librement. A eux seuls, les achèvements de la science au cours des trente dernières années suffiraient à affermir notre foi. « Que de choses pourraient s'accomplir aujourd'hui, s'écriera le Nouveau Machiavel ! Que de choses sont en train de s'accomplir ! Ce sont les secondes qui donnent son ampleur à l'idée que je me fais des premières. Quand je songe aux progrès de la physique et de la mécanique, de la médecine et de l'hygiène au cours du dernier siècle, quand je mesure le niveau atteint par l'instruction de la généralité des individus et le rendement moyen de chaque homme, quand je vois de quelle puissance dispose maintenant l'humanité, et que je compare tout cela avec ce qui était précédemment à la portée de cette dernière, mon imagination est saisie de vertige, est éblouie par la seule perspective des splendeurs auxquelles pourrait atteindre un état justement organisé. »

Et pourtant que de spectacles lamentables s'offrent encore à nous ! Les maisons que nous habitons sont plus saines, nos rues plus larges que celles des cités médiévales ; le pourcentage d'enfants sains, heureux, traités avec douceur est plus élevé qu'il ne le fut jamais (les pierres tombales de bien des vieilles églises nous révèlent que dans un temps très proche de nous la moitié des fils des plus riches familles périsaient au berceau) ;

mais notre époque ne porte-t-elle pas l'opprobre des massacres coloniaux, de pauvres petits corps mutilés jonchant le sol, « pour que le caoutchouc soit à meilleur marché, pour que nos voitures puissent rouler sans heurts ? » (*Des Mondes Neufs...*) Que dire de ces cales empuanties de navires où s'entassaient les émigrants, troupeau glabre « fuyant une misère certaine pour une misère incertaine » ? Que dire de ce peuple des champs, exposé aux vents impitoyables, incessamment courbé sur la terre gluante ? Que dire des enfants londonniens eux-mêmes dont, en 1905, un rapport du Conseil de Comté nous faisait savoir que 46 % seulement étaient passablement vêtus et que 11 % étaient rongés de vermine ? Que dire enfin de ces épaves humaines que le promeneur attardé rencontre, écroulées sur les bancs qui jalonnent l'*Embankment*, de Blackfriars Bridge à Westminster ?...

II

Le socialisme, doctrine constructive, a besoin, avant de s'engager parmi les faits, de croire en la possibilité, puis en l'urgence de la tâche qu'il veut mener à bonne fin. Avant de prévoir, il lui faut être convaincu que les affaires humaines n'échappent pas à toute prévision ; avant de rechercher sous quelle forme l'éveil de la conscience collective pourra se produire, il doit se demander s'il est des activités essentielles, auxquelles est lié l'avenir de la race, que l'effort individuel est incapable d'assurer. Finalement, tenant compte de la constitution psychologique de la moyenne des êtres, le socialiste tentera de découvrir s'il est des mobiles,

autres que l'égoïsme et l'intérêt personnel, assez forts pour animer les multiples agents d'exécution dont le concours lui est indispensable. C'est à cet examen préliminaire que se livre Wells dans les premiers chapitres du livre qui constitue son credo économique et social, livre dont il a déjà été fait mention : *Des Mondes Neufs contre des Vieux*. Il y définit « l'idée fondamentale » du socialisme ; il montre en quoi consistent « ses deux généralisations principales » ; il s'efforce de déterminer le point jusqu'où « l'esprit de gain » peut être moins fort que « l'esprit de service ».

La position prise par le socialisme à l'égard d'un monde qu'il juge perfectible, mais dont il sait aussi que l'évolution ne peut être brusquée, auquel il croit pouvoir apporter un peu d'harmonie et de bonheur, et non une félicité complète que des siècles et des siècles de bonne volonté pourront à peine assurer, a d'ailleurs, s'empresse de faire remarquer Wells, un précédent. L'idée qui s'imposera au socialiste, lorsqu'il voudra modifier le cours des phénomènes économiques, ne sera autre que celle « grâce à laquelle tout véritable travail scientifique a pu être accompli. » Comme le savant, le socialiste croira qu'il y a un ordre dans les choses, ordre à la connaissance duquel nous pouvons parvenir, et, qu'à partir de ce moment, nous pouvons diriger. Le savant est mû par la conviction qu'un certain nombre d'intelligences associées peuvent atteindre aux vérités cachées sous l'apparent désordre des choses ; le socialiste sera mû par la conviction « que les hommes, en coopérant, ont le pouvoir de dominer le hasard ». Le savant concourt à la réalisation d'un plan de *recherche collective*, le socialiste à celle d'un plan *d'action*

collective. Chacun, dans son domaine, s'est assigné un même but : « faire succéder l'ordre au désordre. » (*Ibid.*)

La *qualité*, intellectuelle aussi bien que morale, de celui qui met ses forces au service de l'idée socialiste sera, par ailleurs, strictement conforme à celle de l'homme de science. Science et socialisme ont les mêmes exigences. « Ces deux grands processus de la pensée humaine exigent des hommes qu'ils soient moins égoïstes et moins isolés ». La tendance qu'ont la plupart des êtres à travailler dans le mystère, à conserver jalousement le secret de leurs découvertes, voilà, pour le véritable savant, la plus honteuse des tares ; il considère comme crime ce que presque tous ses contemporains considèrent comme sagesse ; à peine une de ses inventions a-t-elle pris corps qu'il la livre à ceux à qui il plaira d'en tirer profit ; l'éducation a créé en lui une seconde nature qui met son point d'honneur « à dire aussi clairement que possible et aussi tôt que possible en quoi consiste ce qu'il vient de découvrir » ; son esprit trouve sa récompense dans des régions où l'intérêt privé ne saurait atteindre ; et ceci n'est pas un type idéal : il y a eu, depuis le jour où l'esprit scientifique s'est dégagé des ténèbres de l'alchimie, des milliers d'êtres « qui ont systématiquement appliqué leurs énergies à autre chose qu'à des buts personnels ». Pareillement le socialiste exige que, dans tous les rapports sociaux et économiques, l'on suive « une règle de franchise et de véracité », que toutes les fins purement personnelles soient subordonnées aux fins collectives ; son idéal c'est « un ordre social organisé que chacun servira et dont tout homme pourra tirer profit » ;

lui aussi hait le secret, les subterfuges, toutes les formes de gains clandestins.

Orienté de la sorte, s'étant donné une loi qui n'est autre que celle à laquelle le savant est soumis, le socialiste, poursuit Wells, se demandera jusqu'à quel point le besoin d'ordre dont il est possédé est ressenti par nos sociétés modernes. Hélas, ses constatations seront profondément décevantes ! Nulle part ne se révèle dans notre civilisation de « dessein constructif ». — « Il se rend compte, pour prendre quelques exemples au hasard, que notre façon de manufacturer une foule d'articles de première nécessité, de produire et de distribuer les denrées, de conduire toutes sortes d'entreprises, de mettre au monde et d'élever nos enfants, de permettre à la maladie de se transmettre et de se communiquer, ne traduit que le chaos et l'indiscipline. Il déclare que, lorsqu'elle poursuit des buts collectifs, lorsqu'elle cherche à satisfaire des besoins généraux, l'humanité offre l'aspect et suit les méthodes d'une foule, alors qu'elle devrait suivre celles d'une armée... Et, tandis que l'homme de science cherche à tracer une carte bien ordonnée du désert à demi exploré des faits, le socialiste cherche à tracer un plan bien ordonné du désert à demi conçu de l'effort humain. » (*Ibid.*)

Il n'y a aucune manifestation d'une volonté collective « dans les affaires humaines qui sont d'une importance collective ». Mais le problème est à peine posé ainsi. Quelle est la limite de ces affaires « d'une importance collective » et de celles qui ne le sont pas ? Certains socialistes, habitués à ne considérer que les aspects les plus saillants de la question économique, les

manifestations les plus dramatiques des antagonismes sociaux, s'empresseront de répondre que ce qui importe avant toute chose, et ce dont un régime individualiste est incapable de s'acquitter, c'est d'assurer une équitable répartition des richesses, de proportionner les salaires à l'effort fourni, de supprimer toutes les formes de parasitisme. Mais les principales préoccupations de Wells, biologiste et évolutionniste, sont nécessairement fort différentes. Les individus, les chances de perfectionnement qui leur sont offertes, l'intéressent plus que les choses et leur attribution ; et, plus haut encore que les individus, il faut placer la race. L'enfant, éclaireur de l'espèce, agent du progrès, voilà vers quoi doivent converger toutes les sollicitudes de la conscience collective. Plus que le sort de la génération présente, il importe d'assurer celui de la génération qui vient. Si physiquement et mentalement les enfants d'une génération ne sont pas un peu supérieurs à leurs parents, dites-vous bien, que, quels que soient ses autres achèvements, cette génération a marqué le pas : « aucun autre succès ne compte si, dans cette voie, la Bonne Volonté marque un échec. » (*Des Mondes Neufs...*) Or, de toutes les enquêtes effectuées au cours des dernières années, il ressort que, dans la plupart des demeures, l'enfant ne reçoit qu'une faible partie des soins auxquels il a droit. Entassés à cinq ou six dans des pièces où n'entrent ni l'air ni la lumière, insuffisamment vêtus, ne recevant pour tout repas substantiel que celui qui leur est gratuitement servi par l'école, souvent rongés par la vermine, débiles, rachitiques, les fils et les filles des classes laborieuses, attachés par la loi à l'usine mais non à leur milieu,

sont loin d'être les matériaux avec lesquels un Etat civilisé peut être bâti. Il n'est aucune nation qui ne continue à faire de l'enfant — de l'heure de sa naissance à celle de sa puberté — la créature du hasard; bien peu d'entre elles exigent des garanties de la part de ceux auxquels est confiée son éducation, pas plus qu'elles ne leur fournissent d'aide efficace. La première constatation du socialiste sera celle-ci : pour des raisons très diverses, qui vont du mauvais vouloir à l'impuissance économique, en passant par toutes les formes d'incapacité, la plupart des individus sont inférieurs à leur tâche d'éducateurs; à cette constatation se joindra celle qu'à présent une véritable prime est attribuée à ceux qui délibérément refusent de procréer. En conséquence, le socialiste demandera que la paternité, et surtout la maternité, soient considérées *comme des fonctions publiques*, rétribuées comme telles, entraînant les mêmes responsabilités que toutes les autres fonctions exercées par les agents de l'Etat; il affirmera que ce dernier doit être le tuteur, le Sur-Parent de la génération qui vient, qu'il doit pouvoir mettre en demeure tous ceux qui veulent conserver la garde de leurs enfants « de leur tenir l'esprit net et le corps propre »; il fera surtout la plus ardente des campagnes pour que soient rendues indépendantes ces mères misérables que la disparition d'un mari met brusquement dans l'incapacité de s'acquitter de leur tâche sacrée, pour qu'une aide réelle, substantielle, n'ayant en rien le caractère d'une aumône, soit attribuée, lors de la venue de chaque enfant, à ces familles de la bourgeoisie chez qui, à présent, les berceaux restent trop souvent vides et qui sont, de toutes, celles

qui peuvent offrir au pays les naissances de la plus haute qualité.

La seconde des « généralisations » auxquelles aboutit le socialiste, c'est que, par un étrange paradoxe, nos sociétés modernes sont riches et pauvres à la fois, que jamais il n'y eut autant d'objets manufacturés, autant de terres emblavées, et que jamais pourtant autant d'individus ne se sont chaque jour demandé s'ils mangeraient à leur faim le lendemain, s'ils trouveraient un vêtement chaud. Le mot d'injustice est à peine celui qui convient. Le mal dont souffre l'humanité est surtout physiologique : les canaux de la circulation sont chez elle obstrués, certains organes sont atrophiés, d'autres tirent à eux toute la substance nourricière ; notre système économique est moins cruel que « chaotique » ; il y a friction sur trop de points, trop d'inutiles complications, trop d'absurdes gaspillages ; on trouve partout une exagération de l'idée de propriété ; cette idée, le socialiste ne l'attaquera pas en elle-même : elle est parfaitement respectable et légitime lorsqu'elle traduit le rapport qui existe entre chaque individu et les objets qui sont comme le prolongement de sa personnalité, « ses livres, sa demeure, le jardin qu'il aime ou le cheval qu'il monte » ; elle ne devient dangereuse que lorsqu'elle prétend englober « les valeurs, les ressources, toute la variété des choses qui sont, à proprement parler, l'héritage de la race », lorsqu'elle empêche les énergies humaines de se déployer, lorsqu'elle représente pour le corps social « une formidable perte d'opportunités et de libertés. » (*Des Mondes Neufs...*) C'est cette dernière forme de propriété qui, par exemple, s'interpose entre ceux qui n'ont pas de travail et la

terre qu'ils pourraient mettre en valeur, qui est cause que les chemins de fer britanniques, gérés par une légion de compagnies concurrentes, ne peuvent engager les dépenses les plus indispensables, qui contraint le petit consommateur, incapable de constituer des stocks, à subir l'effet des spéculations qui s'exercent chaque hiver sur le charbon, qui, tous les ans, sacrifie aux laitiers, chez qui la traite s'opère le plus souvent dans des conditions d'hygiène déplorables, des milliers de bœufs, qui enfin fait dépendre les profits de toute une catégorie d'individus de la quantité de poison alcoolique qu'ils introduisent dans l'organisme de la race.

A la notion de propriété collective, que l'on retrouve dans tous les systèmes socialistes, Wells ne donne donc pas un fondement juridique : c'est pragmatiquement que sa valeur se trouve vérifiée : « elle est le corollaire nécessaire de l'idée de responsabilité collective ». A quoi bon tirer de son demi-sommeil la conscience de l'humanité, à quoi bon chercher à stimuler tout ce qu'il y a en celle-ci de bonne volonté, si vous ne donnez pas à cette conscience et à cette bonne volonté le moyen de se manifester pratiquement ? Pour former la génération qui vient, pour donner plus de vigueur à l'esprit de recherche, pour loger les hommes à venir dans des demeures plus saines, les plus nobles désirs, les plus sages préceptes ne suffisent pas : il faut du pain, du lait, des livres, de la pierre et du fer : et ce n'est qu'en se substituant aux individus qui mettent des palissades autour des terres en friche, aux spéculateurs de l'alimentation, aux éditeurs vénaux, aux roitelets de l'industrie, que la communauté pourra s'acquitter de sa tâche.

Mais il ne sera pas suffisant que la conscience collective souveraine, dont le socialisme prépare l'avènement, trouve tout aménagé son domaine ; il faudra qu'elle ait à sa disposition des bras et des cerveaux. Pourra-t-elle les trouver dans le monde qui nous est familier ? Non, répond le pur individualiste qui voit dans l'intérêt égoïste le seul générateur d'énergie. Oui, affirme Wells, et ceci serait encore bien plus évident si la plupart des forces qui travaillent l'opinion ne cherchaient à rendre solidaires dans les esprits l'idée de succès et celle d'enrichissement. Aux yeux de la masse, « la faculté d'acquérir apparaît comme la faculté suprême », et, en fait, « quels que soient les pouvoirs que les hommes désirent exercer, ils doivent préalablement s'être qualifiés en gagnant ou en vendant quelque chose ». Mais il s'agit là d'une tendance acquise, non innée ; les exigences de la nature humaine n'ont rien à voir avec cette prime qui, socialement, dans nos pays où la notion de propriété est hypertrophiée, s'attache à l'individu qui s'enrichit ; les Rockefeller, les Morgan, ne représentent qu'une forme de « monomanie financière » ; pour la plupart des êtres sains, le maniement des richesses constitue un genre d'opération fastidieuse ; tout le véritable travail accompli en ce monde l'a été par des gens qui ne possédaient pas l'esprit d'accumulation ; nos sociétés périraient demain « si la masse de la population se spécialisait réellement dans la recherche du gain ». A quoi se réduit l'activité des hommes qui sont mus par l'espoir du profit ? A rédiger des réclames et des prospectus, à tenter de faire reconnaître par leurs semblables aux marchandises qu'ils débitent des vertus qu'elles ne possèdent pas. Celui

qui *crée* toutes les valeurs, c'est le travailleur manuel, c'est l'ingénieur, l'architecte, le fonctionnaire, le médecin ; tous ont l'orgueil de leur œuvre ; tous, pourvu que leur besogne ait quelque attrait, seraient prêts à se contenter d'un salaire qui, comme on dit vulgairement, assure leur existence. Malheureusement une organisation corruptrice exerce sur tous ses suggestions. Elle pose pour tous un problème de conscience. Servir ? Mais *qui* servir ? Qui bénéficiera de votre dévouement et de vos renoncements ? Les richesses que votre esprit ou vos mains feront surgir et que vous refuserez d'accaparer, c'est aux barons de la finance qu'elles iront. L'argent, ajoute la voix du sens-commun, c'est à présent la liberté, et même s'il vous est indifférent d'être pauvre, avez-vous le droit de régler à leur insu le sort de votre femme et de vos enfants ? « Voulez-vous que vos fils deviennent les employés du placeur de titres et vos filles les servantes de la millionnaire ? » (*Des Mondes Neufs...*)

III

Le socialisme est pour Wells, nous venons de le voir, l'affirmation d'une conscience raciale, la première application d'un dessin collectif. Il fait appel à toutes les forces, à toutes les volontés constructives. C'est dire qu'il n'a rien de commun avec la doctrine bien connue qui fait dépendre l'avènement d'une ère de justice de l'issue de la lutte qui se poursuit entre deux classes de producteurs : le Marxisme. Il est pourtant indéniable que Wells a subi, à l'époque de

sa formation intellectuelle, comme un certain nombre d'Anglais de sa génération, l'influence du grand économiste allemand. Est-il besoin de rappeler que la campagne de propagande menée par la Democratic Federation, dont Hyndman est le chef, bat son plein au moment même où Wells se rend à Londres pour y suivre les cours du Royal College of Science ? Etudiant, il est plus d'une fois convié dans la petite maison de Hammersmith où le plus délicieux des communistes et l'un des plus grands artistes qu'ait possédés l'Angleterre, William Morris, aime à prophétiser, devant un auditoire ardent de jeunes littérateurs et d'esthètes, la fin prochaine du régime capitaliste et le retour de la société à une vie idyllique. Par ailleurs, il est hors de doute que les sentiments prêtés par Wells à son pauvre et charmant héros Lewisham au cours de ses premières promenades londonniennes sont analogues à ceux qu'il a lui-même éprouvés. Comme Lewisham, Wells a eu ses révoltes de jeune plébéien. Sur l'écran de sa conscience ont dû se projeter, en un violent contraste, l'image de quelque groupe de grévistes, d'enfants mendiant dans la boue, de vagabonds faisant queue à la porte d'une cuisine populaire, et celle, recueillie, quelques rues plus loin, d'un essaim de jolies acheteuses, les bras chargés d'emplettes, bousculant l'étudiant « aux chaussures percées et aux vêtements mal coupés » qui en hâte regagne sa chambrette. De là à établir une relation directe entre ce luxe et cette misère, entre une vie de futilité et une vie de privations, il n'y a qu'un degré, facile à franchir à un âge où le cerveau est plus propre à dramatiser qu'à débrouiller les situations.

L'interprétation simpliste du Marxisme ne peut donc qu'être accueillie avec faveur par l'esprit du jeune Wells, de même que celle fournie par Henry George dans son livre fraîchement paru et que notre étudiant a sans doute dévoré : *Progrès et Pauvreté*. Marx et George ne voient dans le monde que des expropriateurs et des expropriés, et le futur auteur des *Anticipations* croit s'être rendu maître du problème social dès l'instant où il a saisi les fils du complot « tramé par des capitalistes et des propriétaires rusés contre des martyrs ouvriers, vertueux et irréprochables ». (*L'Amour et Mr Lewisham.*) C'est l'heureux temps où Wells-Lewisham arbore, autour de son faux-col en celluloïd, une cravate écarlate qui traduit toute l'ardeur de ses convictions, et où, hardiesse suprême, il fredonne la *Marseillaise* lorsqu'il croise un *policeman*... « Il croyait encore que les hommes ont la responsabilité de leur propre vie, il lui restait à sonder les abîmes de stupidité morale que lui-même et ses semblables recélaient. » (*Ibid.*) Ce dont Wells allait s'apercevoir dans les années suivantes, c'est que le prolétaire, son héros, son roi dépossédé, fait tout simplement partie « de millions d'êtres qui ne sont ni instruits ni organisés comme ils devraient l'être, qui, incapables, obstinés, sont pour la plupart facilement dupés et aisément détournés de leur but » et, loin de se préparer, comme le croit Marx, à réagir brutalement contre le destin qui les appauvrit, « s'ingénient à tirer tout le parti qu'ils peuvent d'une vie qu'ils acceptent avec lassitude. » (*Le Nouveau Machiavel.*)

Ce n'est pas à dire que Wells, arrivé à l'âge d'homme, ait rejeté toutes les idées qu'adolescent il avait puisées

dans *le Capital*. Toute la partie purement économique de l'ouvrage de Marx, celle où se trouvent indiquées les grandes tendances de l'histoire en matière de production et d'échange, lui semble encore constituer un impérissable monument. La concentration du capital en un nombre toujours plus restreint de mains, l'élimination du petit producteur indépendant sont, croit-il, des phénomènes auxquels rien ne pourra s'opposer « si nous ne modifions pas nos idées sur la propriété privée et sur l'individualisme. » *L'Histoire de Mr Polly* n'est-elle pas d'ailleurs du Marxisme en action ? Mais s'il y a dans *le Capital* une merveilleuse élaboration des faits, l'armature doctrinale est, elle, d'une intolérable rigidité : l'un des grands défauts de Marx, c'est de négliger le facteur humain, de donner à des termes tels que « rente », « valeur », « capital », termes éminemment *plastiques*, la même rigueur qu'à des vocables scientifiques ; la plus grande faiblesse du Marxisme n'est d'ailleurs pas là : c'est de ne pas être, sous son aspect constructif, une doctrine d'action, c'est de juger que *nécessairement* l'évolution économique doit assurer le triomphe du prolétariat, alors qu'elle peut tout aussi bien conduire à celui d'une aristocratie ploutocratique, de postuler enfin que, par le seul effort de la classe ouvrière, à laquelle Marx attribue mystiquement on ne sait quel pouvoir de rédemption, un ordre juste s'implantera sur les ruines de la société capitaliste. Le Marxisme croit en des individus éduqués, le socialisme en des individus éducatibles. Le Marxisme est fatalisme, le socialisme est action incessante : « aucune force aveugle ne travaille pour lui ; il a son origine dans un conflit de bonnes volontés ;

il est la Bonne Volonté toujours en lutte. » (*Des Mondes Neufs...*)

Plus durable a été l'influence sur Wells du Fabianisme, première expression autonome du socialisme britannique. Au milieu du petit groupe des « socialistes administratifs », dont l'empreinte a été si profonde sur tous les rouages de la vie provinciale et municipale anglaise, chez les Webbs, leurs chefs, dont il fut longtemps l'hôte et l'ami, Wells ne pouvait que se sentir parfaitement à l'aise. Au point de vue économique, les Fabiens lui donnaient toute satisfaction : la théorie de la *rente* formulée par les Webbs était, tant par son interprétation des faits que par les solutions auxquelles elle conduisait, autrement *organique* que celle de la plus-value capitaliste élaborée par Marx. Les Fabiens ne voyaient pas dans l'expropriation d'une majorité ouvrière par une minorité d'entrepreneurs ou de possesseurs de terres le fait social le plus marquant ; la rente constituait à leurs yeux un phénomène universel ; elle était la synthèse de tous les profits tirés, non du seul travail ouvrier, mais de toutes les formes d'activités collectives, par des individus auxquels le développement des moyens de communication, les découvertes de la science, un emplacement privilégié confèrent un avantage sur leurs concurrents attardés ou qui n'occupent que la position « marginale ». Ce que la société a créé, elle a le devoir, concluaient les Fabiens, de le récupérer sous forme d'impôts, de droits successoriaux, ou même en assumant directement certaines gestions. Tout ceci s'harmonisait fort bien avec les tendances de Wells : cette réaction de la conscience collective, c'était précisé-

ment ce qu'il appelait de tous ses vœux. On eût dit que la providence lui envoyait, après quelques années d'attente, la formule économique qui s'accordait le mieux avec ses expériences physiologiques et que, seul, il n'eût peut-être pas découverte. Ce que voulaient réaliser immédiatement les Fabiens, c'était ce que lui-même estimait indispensable au bonheur et au bien-être de la race; aux habitants des villes, les Fabiens prétendaient, par la municipalisation des services d'intérêt général, fournir à meilleur compte que par l'entremise des compagnies privées, l'eau, le gaz, l'électricité; ils affirmaient que tramways et bateaux doivent être exploités en dehors de toute idée de profit; aux ouvriers devaient être attribués un salaire minimum, des pensions de retraite. Il y avait, du reste, un autre point de contact entre Wells et les Fabiens : la mentalité du premier, nous avons eu maintes fois l'occasion de le constater, est régie par l'idée d'évolution; or, la politique fabienne était, elle aussi, éminemment évolutionniste : tirer tout le parti possible des institutions existantes dans l'intérêt du socialisme, tel était le mot d'ordre des Webbs et de leur groupe.

Et pourtant, en dépit de tant de facteurs qui créaient un lien de parenté intellectuelle entre Wells et les premiers Fabiens, nous voyons l'auteur de *Kipps* rompre brutalement en 1907 avec ses anciens associés. Dans *Le Nouveau Machiavel*, les Webbs sont, sous un pseudonyme trop transparent, traités de la plus cruelle, on pourrait dire de la plus abominable manière; quant à leurs collaborateurs, si consciencieux, si dévoués à la chose publique, l'épithète de

pickpocket leur est couramment appliquée. Que s'était-il donc passé ? Étaient-ce des raisons privées, raisons que l'on chuchote, mais dont le biographe n'a pas encore le droit de faire mention, qui avaient amené subitement Wells à s'apercevoir qu'une opposition foncière, moins peut-être d'idées, que de *tempérament*, existait entre lui et les historiens du Trade-Unionisme ? Est-ce par rancune personnelle contre ces derniers que Wells en est arrivé à condamner les tendances du Fabianisme, ou s'est-il détourné des Webbs parce que, sincèrement, il y avait dans sa propre constitution psychologique, dans sa conception passionnée du progrès social, dans le rôle qu'il attribue dans l'évolution au désir, au sens de la beauté, un élément qu'il ne retrouvait pas chez les Fabiens, et que la mentalité des Webbs représentait à ses yeux la quintessence du Fabianisme ? Le débat reste ouvert, et nous devons nous contenter de l'explication donnée après coup par Wells de cette rupture. Ce qu'il souhaite et ce qu'il entrevoit, dit-il, c'est l'éveil de la conscience collective ; or, le Fabianisme tient avant tout à ne pas alarmer l'opinion ; il est un socialisme qui ne livre bataille que camouflé : la suprême habileté est pour lui de faire une politique socialiste sans que le mot fatidique soit prononcé ; de cela Wells ne veut pas ; il estime « qu'il vaut mieux qu'un homme meure de sa maladie que d'être guéri sans le savoir » (*Du Commencement jusqu'à la Fin*) ; le socialisme doit sans doute être orienté vers l'action, mais ce n'est pas en usant de subterfuges qu'on rend toujours l'action plus aisée : si vous avez un trou à faire et que vous n'ayez pas de bêche sous la main, prenez le premier objet qui sera

à votre portée, mais si vous avez dix trous à faire, alors attendez que vous ayez fabriqué une bêche ; or, le Fabien mettra son point d'honneur à employer tous les outils plutôt que celui qui, par nature, s'adapte à la tâche qu'il doit accomplir ; les chefs du mouvement sont prêts à s'en remettre entièrement à une classe de fonctionnaires, d'*expert officials*, accoutumés, certes, au gouvernement des choses, mais dont la seule préoccupation sera d'obtenir des résultats égaux à ceux atteints par leurs prédécesseurs, les chefs d'entreprises privées : tout à leur besogne précise et méticuleuse, ces agents d'exécution laisseront dormir dans un coin l'idée qui donne au socialisme sa noblesse ; les Fabiens transforment ainsi ce qui doit rester un processus conscient en une série d'opérations au chloroforme ; ils utilisent indifféremment amis et ennemis ; ils se complaisent dans une infinité de tours de passe-passe ; le Webbite, « c'est l'homme qui, pendant son sommeil, rêve qu'il emploie, par d'habiles et surprenants procédés, des couvercles de boîtes, des cuillères, des dessus de plats pour retourner la terre, absolument comme il rêve d'une expropriation globale des propriétaires par une législation comprenant, avec ses pouvoirs présents, la Chambre des Lords. » (*Des Mondes neufs..*)

IV

« Ni une démocratie ignorante, ni une bureaucratie étroite ne peuvent être par destination les forces dirigeantes de l'Etat socialiste. » (*Des Mondes neufs...*)
Le socialisme n'entrera dans la voie des réalisations

que lorsque les deux grandes généralisations, les deux idées maîtresses de cette doctrine, dont l'ambition est non de se substituer à l'individualisme — il y a longtemps que ces deux termes ont cessé d'être inconciliables — mais de corriger ceux de ses effets qui sont nuisibles au développement de la race, seront devenues d'une clarté parfaite pour la conscience collective. Il faut que celle-ci *sache* ce que coûtent actuellement à l'espèce le privilège du propriétaire foncier et celui du propriétaire de mines. Il faut que « son cercle d'idées » aille en s'élargissant, que la conviction naisse chez elle qu'il existe quelque chose de plus haut et de plus noble que la recherche du profit, que la satisfaction des appétits. Les lois les plus justes, les réformes les plus hardies ne changeront rien au désordre au milieu duquel les hommes se débattent présentement. Ce qu'il faut leur faire admettre, c'est que les choses sont les servantes de l'esprit, que presque toutes les conventions économiques qui entravent la liberté de nos mouvements sont nées de certaines idées, et que c'est d'une modification de ces idées elles-mêmes que dépend matériellement notre avenir. Il faut que la masse comprenne bien ce que doit être « la qualité mentale du socialisme », qu'elle sache que celui-ci va droit à un échec s'il ne peut disposer d'un grand nombre de cerveaux prompts, éclairés, généreux. « A moins de pouvoir modifier l'esprit des hommes, vous ne pouvez réaliser le socialisme, mais lorsque vous avez rendu clairs, universellement intelligibles, certains vastes accords d'opinion, le socialisme devient simple affaire de science, de procédés, de connaissances appliquées ». (*Des Mondes Neufs...*) De tout ceci résulte un fait qu'on

ne mettra jamais trop en relief : c'est que le *mouvement* socialiste ne peut concorder avec un simple mouvement ouvrier, pas plus qu'il ne peut trouver son terme dans la substitution de la gestion collective à la gestion individuelle de certains biens : il est et restera toujours un mouvement *éducatif*. « Du point de vue du socialiste, il n'est pas d'agents plus importants en ce monde que ceux qui ont pour fonction d'enseigner... Logiquement *l'éducateur est maître de la situation*. » (*Ibid.*) Et par éducateurs, Wells entend non seulement ceux qui occupent une chaire d'école ou de Collège, mais tous ceux qui dans les livres, dans la presse, sur le théâtre, au Parlement, « au cours de discussions, de travaux effectués en commun, d'expériences de toutes sortes, mettent patiemment au point quelque invention nouvelle » ; sans oublier surtout « ces mères admirables et ces admirables femmes qui savent s'acquitter de tous les soins d'une mère, auxquelles les petits enfants doivent leurs premières leçons. » (*Ibid.*)

V

Lorsque nous parlons d'une conscience collective, ne tombons pas dans l'erreur de croire qu'il s'agit d'une chose qui est entièrement du domaine de l'avenir, dont on ne découvre nulle trace dans le présent ; diffuse, aussi difficilement localisable que le sont chez l'individu les sources de l'intelligence, elle apparaît à travers les diverses manifestations de la vie contemporaine ; cette conscience, c'est ce que nous appelons indifféremment « sentiment civilisé,

pensée du siècle, esprit mondial ». Nous sommes aujourd'hui certains qu'il existe, englobant nos millions de vies fugitives et limitées, une conscience raciale qui, peu à peu, atteint à la connaissance d'elle-même et dont « chaque beau livre, chaque poème magnifique, chaque grande découverte, chaque généralisation nouvelle » est une manifestation ; c'est comme un courant qui pénètre, anime et vivifie une matière naguère encore inerte : grâce aux progrès de l'éducation, des multitudes qui autrefois étaient tout juste sensibles « à l'influence obscure et grossière du langage et de la rumeur » et qui, à l'égard de toute pensée, étaient pareilles aux substances qui empêchent le son de se propager, sont maintenant dotées d'une véritable *résonnance* ; sans doute, ces foules ne peuvent encore parvenir à une pensée indépendante, elles ne peuvent réagir personnellement contre les suggestions qui, de certaines sphères, s'exercent sur elles, mais elles peuvent être mues par « de vastes impulsions d'un caractère émotif ». Au-dessus d'elles se place cette fraction d'humanité chez qui les idées jouent déjà un rôle, « idées ayant leur origine dans certaines traditions, acquises au foyer ou à l'école ou suggérées par les coutumes et les événements contemporains. » (*Des Mondes Neufs...*) Enfin, tout en haut, nous rencontrons les individus, les groupes, les organisations, qui illuminent pour ainsi dire la conscience collective, qui pensent vraiment pour leur propre compte, augmentent la somme de nos connaissances, représentent « les cellules actives de l'intelligence du monde ». Mais en quel pitoyable état sont les nerfs qui partent de ces centres spirituels, combien sont engorgés les canaux qui doivent

porter savoir et pensée vers la périphérie : journaux, revues que l'on achète, qui, soucieux en apparence du bien public, ne défendent que des intérêts privés, qui, vivant de leur publicité, ne peuvent soutenir une politique contraire à ceux qui, par cette voie détournée, les subventionnent ; livres, véhicules souvent hardis de la pensée, mais qui trop chers ne peuvent trouver d'acheteurs, et trop bon marché ne peuvent soutenir la concurrence de toutes ces productions faciles, plate-ment sentimentales, auxquelles va la faveur des firmes d'édition, parce qu'elles sont ce que le public *attend*. Rendre la presse, rendre les auteurs indépendants, soulager l'une et les autres de la pression économique qui s'exerce sur eux, permettre notamment aux seconds, à l'aide de subventions, d'écrire moins et de penser davantage, c'est là l'une des plus nobles tâches qui s'offrent au socialisme. (*L'Humanité se Fait.*)

Celui-ci doit ensuite faire tous ses efforts pour obtenir la guérison du mal mental dont est atteint l'humanité, de cette forme d'aberration « qui est absolument analogue à celle qui est connue en psychologie sous le nom de personnalité multiple. » (*Des Mondes Neufs...*) L'humanité ressemble à présent à un homme « qui a oublié son nom et son adresse ». Chez les uns c'est une conscience *nationale* qui l'emporte, chez d'autres c'est une conscience *religieuse*, chez d'autres enfin c'est une conscience *raciale*. Tous, sauf une minorité timide, prennent l'accidentel pour l'essentiel, s'imaginent sincèrement qu'ils sont par nature Allemands, Catholiques, Blancs ou Sémites. L'éducateur socialiste aidera la conscience collective à se débarrasser « de toutes ses idées fixes ; aux préjugés de race et de cou-

leur il n'accordera pas de trêve... Nous autres, socialistes, rééditons aujourd'hui cette vérité que les chrétiens furent les premiers à formuler : que l'humanité vit dans une seule demeure et est faite d'une même substance. » (*Ibid.*)

S'attaquer à tout ce qui empêche chaque homme de faire corps avec ses semblables, briser toutes les entraves qui empêchent la pensée de prendre son essor, fournir à la volonté constructive qui s'affirme dans le monde tous les matériaux dont elle aura besoin, exiger des individus dont les tendances s'opposent le plus, non seulement une tolérance, mais un respect mutuel, telle est l'entreprise gigantesque que le socialisme, tel que le comprend Wells, doit mener à bonne fin. Mais il est une difficulté préliminaire qu'il faut d'abord résoudre. Nous vivons dans des sociétés où la *politique*, c'est-à-dire le choc des partis, dont chacun synthétise des intérêts et des tendances distinctes, tient encore le premier plan ; or, l'idée socialiste est-elle conciliable avec l'esprit de parti, le socialiste doit-il s'immiscer dans les querelles des individus qui reçoivent des partis leur mot d'ordre ? Les réponses fournies à ce sujet par Wells ne semblent pas toujours concorder. Remington, placé dans *le Nouveau Machiavel* en face de ce grave problème, aboutit, après une série de loyales tentatives, à une conclusion négative : ni chez les Libéraux, ni chez les Travailleurs, ni chez les Conservateurs, vers lesquels il se tourne successivement, il ne trouve cette passion d'ordre, de discipline, cette abnégation, cette foi constructive qui le possèdent, lui, depuis l'enfance ; dans les coalitions d'individus, comme chez les individus isolés, il ne rencontre

qu'égoïsme et que jalousie ; et sa parole d'adieu, c'est que rien de grand ne pourra être fenté tant que les cerveaux des hommes resteront ce qu'ils sont. Mais Remington, s'il est à plus d'une reprise le porte-parole de Wells, ne représente pas toute la pensée de ce dernier. Et lorsque, comme dans *Des Mondes Neufs contre des Vieux*, Wells s'adresse directement à nous, il semble qu'il fasse preuve à l'égard des partis politiques d'une plus grande indulgence. Le socialiste, dit-il, ne devra jamais oublier que la doctrine qui lui est chère, doctrine synthétique, plan de reconstruction générale, ne saurait être l'exclusive possession d'un groupe ou d'une école ; il est pourtant des hommes qui mieux que d'autres ont perçu la nécessité et montré la possibilité d'une action collective : ces hommes-là ont bien servi l'idée socialiste, lui ont donné plus de précision et plus d'ampleur ; leur mémoire doit nous être chère, mais c'est en suivant leur exemple, et non en leur élevant des chapelles, que nous l'honorerons. Leur cas est le même que celui de certains partis — tels que le Labour Party en Angleterre — qui semblent avoir plus vite que d'autres ressenti le besoin d'une politique subordonnant les intérêts particuliers à l'intérêt collectif ; si donc, lors d'une élection, nous avons à choisir entre l'un de ces partis et ceux qui gardent un bandeau sur les yeux, notre décision ne saurait être douteuse ; mais, tient à répéter Wells, il reste bien entendu que le socialisme est au-dessus de toutes les querelles qui peuvent agiter le forum : « Il peut donner naissance à des mouvements politiques, il ne deviendra jamais un mouvement politique. Le tout est plus grand que la partie, la volonté

que l'instrument. Il ne peut y avoir ni socialisme officiel ni socialisme pontifical. La théorie vit et croît. Elle jaillit d'une raison commune à toute l'humanité. » (*Ibid.*)

VI

Le socialisme est, pour Wells, une doctrine progressive, tendant à l'invisible transformation des mentalités, bien plus qu'à une transformation dramatique des institutions. Il ne faut donc pas nous illusionner. Celui qui s'éveillera dans *La Nouvelle Utopie* s'étonnera de trouver tant de choses à leur place. Les seuls caractères extérieurs de nouveauté lui apparaîtront dans des routes mieux tracées, dans des chemins de fer silencieux et rapides, dans l'agencement de telle chambre d'auberge où toutes les opérations domestiques : chauffage, nettoyage, ventilation, pourront, grâce à d'ingénieux dispositifs, être effectuées par le voyageur lui-même, dans la substitution à notre monnaie gagée par un métal d'une valeur instable, d'une autre dont la valeur s'exprimera en unités d'énergie électrique, dans la vulgarisation d'un système de fiches permettant à l'Etat de suivre « d'un œil tranquille » les allées et venues de chaque citoyen, de veiller à ce que personne n'esquive les devoirs qui découlent de la paternité, d'être fixé sur le nombre des naissances et des décès, bref de tenir sa maison en ordre ; enfin dans l'emploi par les habitants d'Utopie d'une langue synthétique. L'organisation qui prévaut sur la terre où Wells vérifie, dans leurs détails d'application, quelques-uns de ses principes est, à l'opposé de

celle qu'avaient conçue les utopistes pré-darwiniens, dynamique et non statique. Ce sont, non de vagues silhouettes d'une coupe uniforme, mais des personnalités réelles, mues par des ambitions, des désirs, nobles ou ignobles, voire de simples appétits, qui peuplent encore la planète. L'Etat n'exercera sur les individus qu'une contrainte minima, car il sait « que la liberté c'est la vie, qu'il n'y a que les choses mortes, les choses incapables d'un choix qui vivent dans une absolue obéissance à la loi ». Il ne s'attaquera donc, dans l'ordre moral comme dans l'ordre économique, qu'aux libertés qui compromettent la liberté d'autrui, aux libertés destructives de liberté. Le régime de l'Utopie Moderne ne sera, dans un sens strict, ni individualiste ni socialiste : depuis longtemps on se sera aperçu qu'un individualisme intégral ferait des êtres humains « les esclaves des violents et des riches », tandis qu'un socialisme intégral en ferait « les esclaves des fonctionnaires ». On aura nettement tracé les frontières qui séparent la zone réservée à l'individu de celle qui est réservée au pouvoir : nombreux seront les cas où le second s'effacera volontairement, car le législateur aura conscience que ce dont une société a besoin pour progresser, « c'est non seulement d'aliments et de vêtements, d'ordre et de santé, mais d'initiatives ». C'est le destin de chaque homme et de chaque femme « de violer la loi du précédent », d'aller, par-delà les formules, tenter de nouvelles expériences qui marqueront la direction dans laquelle la force vitale, dont ils sont les conscients ou inconscients instruments, tend à s'exercer. L'Etat représente au contraire les moyennes, il défend ce qui est acquis, ce qui est déjà consolidé;

par opposition, il est le défenseur des intérêts de l'espèce, il veille à ce que, dans l'âpre lutte qui met aux prises les personnalités, les droits des générations à venir ne soient pas foulés aux pieds ; il ressemble, conclut Wells, « à un plateau uni qui toujours s'élève et sur lequel se tiennent les individus ». Mais, le sort de l'enfant une fois assuré, les fonctions économiques dont dépend le bien-être collectif une fois remplies, il est toute tolérance et toute mansuétude. Contre le vice lui-même il ne ressent aucune haine. Il n'est pas sûr qu'il inflige la mort ; en tout cas, il n'infligera jamais la souffrance. Toute son action consiste à isoler les éléments contaminés. C'est ainsi qu'on trouve en Utopie une Ile des Ivrognes, dont le vent du large apporte les joyeuses clameurs, une Ile des Fripons, avec son Bureau de Change, ses loteries publiques, ses écoles de « science commerciale... » Les individus resteront ce qu'ils sont, mais il y aura plus de fronts penchés sur des pupitres ; le travail continuera à être tout autre chose qu'un plaisir, mais il n'y aura plus de taudis ni d'ateliers malsains, et, à tous ceux qui fourniront un effort loyal, une existence honorable sera assurée ; l'amour brisera encore plus d'un cœur, mais il n'y aura plus d'enfants qui mourront au berceau. Entre l'art et la vie scientifiquement organisée un pont hardi sera jeté : on reconnaîtra qu'au même titre qu'une montagne ou un coucher de soleil, une machine peut être belle ; l'artiste sera un ingénieur, et l'ingénieur un artiste : s'ils vivaient aujourd'hui, Vinci, Dürer, seraient constructeurs de viaducs, rêveraient de faire passer le rail à travers les plus hautes chaînes du globe... Il y aura de vastes musées,

de somptueuses bibliothèques, des palais universitaires où trouveront place « des milliers de maîtres et des dizaines de milliers d'étudiants, » structures massives ou délicates, énormes temples de verre et d'acier, « qui prendront une douceur presque irréaliste au toucher de cette atmosphère d'octobre qui donne à chaque crépuscule londonien un caractère de mystérieuse beauté. »

CHAPITRE V

A LA RECHERCHE D'UNE ARISTOCRATIE

I

« Il y a une noblesse, il y a une royauté, ou cette terre n'est qu'un seau à poussière et l'humanité qu'une sorte de lèpre à la surface d'une planète... » (*La Recherche Magnifique.*)

II

L'œuvre de Wells comprend trois sortes d'ouvrages ; dans ceux de la première catégorie il s'attache à la description de vies moyennes, et, prenant l'Angleterre comme terrain d'étude, cherche à déterminer les influences sociales qui s'opposent à leur épanouissement ; dans ceux de la seconde il dépeint et anime une série d'êtres étranges qui, dans un avenir plus ou moins lointain, pourront occuper la place que la race humaine occupe aujourd'hui sur la terre ; dans ceux de la troisième, il se demande ce que pourra être, en dehors de toute modification physiologique, la prochaine phase de l'évolution de l'homme et de celle des sociétés en lesquelles il s'est organisé ; il se demande

par quels procédés, par l'intervention de quels agents le progrès pourra être assuré à l'intérieur de la vie sociale et — mais ceci ne viendra que beaucoup plus tard — au sein de chaque conscience individuelle.

Considérant l'ensemble de l'humanité, il voit en elle une masse inerte, soumise au flux et au reflux de forces qui sont l'habitude, l'instinct d'imitation, les passions, les préjugés ; mais, dans cette masse elle-même, il distingue certains éléments réagissants, un ferment, un levain. Ces éléments quels sont-ils ? Ce levain comment agit-il et qu'est-ce qui l'empêche d'agir pleinement ? Telle est la question qu'au cours des quinze années qui séparent les *Anticipations* (1901) de *La Recherche Magnifique* (1916), Wells semble se poser continuellement. Chaque jour il comprend davantage combien sont variables et délicates les données du problème qu'il a pris à cœur de résoudre ; de celui-ci il fait, à mesure que sa pensée évolue, quelque chose de plus en plus intime, de plus en plus subtilement humain ; d'abord sollicité par les aspects extérieurs de la vie, il en vient à ne plus considérer que ce qui croît et palpite à l'intérieur de cette dernière, que ce qui se développe et progresse dans son ombre et dans son mystère ; c'est pourquoi Wells nous fournit non une réponse, mais une série de réponses qui marquent le perfectionnement d'une idée première, la pénétration de l'intelligence critique de l'auteur vers ces régions où se découvre dans chaque être tout ce qu'il recèle, voilé par la complexité de ses mobiles, de noblesse et de généreuses intentions. Nous montrerons donc dans le présent chapitre, d'une façon très simple, presque schématique, les formes successive-

ment revêtues par la conception aristocratique de la vie qui est au fond de la philosophie sociale et de la philosophie morale de Wells.

Instincts profonds, tendances intellectuelles artificiellement créées, tout concourt à faire adopter par Wells ce point de vue aristocratique. Il est aristocrate parce que pragmatiste : le pragmatisme, en tant qu'il s'oppose au conceptualisme, affirme que les individus sont inégaux entre eux, et le moraliste, le sociologue auquel une interprétation pragmatique de la vie apparaît comme la seule justifiée est forcé de tenir compte, au cours de son travail d'édification, du fait qu'il a devant lui des êtres dont l'apport, les capacités n'ont pas la même valeur et dont on n'est pas en droit d'exiger un effort d'une même qualité. Wells est aristocrate parce que darwinien. Ne possède-t-il pas, en effet, un caractère aristocratique, l'individu qui, à l'intérieur de l'espèce, se trouve doté de la particularité qui assurera son adaptation à des conditions imposées, et devient ainsi le point de départ d'une espèce nouvelle ? Mais aristocrate, Wells l'est surtout parce que civilisé, parce qu'il n'est aucun spectacle de la nature, parce qu'il n'est rien qui pour lui égale en majesté l'effort humain, parce que pour lui ordre et beauté sont synonymes. Or, qu'est-ce qu'une civilisation sinon l'œuvre d'une aristocratie, « d'une minorité unie dans une résolution commune contre l'inertie, l'indifférence, l'esprit d'insubordination et l'hostilité instinctive de la masse de l'humanité ? » (*La Recherche Magnifique.*) Inversement « tous les désastres de la civilisation ont coïncidé avec l'échec de l'esprit d'aristocratie. » (*Ibid.*) C'est là tout le grand drame humain,

cette série de tentatives d'un esprit supérieur, d'une élite, numériquement faible mais organiquement forte, soucieuse de laisser après elle plus d'ordre qu'elle n'en a trouvé, de faire naître autour d'elle une harmonie, et dont l'œuvre a à peine le temps de prendre corps que déjà elle se trouve battue par l'assaut de forces hostiles et indéterminées qui la désagrègent, la ruinent, contraignant les sociétés à découvrir, après un temps plus ou moins long de violence et de futilité, une formule d'organisation nouvelle. Faut-il ajouter que si l'idée aristocratique agit sur Wells comme une véritable obsession, c'est parce qu'il a précisément découvert que nous vivons à l'une de ces époques qui séparent deux civilisations, que la puissance de fait dont dispose l'humanité ne fait que masquer une surprenante pauvreté de pensée, que pas plus chez les nations que chez les individus on ne rencontre de volontés ou d'intentions; et que le moment est peut-être venu de dévoiler les raisons, de démasquer les instincts qui tendent à rendre éphémères « les conquêtes matérielles que, par une série de hasards, a effectuées le XIX^e siècle », à nous laisser, nous dont les mains semblaient un instant ne pouvoir contenir toutes les richesses qui nous étaient offertes, plus pauvres et plus nus que ne le furent nos lointains aïeux, à nous ramener à un état de barbarie où « les éblouissantes et accidentelles découvertes de la science » ne seront plus qu'un nébuleux souvenir? La disparition des aristocraties traditionnelles, de celles dont l'autorité se fondait uniquement sur la reconnaissance passive du principe héréditaire, ne fait que rendre plus ardent et plus pathétique l'appel qui s'élève du fond de la conscience moderne.

« L'univers appelle à grands cris une renaissance de l'esprit qui dirige et contrôle. » (*La Recherche Magnifique.*)

III

La première conception de Wells, celle qui se trouve exposée dans les *Anticipations*, est celle d'une aristocratie *fonctionnelle*. Le Fabianisme exerce alors sur lui une influence très profonde. Il croit que les forces qui modèlent le monde, l'ordonnent ou le désarticulent sont avant tout des forces économiques. La seule organisation qu'il conçoive est une organisation matérielle. La diffusion des cités dans un prochain avenir, la transformation des moyens de locomotion, les aspects nouveaux que prendra la guerre, le grand phénomène social qui assure la prédominance des organismes les plus robustes et les plus efficaces, tel est l'objet de ses préoccupations. Un changement profond dans la technique de la production, dans la qualité du travail humain, voilà ce qui constitue pour lui la ligne de partage des eaux entre deux civilisations. En regardant derrière lui, Wells aperçoit un certain nombre d'éléments adaptés à une technique particulière, la technique agricole, et, les dominant, une aristocratie constituée par les individus qui exercent dans la société rurale les fonctions maîtresses. Survient une étincelle, ou plutôt une série d'étincelles : apparition de la machine, substitution au travail brut du travail organisé, morcellement du capital sous forme d'actions. Dès lors le corps social perd sa cohésion, la conscience collective s'affaiblit, il n'y a

plus que des éléments flottants, qu'une simple juxtaposition de cellules disparates ; c'est le désarroi, la cohue, et il en sera ainsi tant que ne se seront pas manifestées avec une netteté suffisamment impressionnante la ou les nouvelles fonctions aristocratiques qui donneront son caractère au monde de demain.

Mais, avant d'édifier, ou plutôt de projeter autant de lumière qu'il le peut sur ce qui spontanément s'édifie, Wells entend déblayer le terrain. Il veut bien se battre, mais pas contre des fantômes. Or, les nations lui semblent actuellement être en proie à une étrange hallucination ; elles opposent le terme démocratie au terme aristocratie comme une réalité à une autre réalité. Mais Wells va nous prouver que rien ne tient actuellement la place qu'une aristocratie véritable pourrait occuper, que, dans l'état présent des choses, on ne trouve nulle trace d'un régime démocratique, si l'on entend par régime une situation de fait créée et consolidée par la volonté commune de ceux qui en bénéficient, traduisant l'accord de leurs désirs et de leurs libres décisions.

On se souvient du petit traité de métaphysique qui sert de préambule à *Du Commencement jusqu'à la Fin* et dans lequel Wells nous signale le danger que présentent pour l'esprit humain certains termes d'aspect positif, et qui ne sont au fond que la négation d'idées ayant, elles, une signification concrète. Le terme *démocratie* est de ceux-là. Il est la négation d'un état qui fut, d'une organisation de notre vie politique et sociale qui appartient au passé ; mais lorsqu'on cherche à en faire jaillir la substance, on s'aperçoit qu'il n'a qu'une valeur d'attente. Le soi-disant triomphe de

l'esprit démocratique, c'est le triomphe du provisoire. Les institutions démocratiques sont l'œuvre de gens trop peu éduqués, trop mal préparés, pour penser à fond. Une pièce vient de s'achever, et, derrière un rideau bariolé, une autre pièce dont nous savons fort peu de chose se prépare. Si nous conservons à cet égard quelque illusion, il nous suffira d'examiner sommairement les conditions dans lesquelles ont surgi la plupart des gouvernements démocratiques pour qu'elle se trouve dissipée. On cherche à nous faire croire que l'institution démocratique est l'*application* d'une théorie, que l'idée démocratique, née avant que les constitutions fussent élaborées, a trouvé dans les textes de celles-ci une première expression, bref qu'une sorte de *conversion intellectuelle* des peuples les a fait opter pour la forme d'organisation politique qui est celle de la plupart des nations occidentales. Un tel point de vue est inacceptable. Ce n'est pas la notion qui semble aujourd'hui soutenir tout l'édifice démocratique, à savoir qu'il existe une *volonté* populaire, somme nette des volontés individuelles, dictant leurs devoirs aux représentants et, par leur intermédiaire, à l'exécutif, qui est à l'origine des tendances que l'on relève, dans l'ordre politique et dans l'ordre économique, à partir du milieu du XVIII^e siècle. N'y eût-il jamais eu de théorie de la démocratie, le résultat aurait été le même. Il est d'ailleurs absurde de soutenir que, même à l'heure actuelle, il y ait à l'égard de la plupart des grandes questions dont dépend l'avenir de chaque pays une véritable opinion, autant que d'avancer que le meilleur gouvernement, celui qui assure à la collectivité le maximum de bonheur, est toujours celui qui

parvient à s'imposer : « Il n'y a rien d'autre dans la mentalité de l'homme du commun qu'une totale indifférence, et le peuple tolérera au pouvoir des chefs qui mènent la nation aux abîmes, alors qu'il se débarrassera sous le plus insignifiant prétexte, pour la plus minime vexation, de gouvernants d'une compétence et d'un zèle éprouvés. » Les choses se sont passées bien plus simplement. L'avènement de la démocratie coïncide avec le développement du machinisme ; de nouvelles catégories de producteurs : manufacturiers, ouvriers spécialisés, prolétariat des villes, apparaissent, que l'organisation traditionnelle, figée dans sa forme féodale, est incapable d'absorber et auxquelles elle refuse de faire une place. Ces éléments ont conscience de leur puissance de fait : les mesures iniques et stupides par lesquelles le gouvernement des fonciers s'oppose à leur croissance, les barrières, les prohibitions de toutes sortes qui limitent leur essor, suscitent chez eux un mouvement de protestation, d'abord discret, mais qui finalement prend une forme véhémente. Financiers, manufacturiers, travailleurs manuels, vont se trouver ligüés contre ces féodaux dont ils dénoncent la paresse, l'incurie, l'esprit de routine : ils réclament, puis, las de réclamer, provoquent leur déchéance. Mais cet effort marque la fin de leur action commune. « Les puissances nouvelles étaient encore informes. » La classe industrielle, à laquelle une réelle liberté économique vient d'être assurée, n'a, au XVIII^e siècle, aucune idée nette de ce que peut et de ce que doit être l'organisation politique de l'Etat ; elle ne s'est pas demandé quels pourraient être les changements organiques qui permettraient une

meilleure utilisation, dans l'intérêt de l'ensemble, de la technique nouvelle, du surcroît de forces productrices dont les nations occidentales viennent d'être dotées. La seule solution qu'elle offre est parfaitement simpliste. Au gouvernement de quelques-uns elle ne verra d'autre alternative que le gouvernement de tous. A l'égoïsme borné d'une poignée de privilégiés elle opposera « l'infaillible jugement de l'humanité prise à la grosse. » Aucune autre formule de reconstruction ne fut découverte à ce moment, aucune autre ne l'a été depuis. L'état d'aujourd'hui est politiquement constitué de telle sorte qu'il est impossible de distinguer les formes d'activité essentielles de celles qui n'ont qu'une valeur accessoire. Une foule de couleurs se trouvent entraînées en un vaste tourbillon, perdent leur autonomie, ne produisent plus qu'un effet général de grisaille. La démocratie, c'est le règne de la grisaille. Mais la grisaille ne peut être éternelle. Un moment viendra, peut-être est-il proche, où l'observateur consciencieux verra de nouveau apparaître quelques couleurs prédominantes, où de nouveaux centres d'attraction se manifesteront. Déjà certaines hypothèses sont, à cet égard, possibles. C'est à ces hypothèses que Wells se livre dans ses *Anticipations* : il tente dans cet ouvrage, écrit nous l'avons déjà dit aux environs de 1900, de séparer les éléments qui, dans nos sociétés, ont un rôle purement passif de ceux qui, par leur fonction, tendent à créer un ordre nouveau ; il évalue les chances qu'ont les seconds de se dégager de la masse amorphe dans laquelle ils se trouvent encore englobés, de parvenir à une conscience de classe ; il se demande enfin comment la puissance de

fait qu'ils exercent se trouvera transformée en puissance de droit ; en un mot, il soupèse les chances qu'ont nos collectivités modernes de franchir le pont qui sépare une civilisation défunte d'une civilisation encore à naître.

Le premier effet de la révolution industrielle a été de modifier radicalement l'idée qu'avant le XVIII^e siècle les peuples se faisaient de la propriété. On ne connaissait qu'une seule catégorie de biens : les biens « réels », c'est-à-dire la terre avec tout ce qu'elle porte. Toute possession impliquait une gestion. Propriété était synonyme de responsabilité. Avec l'apparition de la société par actions une relation nouvelle s'établit entre l'homme et les choses : au lieu d'un contact direct et permanent, nous ne trouvons plus qu'un lien purement économique, privé de tout caractère social. L'actionnaire, c'est le roi fainéant de l'époque mérovingienne. Il ne travaille ni ne file : plus heureux que nos premiers parents, « il se trouve mécaniquement libéré de la pénalité qui avait été attachée à la chute ». Mais, de ce qu'un nombre considérable d'individus voient toute leur activité économique réduite au découpage, deux ou quatre fois l'an, d'une feuille de coupons, s'ensuit-il qu'ils aient adopté mêmes habitudes de vie et mêmes façons de penser, qu'ils soient mus par les mêmes tendances et soient soumis à des réactions communes ? En un mot, une conscience de classe, analogue à celle que possédait l'aristocratie foncière, se dégage-t-elle de leur masse ? Nullement. Il est impossible de *localiser* l'actionnaire à l'intérieur du corps social. L'évêque qui vend du thé et du charbon voisine avec le garçon de café qui a acquis, avec

ses pourboires accumulés, quelques obligations d'une lointaine société. Autour d'une même table siègent le snob millionnaire, l'épicurien, le philanthrope, l'explorateur, le poète amateur ; de pauvres êtres, dont le labeur est précaire et mal payé, sont intéressés aux mêmes entreprises que des têtes couronnées. Quel idéal pourrait s'imposer à cet étrange amalgame, quel plan pourrait-il concevoir ? Non seulement la catégorie des capitalistes irresponsables ne peut prétendre à un rôle actif, mais l'on peut se demander si elle aura, dans l'avenir, la force de se défendre. Ces sortes d'agents survivront si les lois « quasi-naturelles qui régissent le corps social » et qui les ont favorisés jusqu'ici continuent à leur être clémentes ; sinon, « ils disparaîtront comme les brumes du matin à l'apparition du soleil. »

Rien donc, lorsque nous étudions l'organisation financière du monde contemporain, n'annonce, d'après Wells, la venue d'une aristocratie. Nous ne découvrons pas davantage la promesse de cette venue lorsque notre regard plonge dans l'étrange grouillement d'éléments sociaux qu'a précipités la machine, dans la foule « des inaptes et des inadaptables », dans les demeures sordides « du peuple de l'abîme ». Ceux-là, nul ne peut dire *à priori* ce qu'ils sont, d'où ils viennent, vers quoi ils tendent. Leur misère même ne suffit pas à faire d'eux une structure permanente : la maladie, la stérilité, éclaircissent leurs rangs que vient, par contre, grossir tout cataclysme, tout incident de la vie économique. Ils rendent seulement tangible un phénomène douloureux et nécessaire : « leur présence est aussi inévitable dans le corps social que le sont les déchets

ou les cellules en voie de désintégration dans le corps d'un homme sain et actif ». Moralement et psychologiquement, ils n'offrent aucun caractère spécifique : les uns sont vicieux, les autres simplement incapables, leur détresse peut avoir pour cause le simple déplacement d'une industrie d'un point du territoire vers un autre ; elle peut aussi bien être la conséquence de la lenteur de leur esprit, incapable de se prêter aux exigences d'un outillage auquel chaque jour apporte un perfectionnement.

Mais l'effritement du capital, qui a eu comme conséquence l'apparition de l'actionnaire, la substitution du travail qualifié au travail brut, qui a donné naissance « aux contingents de l'abîme », constituent-ils les seuls phénomènes nouveaux du monde économique contemporain ? S'opposant à ce double processus, franchement destructif, nettement anti-organique, n'en voit-on pas se développer un autre, tendant à la constitution d'une classe, d'un tissu encore un peu lâche, dont chaque membre est appelé à reconnaître dans les autres une particularité qu'il a déjà découverte en lui-même, d'une classe dont l'effort, de plus en plus harmonieusement conjugué, sera d'une qualité que le monde n'a pas encore connue ?

Il est facile, dit Wells, de répondre à une telle question lorsque l'on a bien compris quelle est la nature de l'activité de certaines catégories étendues de producteurs, telles que celle à laquelle s'applique l'épithète très générale de « mécaniciens ». Vous trouvez ces derniers occupés aux travaux les plus divers, et en apparence rien ne ressemble moins à l'ingénieur des mines que l'ingénieur électricien, si ce n'est l'ingénieur

sanitaire ou le simple chauffeur de paquebot. Ces hommes occupent tous les degrés de l'échelle sociale, mais il y a entre eux ceci de commun : c'est qu'ils sont obligés d'avoir la *compréhension* de la machine qu'ils construisent, qu'ils dirigent ou qu'ils entretiennent. Ils doivent — c'est pour eux une condition de survie — se tenir au courant de toutes les modifications que les progrès de la science peuvent y apporter ; leurs connaissances doivent être d'un ordre très différent « de celles qui suffisent à un menuisier ou à un palefrenier. » Ils doivent être intelligents, adaptables, ils doivent s'être rendus maîtres « de ce quelque chose de permanent que cache une pratique variable et d'application immédiate. » Le constructeur ou le réparateur de bicyclettes, par exemple, a dû être prêt à résoudre les multiples problèmes qu'a fait surgir l'apparition du moteur à explosions. Si ces producteurs ne possèdent pas encore un fonds d'idées communes, du moins peut on dire que leur orientation intellectuelle est la même. Tous ressentent le besoin, reconnaissent la nécessité d'une véritable éducation des facultés, scientifique et réaliste à la fois, qui à l'artisan de naguère, perpétuellement confiné dans la même occupation, aurait semblé un luxe inutile. Si, conclut Wells, l'esprit routinier du Trade-Unionisme actuel peut être vaincu, si chaque catégorie d'ouvriers ne cherche pas à se faire conférer le monopole d'un genre de travail et ne considère pas d'un œil hostile toute invention, tout perfectionnement de la technique qui ôte à une besogne après l'autre son caractère « manuel », alors oui, il est certain qu'on peut envisager pour un avenir assez proche la constitution d'un corps homogène, d'une

aristocratie économique dont tous les membres, grands ou petits, créateurs ou auxiliaires, posséderont une *culture*, non de la même étendue, mais de la même qualité.

Le propre de cette aristocratie économique, ce qui la distinguera des autres éléments amorphes de la société, c'est qu'elle sera éduquée et éducable, *c'est qu'elle sera accessible à l'ensemble des idées qui, dirigeant les expériences humaines, sont la garantie du progrès*. De ceci découle que l'aristocratie fonctionnelle de demain attirera à elle toute une variété d'agents non directement producteurs, dont elle sollicitera les leçons, et sur la mentalité desquels elle réagira à son tour : des maîtres de toutes sortes lui offriront leur concours, sa pensée s'exprimera dans une presse et dans une littérature.

Mais comment s'opérera ce que l'on pourrait appeler la transmission des pouvoirs ? Qu'est-ce qui décidera les prétendus délégués de la démocratie à se dessaisir de la direction des affaires de l'Etat, pour en charger ceux qui sont les véritables ordonnateurs du monde contemporain ? Y aura-t-il eu préalablement une sorte d'examen de conscience collectif ? Une décision réfléchie de l'intelligence sociale ? Non ; un seul phénomène, le plus dramatique de tous, peut dissiper l'illusion dont se nourrissent actuellement les démocraties : la Guerre.

Car — c'est là une des idées les plus originales de Wells et aussi l'une de celles qui vont le plus à l'encontre de nos habitudes de pensée — tout régime démocratique, sans intentions mauvaises, par une sorte de fatalité, mène droit à la guerre.

La raison en est qu'aucun parti ne peut se maintenir au pouvoir, que la presse est incapable de prospérer s'ils ne sont soutenus par l'opinion, et que, pas plus en matière politique qu'en matière religieuse ou économique, il ne se rencontre chez les nations modernes de groupements compacts dominés par une idée ou décidés à assurer le triomphe d'un programme. Le gouvernement de la grisaille ne peut être un gouvernement d'idées. Au lieu des franches batailles d'autrefois, dont l'enjeu était la victoire d'un principe, on ne trouve plus que des mouvements imprécis, simples reflexes occasionnés par la demi-conscience de maux aux causes desquels nul ne songe à remonter, et qui le plus souvent ont pour agent un singulier et passager amalgame de classes de traditions opposées et d'intérêts discordants. Comment maintenir parmi de telles troupes un semblant de cohésion ? Comment empêcher votre partisan d'aujourd'hui de passer demain au camp de l'adversaire ? En spéculant sur la seule passion qui trouve une place au cœur de chaque homme, « sur cet aspect le plus large de l'égoïsme, sur l'orgueil que chacun tire de ce qu'il s'imagine être son espèce particulière : sur son patriotisme ». Dans l'opposition, les partis cherchent à se rendre populaires en dénonçant l'insuffisante préparation du pays à la guerre par les partis adverses ; au gouvernement, ils tentent de démontrer, en accroissant sans cesse les armements, que nul ne saurait avoir plus qu'eux souci des intérêts vitaux de la nation ; la presse joue pendant ce temps le rôle de chien de garde, montrant les dents au moindre mouvement esquissé par les nations voisines. Tout ceci sans que l'on ait, d'un côté ou de l'autre de la frontière,

l'intention d'en venir réellement aux mains. Mais un moment arrivera où ceux qui se livrent à ce sinistre jeu ne pourront plus dominer le flot des passions qu'ils auront déchaînées, et ce jour-là paraîtra aux yeux des peuples « le plus rude de tous les maîtres, le meilleur des éducateurs : la Guerre. »

Or, la démocratie qui aura rendu la guerre inévitable ne saura pas la conduire. Le progrès scientifique fait dépendre de plus en plus la guerre du spécialiste, et la démocratie a horreur de ce dernier : aucune place ne lui a été réservée en ses conseils. L'armée démocratique est imposante par le nombre, parce qu'il n'y a que le nombre qui puisse faire impression sur l'électeur, mais son outillage est resté primitif. Aussi sur la nation, qui, parce qu'elle aura fait les plus lourds sacrifices financiers, se croira prémunie contre tout danger, les désastres fondront dès le début de la campagne, rapides, ininterrompus. Elle appellera alors un sauveur. Ce ne pourra être le Grand Capitaine. Il y a longtemps qu'est close l'ère du chef. « La guerre de l'avenir sera une question de préparation, de longues années de prévoyance et d'imagination disciplinée ». Et la victoire ne pourra être en fin de compte que l'œuvre d'un grand nombre de techniciens. L'instinct de conservation conduira donc fatalement les nations « à placer tout l'appareil du pouvoir entre les mains d'une nouvelle classe d'hommes intelligents et scientifiquement éduqués ». Cette classe ne sera autre que notre aristocratie fonctionnelle, qui dotera le pays de chemins de fer, de routes, de dispositifs électriques et hydrauliques de toute espèce, de formidables instruments de défense et d'intimidation, qui donneront

aux vaincus le temps de se reprendre. Mais, cette fois, l'aristocratie scientifique aura définitivement pris conscience de sa force, et sans doute, dit Wells, se tiendra-t-elle le raisonnement suivant : « Si pourtant nous nous décidions à ignorer désormais ces gouvernants diserts et tout d'apparat qui se sont mis au-dessus de nous, aussi bien que cette multitude trouble et impuissante qui se trouve placée au-dessous ? Si nous mettions les freins et tentions de créer quelque chose d'un peu plus stable et d'un peu plus ordonné ? Ces gens qui détiennent le pouvoir peuvent, bien entendu, faire valoir toutes sortes de droits établis et de prescriptions ; les lois ont été façonnées pour leur usage et la constitution nous ignore ; ils disposent des juges et des journaux ; ils peuvent tout, sauf empêcher l'écrasement de leur pays — mais, de notre côté, nous possédons ces canons vraiment très ingénieux et très perfectionnés. Pourquoi, au lieu de les tourner, en même temps que nos bonnes poitrines, au cours d'une querelle imbécile, contre les canons également très ingénieux et très perfectionnés d'autres hommes semblables à nous, ne les ferions-nous pas servir à une entreprise d'hygiène publique, pourquoi ne débarasserions-nous pas nos rues de tous ces braillards et de toute cette agitation guerrière ? »

IV

Les quatre années qui s'écoulent entre la publication des *Anticipations* et celle de *Une Utopie Moderne* n'amènent pas encore une transformation radicale

des idées de Wells sur la nature et les attributions de l'aristocratie appelée à régir le monde de demain. Wells reste sous l'influence fabienne. La pièce maîtresse de son système d'idées est toujours celle d'organisation. La seule aristocratie qu'il conçoit demeure ostensiblement organisée, continue à trancher par certains caractères spécifiques sur l'ensemble des éléments atones qui composent la masse du corps social. Chaque homme possède, ou ne possède pas, la qualité qui fait l'aristocrate, et, lorsqu'il la possède c'est — à quelques réserves près — dans son intégralité. Tout le problème du gouvernement se ramène à ceci : savoir comment chaque unité aristocratique parviendra à s'amalgamer avec toutes celles qui ont mêmes tendances, comment se constituera le fonds d'idées où cette élite viendra puiser, comment enfin elle réagira sur les institutions, les modes de vie qui jusqu'à présent ont porté l'empreinte de l'esprit populaire. Pourtant *Une Utopie Moderne* diffère sur un point essentiel des *Anticipations*, dont elle semble au premier abord vouloir n'être qu'une mise en pratique. Cette fois, c'est l'aristocrate qui crée la fonction, et non plus la fonction qui crée l'aristocrate. La classe aristocratique — puisque classe il y a encore — ne groupe plus les individus que l'évolution économique a mis dans telle occupation plutôt que dans telle autre, mais ceux dont l'âme possède une certaine qualité, chez qui la vie atteint à une certaine noblesse et à une certaine intensité. Du fait que vous aurez été le constructeur ou le guide d'un instrument mis au point par la science, la qualité aristocratique ne vous sera plus garantie, pas plus que du fait que vous produirez des valeurs

supérieures à celles que produisent les individus dont le seul maître est l'habitude. L'aristocrate, c'est, dans *Une Utopie Moderne*, celui qui a la volonté de servir, celui chez qui l'imagination créatrice joue le premier rôle, celui qui, délibérément, impose à son corps et à son esprit certains sacrifices. De la possession par chacun, à un degré plus ou moins marqué, des trois attributs aristocratiques : imagination, esprit de sacrifice, discipline, dépend son admission dans l'une ou l'autre des deux classes qui constituent « le tissu vivant de l'Etat » : la classe « cinétique » et la classe « poiétique ». En dehors de ces deux classes restent, d'une part, les êtres dont l'égoïsme est exaspéré, qui sont dépourvus de franchise, qui sont en constante révolte contre toute organisation et qui constituent la classe « vile » (*the base*) ; d'autre part, ceux « qui semblent ne jamais rien apprendre à fond, qui n'entendent pas distinctement, ne pensent pas clairement » et dont le salaire oscille aux environs du taux minimum : la classe « terne » (*the dull*).

Laissons de côté ces éléments inférieurs, et plaçons-nous tout de suite à ce degré de l'échelle où apparaissent les premiers spécimens d'une aristocratie qui est, nous l'avons vu, non plus une aristocratie fonctionnelle, mais une aristocratie « de tempérament ». Les « cinétiques » peuvent être définis comme ceux qui entretiennent l'activité sociale, les « poiétiques » sont ceux qui ressentent l'impérieux besoin de penser, de créer, pour leur propre compte et à leurs propres risques, ceux « dont l'imagination se déploie au-delà du connu et de l'accepté ». Vous avez là deux types d'hommes dont le monde a naturellement besoin,

mais qui tout naturellement s'opposent et dont Wells, dans la plupart de ses ouvrages subséquents, s'est appliqué à mettre en lumière l'antagonisme. Vous trouvez, d'un côté, le juge, l'administrateur, l'érudit ; de l'autre, l'artiste et cette sorte de savant qui, non seulement s'est assimilé l'ensemble des connaissances auxquelles on est parvenu avant lui, mais qui, aiguillonné par l'esprit de recherche, tente de reculer les limites de la connaissance elle-même. D'une part, les « normaux », d'autre part les « anormaux ». Et Wells estime si bien que ce sont là les deux formes d'activité fondamentales, qu'il n'hésite pas à proclamer que toute l'histoire de la civilisation est faite des tentatives des « poiétiques » et des résistances des « cinétiques ». C'est grâce aux premiers que la plupart des idées qui donnent corps à l'Etat nouveau voient le jour, c'est grâce aux seconds que cet Etat devient stable et se perfectionne ; il y a entre le « poiétique » et le « cinétique » le même écart qu'entre le véritable homme d'état et l'homme politique, l'un créant, l'autre maintenant une tradition. Certaines époques voient prédominer le premier de ces types ; d'autres, époques de cristallisation, le second. Mais, à quelque moment que l'on se trouve, il est d'un intérêt vital pour une société que la race des premiers ne se trouve pas éteinte : aussi, il faut voir quelles sont les précautions prises par le gouvernement d'Utopie pour qu'entre savants, philosophes, artistes, règne sans cesse une généreuse émulation ; pour que, dans les universités et les laboratoires magnifiques auxquels va toute sa sollicitude, l'esprit de recherche soit toujours en éveil. C'est, d'ailleurs, de la classe poiétique que sont issus la plupart

des *samouraï*, c'est-à-dire des hommes et des femmes entre les mains desquels repose tout le pouvoir effectif, êtres d'élite « dont le visage a pris, du fait de la discipline qu'ils s'imposent, une puissance particulière et dont il réfléchit toute l'ardeur à servir », et que l'on reconnaît sur les voies publiques au mince liseré qui orne leur tunique.

Les *samouraï* gouvernent le monde, et cependant n'importe qui peut aspirer à devenir *samouraï* pourvu qu'il s'engage à observer « la Règle ». Quelles sont donc les conditions de vie que cette aristocratie doit s'imposer, dans quelle armature doit-elle maintenir son corps, et son esprit ? Si « la Règle » a été édictée, c'est dans l'unique but « de discipliner les émotions et les impulsions, de développer chez l'homme une habitude morale et de le soutenir pendant les périodes de tension, de fatigue et de tentation, de produire un maximum de coopération entre tous les individus de bonne volonté ». Aussi les *Samouraï* doivent-ils se prêter à une triple série d'épreuves, de prohibitions et d'obligations. « Il y a la liste des choses qui habilent, la liste des choses qui ne doivent pas être faites, et la liste des choses qui doivent être faites. » Nul ne peut être admis dans l'Ordre s'il ne satisfait à certaines conditions d'âge, s'il n'a une instruction suffisante, s'il ne possède un corps alerte et sain. Les prohibitions s'étendent aux boissons alcooliques, au tabac, aux narcotiques et à toute nourriture carnée ; il est, par ailleurs, interdit au *samouraï* de prêter de l'argent à intérêt, de vendre ou d'acheter pour son propre compte ou pour celui d'un employeur autre que l'Etat et de tirer profit d'une opération quelconque qui

Personne
ne mange
de la viande
dans
l'Etat.

n'entraîne pas une *transformation* de la marchandise négociée ; le samouraï ne peut pas davantage paraître sur la scène, être le serviteur de quelqu'un ou accepter les services personnels d'autrui, jouer ou parier, se transformer, sous couleur de sports, en une sorte de « prostitué athlétique », finalement épouser une femme qui ne s'est pas, elle aussi, engagée à respecter la Règle. Parmi les obligations de *faire* il en est de relatives à l'hygiène : ablutions à l'eau froide, continence pendant quatre nuits sur cinq ; d'autres ont trait à des devoirs sociaux : le samouraï doit converser une heure par jour avec ses concitoyens ; d'autres enfin imposent un devoir de culture : le samouraï doit faire chaque jour une lecture de dix minutes tirée du Livre des Samouraïs, il doit acheter et lire en conscience un des livres publiés au cours des cinq dernières années. Quant aux femmes, toutes celles qui ne sont pas devenues mères avant l'expiration de la seconde période, qui met automatiquement fin aux mariages stériles, perdent leur qualité de *samouraï*.

C'est peut-être en matière religieuse que la doctrine des samouraï et que les pratiques qui leur sont imposées revêtent le plus d'originalité et aussi de noblesse. « Le principe qui domine la religion utopienne, c'est la répudiation de la théorie du péché originel ; les Utopiens considèrent l'homme, dans son ensemble, comme bon : voilà leur croyance cardinale. » L'homme, par ailleurs, est franchement religieux : « la religion est aussi naturelle chez lui que le désir ou que la colère » ; et les samouraï trouvent légitime que l'instinct religieux reçoive satisfaction, comme il est légitime que tout homme cherche à éteindre sa soif : cet instinct

fait partie du rythme mystérieux de la vie. Mais ce que veulent les gouvernants de l'*Utopie*, c'est que cette passion saine ne se trouve pas noyée, pervertie, par un afflux d'émotions provoquées et factices : tout ce qui s'adresse aux sens, orgues, encens, lueur des cierges, est impitoyablement proscrit ; de même sont écartées toutes les influences qui empêchent la pensée de s'exercer librement et clairement, dans le domaine religieux comme dans les autres. Dieu sera considéré par les habitants d'*Utopie* sous une foule de formes : il sera *synthétique*, au même titre que la langue de l'état mondial ; le seul point sur lequel tout le monde sera d'accord, « c'est que la religion exprime dans sa quintessence une relation entre l'homme et Dieu, et que c'est la pervertir que d'en faire une relation entre un homme et un autre ; un homme ne peut pas plus atteindre à Dieu par l'entremise d'un prêtre qu'il ne peut aimer sa femme par ladite entremise ». Le Dieu des *sâmouraï* sera transcendantal et mystique ¹. On le servira en servant l'ordre et le progrès ; l'effort, l'abnégation seront les plus beaux actes d'adoration.

1. La place nous fait défaut pour étudier comme nous l'aurions voulu l'évolution de la pensée religieuse de Wells. Qu'il nous suffise d'indiquer que dans *Le Mariage* et dans les ouvrages postérieurs, l'idée que les religions se font de la divinité se dédouble dans l'esprit et dans la conscience de l'écrivain. Il voit, d'une part, un Dieu qui a la responsabilité de toute la création, amoral, inconnaissable, échappant à tout jugement, « l'Etre Voilé » ; de l'autre, un Dieu qui lutte, souffre et meurt avec nous, et que les religions dont la théologie a pour fondement la notion de Trinité ont eu le tort de vouloir identifier avec le premier ; ce Dieu-là, c'est le compagnon et aussi le « Capitaine » de l'humanité, le Roi Invisible dont plus d'un signe annonce la venue, et dans le sein duquel les hommes et les peuples, lorsqu'ils l'auront tous reconnu pour chef, retrouveront la paix.

Mais c'est surtout en remontant jusqu'aux sources de la vie personnelle, en interrogeant les profondeurs de leur conscience que les samouraï se montreront religieux : c'est pourquoi, chaque année, les hommes et les femmes qui observent la Règle se mettront en route, et, seuls, sans livres et sans armes, s'enfonceront dans les solitudes torrides ou glacées. Et, pendant sept jours, ils resteront face à face « avec la nature, la nécessité et leurs propres pensées. »

V

Un laps de temps à peu près égal à celui qui sépare la publication des *Anticipations* de celle d'*Une Utopie Moderne*, s'écoule entre l'apparition du second de ces ouvrages et celle du *Nouveau Machiavel*. Cette fois, Wells a bien renoncé à la conception d'un ordre aristocratique, reconnaissable à certains caractères extérieurs ; il a compris que le progrès ne se sert pas de l'individu tout entier, et que, d'autre part, il est bien peu d'individus dont le progrès n'utilise les services. C'est en étudiant l'organisation, le rôle historique et les chances d'évolution des grands partis politiques de l'Angleterre que le héros principal fait cette découverte. Successivement, il cherche à associer le parti Libéral, le parti Ouvrier, le parti Conservateur à sa double entreprise d'affirmation des droits de la mère et de développement de la haute culture ; mais, dans chaque cas, il s'aperçoit qu'une association d'individus, pas plus qu'un individu isolé, ne saurait être entièrement constructive. La vie des hommes et de

partis se décompose en deux temps : durant l'un, ils sont uniquement préoccupés de la défense de leurs intérêts propres ou des intérêts des éléments qu'ils représentent, ils se montrent égoïstes, violents, agressifs ; durant l'autre, leur esprit se détache en quelque sorte, pour aller travailler dans la pensée et dans le rêve, en accord avec des milliers d'autres esprits, aux tendances souvent opposées, à la venue « de ce quelque chose de plus grand que nous-mêmes, qui existe moins qu'il ne tend à exister, qui palpite entre l'être et le non-être... qui a revêtu l'aspect et le visage de dix mille dieux différents, qui a cherché à s'incorporer dans la pierre, dans l'ivoire, dans la musique et dans la splendeur des mots, qui, de plus en plus clairement, nous a parlé du mystère de l'amour et d'une mystérieuse unité, avançant, durant tout ce temps, au milieu de flots de sang et de cruautés de toutes sortes, vers un but où les vulgaires impulsions des hommes ne sauraient les porter. » Aucun parti, aucun individu n'est entièrement constructif : « nous pouvons façonner des choses immortelles, mais il nous faut dormir et répondre à la cloche du dîner. » Par contre, aucun parti, aucun homme, « quelles que soient son activité et sa vigueur intellectuelle », n'est par essence anti-constructif. C'est pourquoi on ne peut dire qu'il soit à l'heure présente de politique essentiellement réactionnaire. Le parti Conservateur anglais s'opposera bien aux mesures d'intérêt général qui lèsent, dans leurs droits acquis, les éléments très hétérogènes dont il a opéré la synthèse, il défendra jusqu'au bout les privilèges du prêtre anglican, du distillateur, du grand brasseur d'affaires ; mais, par

contre, ses dispositions à l'égard de la haute éducation seront aussi favorables que celles des autres groupements qualifiés d'avancés. Faut-il rappeler que la classe des propriétaires fonciers fut celle qui, au dernier siècle, eut le plus souci de l'hygiène des travailleurs ? Et même les éléments financiers du parti ne représentent-ils pas dans notre société l'esprit d'aventure ? Ne saluent-ils pas cordialement toute invention nouvelle, tout perfectionnement de la technique industrielle ? Ne sont-ils pas prêts à dépenser sans compter pour que les ports soient mieux outillés, pour que de nouvelles voies de chemins de fer soient partout créées ? Même volonté de réforme, et aussi mêmes résistances, chez le parti travailliste. Il réclame pour « la multitude expropriée » des salaires plus élevés, une diminution des heures de travail, des logements salubres. Il fait campagne pour la nationalisation de la terre et du capital ; mais à la conscription — qui n'est que la nationalisation des individus — il est irréductiblement opposé ; il est pauvre en idées — dans l'antagonisme des employeurs et des employés il découvre toute la question sociale — ; au seul mot de discipline sa méfiance se trouve éveillée ; on ne peut enfin qualifier de sympathique son attitude à l'égard de la haute éducation. Reste le parti Libéral : c'est dans son sein que trouvent place tous les éléments que l'Unionisme et le Travaillisme n'ont pas su grouper, les forces devenues inutilisables et celles qui n'ont pas encore eu le temps de s'affirmer, tous les « petits » : fermiers, détaillants, employés, tous ceux que lèse matériellement ou qu'offusque un quelconque « privilège de classe ». Le Libéralisme, c'est pour Remington « le

parti de la décadence et de l'espoir », le grand parti inorganique, moins robustement constructif que les autres et, par contre, trop peu vigoureux pour mettre en échec les forces qui, dans l'état civilisé, édifient comme si elles étaient dirigées par la fatalité. Les Libéraux n'ont, pas plus que les Conservateurs, de raisons d'appeler la venue de l'état collectiviste, et pourtant ils demandent au pouvoir d'égaliser les chances entre leurs adversaires et eux, tout comme les roturiers se mettaient du côté du roi par haine des seigneurs. Il ressort de cet examen qu'à l'intérieur des partis, comme partout ailleurs, « tout le monde, ou presque, est pour le progrès en général, tandis que presque tout le monde est opposé à un changement quelconque dans sa méthode particulière de vie, sauf lorsque ce changement se présente sous forme d'un supplément de jouissance ».

Donc, dans l'individu, deux éléments contraires, deux besoins qui s'opposent et qui ne peuvent être simultanément satisfaits. D'une part, notre vie est prise par les affaires de chaque jour, les intérêts, les habitudes, les vanités, les actes innombrables qui contribuent à l'émiettement de « notre moi ostensible ». De l'autre se développe ce que Wells appelle notre « hinterland mental », c'est-à-dire la région de notre être où les idées sont maîtresses, où, libérés de toute préoccupation directe et immédiate, nous nous dépassons en quelque sorte. C'est du travail de l'ensemble des hinterlands humains que le progrès est fait. « Ce qu'il y a de réel dans le progrès humain ne remonte jamais à la surface ; c'est une force des profondeurs, un courant sous-marin ; il avance en silence

pendant les heures que les hommes donnent à leur pensée, tandis que, en leur cabinet de travail, ils écrivent dans l'oubli d'eux-mêmes, tandis que, dans leurs laboratoires, ils cèdent à une curiosité impersonnelle, durant les rares instants où une conversation loyale éclaire une situation, où, sous l'effet d'une émotion, nous entrevoyons le fond des choses, où une lecture nous rend rêveurs... » Mais personne ne peut se soustraire complètement aux conditions extérieures de sa vie, personne « ne peut abolir son moi immédiat et se spécialiser dans les profondeurs. Celui qui s'y essaye fait de lui-même quelque chose d'un peu moins qu'un homme du vulgaire. Il peut avoir un hinterland immense, cela ne le dispense pas d'avoir une façade. Croire le contraire, c'est l'erreur du philosophe spécialiste, de l'éducateur spécialiste, du publiciste spécialiste. Ceux-ci répudient toute façade, prétendent être un pur hinterland. Un être humain qui est un philosophe d'abord, un éducateur d'abord, ou un homme d'Etat d'abord, est inévitablement, de ce seul fait, quand bien même des dons quasi-divins lui permettraient d'entretenir cette illusion, — un charlatan. »

X L'aristocrate, dès que l'on adopte le dernier point de vue de Wells, n'est donc plus que l'individu qui, par un effort de réflexion et de discipline, est parvenu à reculer les limites de son « hinterland mental » au-delà de la ligne qu'il atteint chez le commun des hommes. La vie aristocratique devient celle dans laquelle la pensée critique, l'effort conscient, la volonté de se dominer soi-même ont un rôle plus grand que les appétits, les instincts, les vagues suggestions exercées sur nous du dehors. Toute notre vie ne peut être noble,

mais il est possible de réduire le nombre et la portée des contraintes que besoins et passions exercent sur nous. Cette recherche de la vie aristocratique par une créature d'élite, tel va être le sujet du dernier des livres de Wells dont nous nous occuperons au cours de notre étude : *La Recherche Magnifique*. Nous y verrons retracé l'héroïque et lucide effort d'un fils de la bourgeoisie pour s'affranchir de toutes les forces instinctives ; nous découvrirons combien le devoir que nous avons envers nous-mêmes d'entourer notre âme d'une armure, et, insensibles à la peur comme à la pitié, d'aller voir pourquoi l'existence de tant de créatures se traîne de jouissance en jouissance, de terreur en terreur, de compromis en compromis, se concilie difficilement avec d'autres devoirs, tout aussi impérieux mais plus intimes, à l'égard d'êtres dont nous avons moralement la charge, d'êtres qui n'ont pas évolué aussi rapidement que nous, qui restent soumis à une longue tradition ou qui sont dominés par leur tempérament. Les derniers chapitres du livre nous feront apparaître la grandeur et la puérité de toute tentative d'immédiate réalisation, et nous apporteront cette conclusion que c'est seulement dans un lointain avenir que l'homme parviendra à la vie vraiment noble, celle qui isolera de la masse de ses semblables sans tarir pourtant en lui les sources de la charité.

VI

L'idée qui dirige et soutient Benham, le héros de *La Recherche Magnifique*, au cours d'une série d'expé-

riences, les unes franchement pathétiques, les autres mi-tragiques, mi-comiques, conduites avec autant de rigueur que s'il s'agissait de la démonstration de quelque théorème, est à la fois simple et complexe. Elle ne s'objective pas en une formule : « autant vouloir faire passer le squelette d'un homme pour son portrait » ; et pourtant en elle s'exprime « une conviction incurable, presque innée, de son esprit et de son âme ». Benham veut vivre « intensément et clairement », faire surgir de son existence individuelle « une flamme, une splendeur, un joyau ». Chacun de nous a bien eu en sa jeunesse, comme Benham, le sentiment qu'une vie noble était, non seulement désirable, mais possible ; mais chez la plupart la brillante image s'est oblitérée ; la vie, tout entière, s'est emparée de nous ; nous sommes descendus de capitulation en capitulation. Pourquoi ? Parce qu'un moment vient où il nous semble que nous nous heurtions à des résistances que ne peut vaincre une volonté individuelle, parce que l'expansion de notre moi aristocratique est limitée par des barrières, sociales ou psychologiques, que nul ne peut franchir sans se mettre en même temps hors de l'existence ; et alors nous tournons court : l'action, la sagesse, le succès, toutes les formes de réalisations viennent prendre la place des premiers rêves. Mais Benham a décidé, lui, que la barrière ne l'arrêterait pas. Sur les obscurs motifs qui empêchent les hommes et les peuples de vivre noblement, il est résolu à projeter une lumière éclatante. Il contraindra les passions tapies en chacun de nous à sortir de leur retraite. Il se demandera quels sont les instincts, les préjugés qui avilissent, ramènent à des dimensions communes

l'existence de chaque individu et de chaque nation ; puis il tentera de déterminer les conditions de la vie noble. Mais, à mesure que son esprit se perfectionnera, que le champ de ses expériences s'élargira, il s'apercevra que le problème qu'il croyait d'abord pouvoir être résolu par chacun « au moyen de quelques simples croyances et de quelques belles attitudes », par quelques victoires totales remportées sur soi-même, se complique dans la mesure où l'organisation de nos sociétés est elle-même irrationnelle et compliquée. Et pourtant Benham ne voit là qu'une raison de pousser plus loin sa « Recherche ». Il demande aux civilisations exotiques de lui livrer leurs secrets, il va chercher sur place les raisons de la stagnation de certains peuples et de l'hostilité de certaines races. En Russie, dans les Balkans, aux Indes, dans l'Afrique du Sud, il s'efforce de mettre à nu les influences qui morcellent encore l'humanité, rabaisent l'essor des bonnes volontés, retardent l'avènement d'une république mondiale. Et ce singulier missionnaire, ce croisé de l'ordre, de l'intelligence, oublie, dans la poursuite de son but splendide, ses devoirs immédiats. Il jette dans les bras d'un amant la femme qu'il n'a pas jugée digne de le suivre en sa quête ; tandis qu'il interroge la conscience des peuples, il laisse assassiner à deux pas de lui l'ami, créature d'instinct robuste, tendre et cynique à la fois, qu'il traîne à sa suite, comme l'esprit traîne après lui la chair.

Benham se dirige vers la vie aristocratique par horreur de la vie vulgaire, monotone et confuse, qu'il voit pulluler à ses pieds. Il veut vivre, il ne veut pas subir la vie. C'est, non par orgueil, mais par un besoin

de netteté, de propriété morale, parce qu'il tient à exercer librement son choix entre toutes les formes d'action que peut offrir le monde, qu'il refuse d'associer son sort à celui de l'homme du commun. Qu'est-ce que celui-ci, sinon « la créature conduite par quelques impulsions élémentaires ? » Il imite aveuglément tout ce qui s'accomplit dans le petit cercle au milieu duquel il naît. Il prend une femme parce qu'il a des sens, il cultive un champ parce qu'il a faim, la peur le fait demeurer en place ; il monte la garde autour de ses biens, de sa femelle et de ses petits ; il vieillit et il meurt ; et quand il est mort il lui faut un cimetière, une tombe bien close dans laquelle il pourra encore rester lui-même, car il redoute que ses cendres ne retournent au grand tout d'où il est pourtant sorti. Cette sorte d'homme s'entasse dans les cités ; les journaux dont il se repaît, les salles de spectacle qu'il hante, les églises où il va prier donnent une idée de « l'état de congestion » de son esprit et de son âme ; toute sa sagesse, tout le sens politique qu'il possède se contentent « des maladroits subterfuges des Diètes, des Congrès et des Parlements ».

De tout cela, Benham ne veut pas. Il veut une vie qui ne soit ni d'imitation ni d'habitude, qui se place au-dessus « de celle de la ferme, de la boutique, de l'auberge, du marché et de la foule ». Sans être encore fréquente, une telle vie n'est pas contre nature. « Elle n'est pas aussi commune qu'un rat, mais elle n'est pas moins naturelle qu'une panthère. » Nous sommes aujourd'hui à un carrefour. Il faut opter, et pour nous-mêmes, et pour la race ; être, soit « des enfants du hasard, de pauvres riens » dirigeant leur esquif « vers

de vils succès ou des honneurs de pacotille », soit des aristocrates, c'est-à-dire « des êtres expurgés, éduqués, sélectionnés, artificiels, non simplement, mais royalement, libres ».

C'est ainsi que Benham, se prenant lui-même comme champ d'expérience, parvient à découvrir les trois chefs d'impulsions qui sont encore assez agissants en nous pour nous éloigner de la vie noble, et, qu'après les avoir découverts, il s'applique à s'en affranchir.

A, *La Peur*. Benham est naturellement peureux. Il a une crainte invincible des animaux. L'histoire d'un vieux fermier mis en pièces par un étalon a laissé dans son esprit un souvenir ineffaçable, fait d'horreur et de dégoût. Enfant, il vivait dans l'angoisse de voir surgir, quelque bête de dessous son lit ou de quelque coin d'ombre. Il doit reconnaître qu'il porte en lui la peur. Mais il sait aussi que la peur ne fait pas partie de l'homme. Elle a été engendrée par la solitude. La peur date d'une époque où l'individu isolé se trouvait sans cesse sous la menace du danger. C'était la voix qui ramenait vers le troupeau la brebis égarée. Supprimez l'isolement, et vous supprimez la peur. Le soldat qui, seul, de garde au coin d'un bois, frissonne, marchera gaiement à la mort en compagnie de ses camarades. La peur, produit atavique, peut donc être extirpée de la conscience du civilisé. Par ailleurs, il est inexact de dire que la peur soit une anticipation de la douleur ; elle est « pire que toute souffrance » ; la souffrance n'est rien à côté de l'appréhension qu'on en a. « L'aboiement du danger est pire que sa morsure ». On peut même se demander si, au-delà d'un certain

point, la souffrance existe, si un caractère pénible s'attache toujours aux péripéties de l'accident que l'on redoutait le plus. Benham nous parle d'un aviateur qui, au cours d'une chute qui devait être mortelle, se sentait « tout simplement, terriblement intéressé ». Le courant électrique, au-delà d'un certain voltage, ne se fait plus sentir. Il peut y avoir une jouissance dans les pires tortures. De tout cela on peut sans excès conclure que le monde moderne se laisse trop gouverner par la peur, que son esprit est hanté par des images dont la réalité n'a jamais été contrôlée. L'aristocrate devra donc, non point abolir — cela nul ne le peut —, mais vaincre la peur qui le possède, dans le détail, quotidiennement, en silence et en secret, « comme on se lave et comme on se rase chaque matin ». Avant de rien entreprendre il s'assurera « que c'est bien dans sa tête que réside son jugement, et que celui-ci n'est en rien affecté par le vide soudain qu'il ressent dans ses viscères, par la détente de ses nerfs. » Et Benham s'applique à discipliner sa peur. Adolescent, il s'oblige à franchir un chemin de planches, étroit et glissant, qui, à flanc de montagne, court au-dessus de l'abîme ; à l'Université, il conduit, sans aucune expérience, un cheval fougueux ; plus tard, aux Indes, par une nuit brûlante, il déserte le camp et s'enfonce seul dans la forêt... soudain le cauchemar de son enfance prend corps et Benham se trouve face à face avec un tigre venu pour s'abreuver. « Je suis l'homme, la pensée du monde ! », crie-t-il d'une voix rauque à la bête, et celle-ci, effrayée par le bruit, disparaît.

Mais il est des cas où la peur ne se laisse pas vaincre, où elle continue à nous apparaître comme une partie

de notre héritage physique. C'est ici que la pensée religieuse de Wells, sous sa forme dernière, intervient. Il faut une voix « qui rassure nos instincts défaillants », une présence qui tienne la place « de l'antré et de nos familiers », quelque chose, en un mot, « de général, d'extérieur à nous, que nous puissions transporter avec nous dans les solitudes. » Cette voix, cette présence, ce quelque chose, ce sera Dieu, non le Dieu d'obéissance auquel s'adressent nos prières, mais « l'immortel aventurier, le Dieu qui demande aux hommes de quitter foyer et patrie, Dieu flagellé et couronné d'épines, dont le corps percé de clous s'éleva au-dessus de la mort, apportant, non la paix, mais un glaive. » Ce n'est que du jour où nous aurons « le sentiment de Dieu » que la conscience verra poindre en elle un autre courage que « le courage que donne la vie de société », qu'isolés dans une noble entreprise nous pourrions chasser de nous la peur autrement qu'en nous rejetant dans le troupeau.

B, *Satisfactions des appétits (indulgence)*. — Benham, comme Remington, découvre que toute notre structure mentale ne peut être soutenue par une idée simple, tout notre être se trouver régi par une tendance à laquelle les autres acceptent spontanément de se laisser subordonner. C'est sans doute une incurable propension des philosophes, de la théologie, de la science elle-même que de chercher à réaliser, dans chacun de leurs domaines, l'unité : unité de la loi morale, unité de la personne divine, unité des lois physiques. A très peu d'hommes religieux, il apparaît, par exemple, comme à William James qu'il pourrait

fort bien, au lieu d'un dieu, y en avoir plusieurs, incompatibles et incommensurables. S'étant longuement interrogé, Benham parvient, lui, à la conclusion qu'il ne saurait y avoir « de loi morale universelle », ni même « de possibilité de conciliation effective entre les divers devoirs et les divers droits d'un individu ». Il est impossible de mettre *toute* notre vie au point : celle-ci ressemble à une section de tissu examinée au microscope et dont les différents plans ne peuvent atteindre que successivement à une suffisante netteté. « Mon moi aristocratique n'est pas tout mon moi, il n'a rien à voir avec la douleur que je puis sentir dans la tête ou dans l'oreille, avec la cicatrice que portera ma main ou ma mémoire ; secondement, il ne m'appartient pas tout à fait ; en font partie toutes mes connaissances personnelles d'une vérité scientifique, toute volonté que j'ai de faire le bien ; mais si, du dehors, du fait que quelqu'un d'autre que moi aura raisonné, prouvé, critiqué, m'arrive une connaissance claire, une volonté clarifiée, cela aussi sera, pour ainsi dire, une partie de mon moi aristocratique qui, du monde extérieur, viendra me rejoindre. » Et Benham se sert finalement de cette heureuse formule : « Cet Etre que j'ai en commun avec tous les hommes d'esprit scientifique et d'esprit aristocratique, c'est, pour employer une expression paradoxale, ma personnalité impersonnelle. »

Ainsi ce que l'on sent être sa destinée supérieure est en perpétuel conflit avec « ce que l'on peut appeler le côté dramatique de chaque vie ». Antagonisme qu'ont connu tous les âges, lutte qui s'est déroulée dans la conscience du chrétien entre l'esprit et la chair, effort perpétuel pour s'élever au-delà d'une existence

élémentaire et barbare, pour atteindre à une condition « un peu au-dessus de la terre ». L'aristocrate tentera donc de placer le meilleur de son moi là où les appétits n'auront plus prise sur lui. L'appétit prédominant, c'est l'appétit sexuel. Mais l'orgueil, la générosité, le désir de vengeance, le point d'honneur demandent aussi à être satisfaits, et si les uns et les autres peuvent parfois s'adapter aux desseins de l'aristocrate, ils peuvent aussi, tant ils sont variables en leur nature, les ruiner à jamais. De ces mobiles l'aristocrate jugera donc sage de s'affranchir. « Se plaçant au-dessus d'eux, la vie aristocratique, telle que je la conçois, marche vers son but. Elle préfère s'épargner pour le service de la vérité que se sacrifier romantiquement pour un ami. Elle approuve la vivisection, si par ce moyen le savant peut parvenir à quelque connaissance nouvelle. Elle est du parti de ce Brutus qui tua son fils. Elle s'interdit toute adoration des femmes, elle est hostile aux cours d'amour et autres vestiges de l'idée de chevalerie. Ce qu'elle recherche est bien au-delà de ces choses. Elle voudrait faire régner sur le monde la justice, l'ordre, une noble paix, et cela sans indignation, sans rancune, sans tendresse geignarde, sans enthousiasme pour les individus et sans reine de beauté. Elle est par sa nature froide et austère, elle peut quelquefois forcer l'admiration, mais elle n'a que peu de prise sur l'affection des hommes. De sorte que l'un de ses principaux traits, c'est d'avoir le cœur ceint d'acier. » C'est par application d'une telle loi que Benham refuse à l'épouse qu'il a choisie les satisfactions que l'amour accorde communément à un être humain. Au cours de leur voyage de noces, dans les

Balkans, il ne veut voir dans les spectacles qui enthousiasment Amanda, qui flattent son sens de la beauté, autre chose que des signes de mort et de décomposition. Il l'a prise, sans savoir de quel milieu elle sortait, parce qu'il a trouvé dans ses yeux une flamme, une vaillance qu'il n'avait jamais rencontrées dans ceux d'une autre femme. Il croit avoir trouvé en elle la déesse au bouclier, la Minerve casquée qui planera au-dessus de lui dans les combats. Et quand il s'aperçoit qu'elle est une femme pareille aux autres, qu'elle a les mêmes ardeurs, les mêmes caprices, qu'elle réclame sa part d'hommages et d'adoration, il s'éloigne, sans se demander si d'autres ne convoitent pas en secret le sombre joyau dont il a refusé de se parer. « Je ne veux pas être un berger d'épouse », répond-il à sa mère, quand celle-ci lui fait remarquer que le premier devoir d'un homme c'est de « veiller » sur sa femme. « Je ne puis me décider à passer mes jours à monter la garde autour d'une personne qui devrait être capable de prendre soin d'elle-même. » Amanda cherche à rendre Benham jaloux. Peine perdue : « Aucun aristocrate n'a le droit d'être jaloux ; s'il lui est arrivé de prendre pour compagne une femme qui est insensible à sa vision ou qui n'est pas spontanément disposée à faire route avec lui, il n'a aucun droit de s'attendre à ce qu'elle le suive, et encore moins de l'y contraindre. » Et, s'adressant à Amanda elle-même, il met brutalement en lumière l'opposition de leurs points de vue : « Je veux gouverner le monde et vous voulez, vous, le posséder... Je veux être roi sur cette terre. Roi. Je ne suis pas fou... Je vois le monde trébuchant de désastre en désastre ; c'est un monde où il n'y a que

peu de sagesse, encore moins d'autorité, où l'on ne rencontre que folies, préjugés, où l'on étouffe, où les bonnes choses arrivent par hasard et où les mauvaises, reprenant bientôt courage, tuent les premières. Voilà ce qu'est le monde où je vis et dont je suis responsable. Tout homme éclairé comme je le suis à présent est responsable. Aussitôt que vous voyez clair, aussitôt que vous avez compris qu'il y a en vous une royauté, alors vous ne pouvez trouver ni repos, ni paix, ni joie, sauf dans le travail, dans le don de soi, dans l'extrême effort. Je ne peux demeurer dans cette cité à la vie facile, je ne peux supporter sa béatitude, sa routine, son vernis, sa décrépitude... Je n'accomplirai que peu de chose, peut-être n'accomplirai-je rien du tout, mais ce que je comprendrai, et ce que je pourrai faire, je le ferai. Songez au magnifique pays que nous venons de voir, et à toute la bassesse, à toute la misère, à toute la malpropreté des vies qui s'y mènent, à la cruauté des conflits qui en sont comme la trame : une tragédie, une tragédie sans dignité. Et songez aussi à l'infinie laideur de l'existence en notre propre pays, à la Russie, qui glisse de désordre en massacre, à la Chine, cet océan humain, qui infailliblement va vers la catastrophe. Croyez-vous que ce soient seulement là des choses qu'on trouve dans les journaux ? Pour moi tout au moins ce ne sont pas des choses qu'on trouve dans les journaux ; elles sont de la douleur, des occasions gâchées, des tortures, du sang, de la poussière, de la misère. Elles me hantent nuit et jour. Même si ce que je tente est foncièrement absurde, je lutterai cependant avec tout ce qui est en moi. Je sais que *c'est* absurde. Je suis un fou, et ma

mère et vous êtes des gens raisonnables... Et je suivrai mon chemin... Peu m'importe que ce soit absurde. Je m'en moque comme de cela.» Benham part, et Amanda, après avoir longtemps lancé des appels éplorés, tombe dans les bras d'un bellâtre. Mis en face de la trahison de sa femme, Benham ne voit d'abord que la rupture déloyale d'un pacte qui liait deux aristocrates. Il souffre, dans son esprit plus que dans sa chair. Il vient de se rendre compte que la femme n'est pas une aristocrate, qu'elle est incapable de vivre, forte et impassible, dans le respect de la foi jurée, tandis que le mâle s'enfoncera dans le désordre des cités humaines. La femme normale exige avant tout des égards, elle veut que l'on ait soin de sa beauté, elle veut que toute l'attention d'un homme soit concentrée sur elle ; lui refuser cela, c'est presque l'humilier... Et pourtant l'aristocrate a besoin d'une compagne : « c'est un besoin d'une simplicité presque naïve » ; et puis il y a l'avenir de la race, qui dépend de la qualité de la mère autant que de celle du père... Benham revient et, froidement, généreusement, annonce aux deux amants qu'il leur cède la place. Mais il n'a pas compté sur la réaction organique qui s'opère en lui presque aussitôt après son noble geste, sur la brutalité de la lame de fond qui vient submerger le terrain que sa volonté et sa raison croyaient s'être à jamais réservé : dans sa lutte contre la peur, il s'était senti soutenu par l'effort convergent d'une infinité d'éléments sociaux ; dans sa lutte contre la concupiscence, contre toutes les formes de relâchement, il était aidé par son propre tempérament (« je suis facilement dégoûté, je mange peu, je bois peu, je ne puis endurer

d'avoir une barbe de la veille ou d'avoir les mains sales ») ; mais cette fois il est aux prises avec un hôte inconnu, absurde et frénétique. Et la servante qui, le lendemain du jour où Benham a dit à Amanda un adieu définitif, pénètre dans la chambre d'hôtel où le premier a passé la nuit, s'étonne de trouver les miroirs en pièces, les draps en lambeau, le mobilier bouleversé, la pendule projetée jusqu'au milieu du foyer.

C). Arraché à sa vie personnelle, Benham s'attaque aux *Préjugés* qui empêchent à l'heure présente les groupements humains de fusionner ; il va s'efforcer de remonter jusqu'aux causes des haines de races, des conflits entre nations, de toutes les formes d'intolérance sociale et religieuse. Dans cette dernière phase de sa « Recherche » il est comme transfiguré à ses propres yeux. Il n'est plus Benham : il est l'un de ces rois, « oints seulement en leur cœur, consacrés par eux-mêmes », qui attendent que les rois du vulgaire se soient évanouis pour entrer en possession de leur trône. Il est. « le Nouvel Haroun-al-Raschid qui, sans être reconnu, parcourt le monde, parce que, dans la sécurité de son palais, le secret des désordres humains ne lui sera pas livré. » Il n'est plus qu'une intelligence impersonnelle qui se demande « pourquoi il y a des massacres, des guerres, des tyrannies et des persécutions, pourquoi nous permettons encore à la famine, à la maladie, aux bêtes de nous assaillir. » Et, de plus en plus, la conviction se fait jour en lui que ce qui rend les hommes « vulgaires, violents, injustes et futiles », c'est qu'il leur est impossible de

penser clairement, c'est qu'ils exagèrent « la valeur objective des classifications », ce qui fait d'eux la proie facile « de tous ceux qui spéculent sur les soupçons et les antagonismes ». Etre un philosophe, un métaphysicien, voilà le devoir *positif* de l'aristocrate, celui auquel il devra se consacrer tout entier, une fois libéré de la peur, des appétits et de la jalousie. « Toute la vie consciente de l'aristocrate doit être une lutte perpétuelle contre les fausses généralisations. Son jugement, pas plus que son courage, ne doit être surpris. » D'un tel devoir, l'aristocrate s'acquittera de mille manières, par l'exemple, par la persuasion, en menant ouvertement combat contre les influences qui s'opposent à la liberté de la pensée et du langage. De pays en pays, Benham s'en va voir comment les préjugés fonctionnent, quelles sont leurs origines « subrationnelles ». Il étudie la Russie des pogroms, l'Amérique dressée contre l'invasion des jaunes. A Haïti, au récit des cruautés commises par un empereur nègre du nom de Christophe, il se demande comment certaines dominations ont pu s'établir et être tolérées ; question à laquelle il ne peut trouver qu'une réponse : « s'il y a des rois, des tyrannies et des impérialismes, ceci tient à ce que les hommes sont eux-mêmes dépourvus du caractère royal ». Un peu plus tard, il apparaît plus à un jeune Américain que comme le prophète de Dieu, le Roi Invisible, « le souverain des destinées humaines, l'esprit de noblesse, qui un jour prendra le sceptre et gouvernera la terre... » Puis Benham visite l'Allemagne et lance l'anathème « à la Bête de Métal, avide de sang », « à l'essaim empoisonné, au nid de dragons noirs » qu'a engendré la science. Il frémit

en songeant à la monstrueuse tyrannie de la machine dont est menacé l'homme contemporain. « La Science est soit esclave, soit maîtresse. Ces gens-là, — je veux dire le peuple allemand et tous les militaristes en général — ne dominent pas véritablement les forces économiques et scientifiques sur lesquelles ils semblent chevaucher. Le monstre de fer et d'acier porte sur son dos, captifs, le Kaiser, l'Allemagne et toute l'Europe. Il les a convaincus qu'il fallait monter sur son dos et maintenant ils doivent aller jusqu'au bout du chemin où les entraîne la logique... Vers quoi vont-ils?.. Seule, la vraie royauté pourra maîtriser cette bête d'acier qui s'est déchaînée sur le monde. » Benham croit pourtant que, derrière cette Allemagne vulgaire et mélodramatique, un peuple plus sain et plus noble est en train de se constituer.

Et la vie prend sur Benham la revanche absurde et puérite qu'elle s'assurera toujours sur ceux qui veulent la dominer. Cet aristocrate meurt d'une mort accidentelle et vulgaire. L'ironie du sort veut que ce pacificateur de peuples, cet annonciateur du Royaume de Dieu, qui sera en même temps la République de l'Humanité, périsse dans une rixe, au coin d'une rue, d'une balle perdue.

CHAPITRE VI

WELLS ET LA FEMME

I

Nous venons de le voir : ce qui distingue aux yeux de Wells notre civilisation de celles qui l'ont précédée, c'est que, pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde, l'homme peut se poser cette question : Que ferai-je de la vie ? Les forces de la nature ont été subjuguées par lui, l'espace infini est devenu son domaine ; il est libre dans le choix de ses actes et jusque dans celui de ses réactions ; par ailleurs, les usages s'oblitérent, l'armature spirituelle par laquelle il était soutenu prend chaque jour un peu plus de jeu ; toutes les hiérarchies imposées, toutes les aristocraties traditionnelles se perdent dans les lueurs du crépuscule. L'homme est libre, dans la conception comme dans la réalisation de son rêve constructif. Dès lors, le problème moral se ramène à ceci : Saurons-nous tirer parti des facilités offertes ; continuerons-nous à nous laisser entraîner par la vie, par les forces de l'instinct et celles de l'habitude ; garderons-nous pour guides les égoïsmes, les jalousies, les fureurs qui sommeillent en nous ; ou, de notre moi total, composé de tendances héritées et de tendances suggérées, ferons-

nous surgir une volonté dominatrice, capable de s'opposer au flux des passions et de créer en nous et autour de nous une harmonie ?

L'œuvre jusqu'à présent accomplie par l'humanité nous est, d'après Wells, la plus sûre garantie de ce que celle-ci est susceptible d'accomplir. Mais un fait social d'une immense portée est venu compliquer en ces dernières décades le processus. L'évolution de l'homme s'était déjà trouvée modifiée du fait qu'il était devenu « l'animal qui se sert d'outils » : à un tel point qu'on peut à certaines heures se demander si ces engins monstrueux, création d'une élite, et que l'intelligence collective ne sait pas contrôler, n'entraîneront pas la ruine et jusqu'à la disparition de la race. Mais l'homme est, avant tout chose, l'animal *sexuel*. Or, le problème sexuel se pose de nos jours sous une forme telle, sous un aspect si complexe que toute l'échelle de nos valeurs s'en trouve bouleversée. Relisons ensemble les toutes premières pages du *Nouveau Machiavel*, celles dans lesquelles Remington, contraint de fuir l'Angleterre, dont, comme un Nelson, comme un Byron, il a enfreint le code moral, compare sa condition à celle de l'auteur du *Prince*. Semblable à ce dernier, il a rêvé de reconstruire l'Etat ; lui aussi a été hanté « par la passion blanche de la politique », lui aussi, après des milliers d'hommes que le spectacle offert par la vie quotidienne ne satisfaisait pas, après Platon, après Confucius, a eu la vision « d'un monde mieux ordonné, plus heureux, plus beau, plus sûr » ; lui aussi est tenaillé par ce désir de faire et de créer qui est au cœur de tant de nos contemporains, au cœur de tous ceux qui lisent et qui pensent, et qui provoque en ceux-ci une

émotion égale à celle que font naître chez d'autres hommes « les douces lignes et la tendre beauté des femmes ». Mais si nos intentions peuvent être les mêmes que celles de Machiavel, combien les moyens de réalisation dont nous disposons se sont transformés depuis son temps ; combien notre monde diffère de celui qui s'offrait aux regards de l'hôte de la villa de San Casciano, du noble conspirateur qui gardait encore en sa chair le souvenir de la torture ! Ce n'est plus à *un* Prince, à quelque Laurent « pensif et magnifique » que nous dédierons le livre où notre imagination constructive se sera donné libre cours : les pouvoirs jadis concentrés entre les mains du prince appartiennent aujourd'hui à tous ; les possibilités qui étaient offertes à lui seul sont à la portée des moindres d'entre nous ; chacun est Prince ou peut le devenir... Mais ce n'est pas uniquement par cela que cette belle et inquiétante figure de Machiavel nous semble un peu lointaine. Dans son cabinet de travail, devant sa table, éclairée par des candélabres d'argent, lorsqu'il était penché sur quelque lourd volume à la brune couverture « ou que sa main nette et fine traçait avec une plume grise l'en-tête de quelque chapitre du *Prince* », Machiavel était seul. Durant le jour il avait vaqué à ses occupations personnelles, il s'était mêlé, dans la boutique de Donato del Corno, à une société bigarrée, ou bien il avait parcouru d'un pas lent les bois solitaires de sa propriété, « plein de méditations amères ». Mais, le soir venu, « il avait dépouillé ses vêtements de paysan, souillés par la poussière et par la boue de cette vie de préoccupations immédiates, s'était lavé, avait revêtu sa noble robe de cour, avait refermé sa

porte sur ce monde de labeurs, de gains, d'amours, de haines privées, de regrets personnels, et s'était assis avec le soupir de contentement de celui qui peut s'adonner à des rêves plus vastes... » Machiavel était seul, et nous ne pouvons plus être seuls. Dans la pièce, derrière nous, quelqu'un est là, une forme dont l'ombre se projette, par-dessus notre épaule, sur le feuillet tout à l'heure vierge ; présence de la femme à laquelle nous avons assigné un rôle et qui ne veut plus de ce rôle, de la femme que nous avons cantonnée dans un coin de notre vie et qui tend à être notre vie tout entière, de la femme qui prétend aujourd'hui refaire le monde avec nous, et qui, si nous l'écartons, nous ruinera, nous et notre œuvre. A elle aussi le monde moderne, la science, l'évolution des mœurs et des idées ont donné des pouvoirs, des libertés, qu'il y a un siècle seulement elle ne soupçonnait pas. Et de ces pouvoirs, de ces libertés, comme nous des nôtres, elle fera quelque chose de grand, de tragique ou de puéril. L'époque de Machiavel lui avait trouvé une place et une occupation, dans une région infiniment éloignée de celle où se complaisait l'intelligence des constructeurs d'Etat ; elle était plaisir ou fécondité : « l'humour de la vie... un véhicule d'enfants » ; sa fonction était d'agir comme stimulant sur l'homme valeureux ou « de gâcher les heures des princes ». Mais à présent, la femme est pareille à un fil qui court dans la trame même de nos travaux. Malheur à qui l'ignore ! Malheur à qui s'imagine qu'il est un moyen simple, définitif d'imposer silence à cette voix ! Malheur à celui qui croit que dans le monde l'ordre peut succéder au désordre avant que l'obsédant problème des rapports

des sexes n'ait reçu un commencement de solution ! Malheur à celui qui cherche à reconstruire la cité, sans s'être aperçu que la moitié de la population est en révolte ! C'est d'une pareille faute que se rendent coupables, et c'est elle qu'expie Remington, le politique, et, dans *Le Mariage*, Trafford, le jeune savant. Ecoutez plutôt cet aveu douloureux du premier : « L'amour m'a conduit au désastre, parce que ma carrière a été conçue sans que j'aie tenu compte de son intervention et de son exacte valeur. » Futur homme d'Etat, il a cru que, pour maintenir son équilibre, il suffisait d'abandonner à la femme une partie de soi-même, que nous pouvions nous diviser, que, jeunes, les joies des sens, plus tard les joies graves du mariage, pouvaient donner satisfaction à ce qu'il y a de sexuel en nous, qu'une telle rançon payée, notre vie pouvait se déployer fièrement et librement ; et il semble pendant assez longtemps que l'existence de Remington pourra s'adapter à une telle conception ; adolescent, il pêche avec plus de franchise, plus de cynisme que la majorité des jeunes Anglais ; puis, au seuil de la vie politique, il met sa main dans celle d'une femme qui sera pour lui la plus tendre, la plus délicate des associées. Mais un moment viendra où, en plein effort, en plein succès, Remington découvrira que la femme ne peut plus être une parure ou un réconfort, où sa propre expérience lui révélera que nous vivons à l'une de ces heures où notre sexe imprègne jusqu'à notre substance ; non que nous soyons plus que nos devanciers dominés par notre sensualité, mais nous arrivons à être obsédés par l'idée « que la femme n'accepte plus d'être un simple besoin physique, un

à-côté esthétique, un fond sentimental, qu'elle constitue dans la vie de l'homme une nécessité intellectuelle et morale ». Or, cette découverte est trop soudaine, trop brutale pour Remington, il y est trop mal préparé pour qu'elle agisse sur lui comme un facteur bienfaisant. Elle désarticule son être ; sur lui l'amour, la passion passent en rafale, indisciplinables, nourris par toutes les sources qui jusqu'alors avaient alimenté son intelligence et sa sensibilité. Et l'individu se donne tout entier, entraîné vers la catastrophe. Il n'est plus capable, en sa détresse, que d'appeler la venue d'une nouvelle morale sexuelle qui saura s'adapter aux besoins profonds de son esprit et de son âme ; civilisé, citoyen d'un état toujours puritain, il néglige les plus élémentaires prudences ; le scandale éclate ; c'est pour lui le renoncement à toute entreprise politique, le suicide moral.

II

Il y a chez Wells, en ce domaine comme dans tant d'autres, précédant tout effort constructif, un grand besoin de clarté. Il veut obtenir de l'opinion l'aveu que le problème sexuel est celui auquel tous les autres sont subordonnés. Une société fait preuve d'hypocrisie qui refuse de considérer comme essentiel ce qui dans notre être tient la place la plus grande. Tout dit l'importance souveraine de l'acte de reproduction : tout proclame qu'il est le résumé et la justification de la vie. « Amour, Foyer, Enfant, voilà les mots qui viennent du cœur même de la vie. » (*L'Humanité se Fait.*) Nous avons certes mille autres sujets d'in-

térêt, mais en y regardant d'un peu près, nous constatons qu'un lien, grossier ou subtil, les rattache à ce phénomène grandiose et encore mystérieux de la procréation. Ce fut la gloire de Malthus d'avoir montré que toutes les questions qualifiées d'économiques se ramènent à une question de naissances. Les grands travaux que nous effectuons, n'est-ce pas, dans presque tous les cas, la génération suivante qui en bénéficie ? C'est pour nos enfants « que nous construisons, que nous plantons, que nous projetons. » (*Ibid.*) L'amour, les émotions qui le précèdent ou qui l'accompagnent, tel doit être le thème de tout livre, de toute pièce qui veut être lu ou écoutée par l'homme du commun. Nos plus magnifiques tableaux ont cherché à rendre le corps d'une Vénus ou le sourire d'une Madone. La musique elle-même « est toute saturée de suggestions amoureuses ». L'amour domine toute vie noble ; et le vice — qui n'est qu'une déformation de l'amour — toute vie ignoble. Les luttes que doit soutenir le solitaire dans son désert, la pâle nonne dans sa cellule pour demeurer fidèles à leur vœu de chasteté, la place que le célibat, « cette négation de la vie », tient dans certaines règles religieuses, témoignent de l'empire qu'a sur les âmes comme sur les corps, de l'impitoyable obsession qu'exerce sur les plus dissolus comme sur les plus vertueux, le mystère du sexe.

Or, c'est là un fait sur lequel Wells insiste dans la plupart de ses œuvres, s'il reste dans notre société un semblant de morale religieuse, si certaines tendances, encore imprécises, telles que le socialisme, traduisent le besoin d'une nouvelle morale économique, nous ne

possédons pas même les rudiments d'une morale sexuelle. L'adolescent aussi bien que l'adulte sont, en cette besogne essentielle, laissés sans directives. Au point de vue sexuel, le monde moderne vit littéralement dans un état d'affolement (*we are sexual lunatics*). Si un tel jugement peut être en partie corrigé en ce qui concerne certaines nations, telles que la France, qui n'ont peur ni des mots ni des idées et dont la littérature — une littérature pour « hommes faits » (*Anticipations*) — va des plus hautes spéculations au plus franc libertinage, il s'applique à l'Angleterre dans toute sa rigueur. Il semble bien qu'en ce dernier pays une sorte de panique s'empare de l'opinion dès que quelqu'un s'offre à discuter franchement l'un des aspects de la question sexuelle. Des silences, des allusions vagues, le drame splendide de la procréation ramené à une série d'incidents humoristiques, romanesques ou sentimentaux, voilà tout ce qu'offre aux individus désarmés la pensée anglaise contemporaine. « On ne m'a jamais appris cela... » ne peut que gémir Remington au moment où il lui faut opter entre sa carrière politique et la satisfaction d'une passion devenue maîtresse de son corps comme de son cerveau, entre Margaret, l'épouse tendre et loyale, qui comprend sa détresse et l'absout presque dans sa faute, et la souple, hardie, pénétrante, presque animale Isabelle. A l'homme d'aujourd'hui, il faudrait des conseils, une norme, quelque chose qui puisse réellement le soutenir et le diriger au cours de l'action, une morale tenant compte de toutes les complexités, de toutes les exigences des rapports nouveaux qui tendent à s'établir entre individus des deux sexes. Au lieu de

cela, nous ne trouvons qu'une série de prohibitions, à la vertu desquelles croient à peine ceux qui les édicent, dont jamais ne se contenteront des êtres qui veulent vivre pleinement, intensément, et dont il est d'ailleurs impossible de découvrir la relation avec les nécessités de la vie contemporaine. Le tragique de la situation de Remington, comme de celle de tant de gens de sa génération, « c'est que la morale courante n'a pas prise sur eux », c'est que ni leur bon sens ni leur honnêteté ne peut souscrire aux formules auxquelles elle aboutit, c'est « qu'organiquement » cette morale les laisse indifférents. Rien, dans l'éducation de Remington ou dans celle de sa jeune maîtresse, pas plus leurs lectures que les influences sociales ou religieuses qui se sont exercées sur eux, n'a été assez fort, assez agissant pour qu'au moment de la crise naisse au fond de leur conscience la conviction qu'en tombant dans les bras l'un de l'autre, en frappant au cœur l'épouse irréprochable, en renonçant à une vie qui, s'ils avaient su se maîtriser, eût été toute d'action et de dévouement, ils font vraiment le mal. Ils sont, dit Wells, les enfants, le produit naturel d'une époque où les grandes idées d'évolution et de sélection ont suscité de prodigieux remous, et où pourtant personne n'ose encore dire ouvertement aux jeunes gens ce qu'il y a dans l'amour, ce qu'ils peuvent attendre du mariage. Qui ne sent combien il est criminel de continuer ainsi à se voiler la face ? Qui ne sent que l'avenir de la race, la santé morale des individus, l'économie et l'équilibre des forces qui demain reconstruiront l'état et que le brusque incendie d'une passion ingouvernable peut anéantir, dépendent des

solutions qui seront apportées en matière sexuelle ? Mais non ; nous regardons autour de nous, et nous ne découvrons que des gens au visage grave qui ont un doigt posé sur la bouche. Pourquoi, dès lors, s'étonner qu'une jeunesse ardente, que des êtres à qui l'amour est apparu en une soudaine révélation refusent de s'incliner devant un code qu'ils sentent « irrationnel, arbitraire, malpropre, monstrueux, digne tout au plus de nos sarcasmes ? » (*Le Nouveau Machiavel*). On montrera bien aux imprudents les conséquences sociales de leur abdication ; mais quoi ! ces conséquences, seuls les timorés les redoutent. On parlera de ruine et de mort : « mais il est dans toute aventure d'amour une phase où la mort et la ruine ne font qu'ajouter agréablement à nos perspectives... » (*Ibid.*) Voilà où nous en sommes, voilà où nous mène, comme elle mène à la guerre, à la prostitution, à la dégradation de l'enfance, notre apathie, notre *muddle* spirituel, l'incapacité dont nous faisons preuve lorsqu'il s'agit d'adapter nos institutions et nos mœurs à des conditions de vie toujours changeantes. Car nous n'empêchons rien. Car il y a toujours une revanche pour la vérité. Nous pouvons masquer, dans la littérature, dans toutes nos discussions, le désaccord qu'il y a entre nos idées en matière sexuelle et les conceptions que la morale sociale veut nous imposer ; mais, tôt ou tard, dans chaque vie, ce désaccord se manifestera, éclatera sous une forme qui pourra être catastrophique. La seule conséquence de cette pruderie, de cette couardise collective, c'est qu'à l'heure de la crise, de la rafale passionnelle, nous nous trouverons seuls, dans un état d'impréparation si grand qu'on peut dire

« qu'aucune communauté vraiment civilisée et intelligemment ordonnée » ne voudrait y exposer ses enfants.

A l'adulte, le monde contemporain laisse le soin d'élaborer sur ce point sa morale particulière : vestiges de traditions, désirs impétueux, sentiment vague ou raisonné d'un progrès biologique ayant l'amour pour instrument, tout cela est brassé par chaque conscience individuelle sans pouvoir s'amalgamer, conduisant chaque être, non à une solution unique, mais à une série de solutions qui diffèrent d'heure en heure et qui souvent se contredisent. A l'enfant, à l'adolescent, au moment de l'éveil sexuel, en cet instant unique où son choix doit pouvoir, plus qu'en aucun autre de sa vie, librement s'exercer, en cet instant qui est aussi celui où son rôle social lui apparaît et où il a besoin d'une parfaite lucidité pour faire l'inventaire des facultés qui se sont déjà développées ou qui sommeillent en lui, notre civilisation n'offre pas d'autre guide que l'instinct. Son cœur, sa conscience, ses sens lui disent l'énorme place que la femme est appelée à prendre dans sa vie ; de toutes ses forces, il l'appelle ; et il n'y a personne pour lui dire à quels signes il pourra distinguer la visiteuse qui lui apportera un surcroît de richesse de celle auprès de laquelle son courage faiblira, auprès de laquelle il perdra la vision claire du but qui, en ces précieuses années, luit, net et glorieux, devant lui. Que fera-t-il de son sexe, dont il sent planer au-dessus de lui l'étrange domination ? La question se pose en tout lieu pour lui ; elle se pose en Angleterre plus que partout ailleurs. Là sa morale, l'atmosphère créée par l'accumulation des idées et des

traditions, lui interdisent de réalistes et éphémères satisfactions ; par contre, aucune voix ne s'élève pour le mettre en garde contre l'acte qui lie à jamais, contre de trop hâtives réalisations. Ceci, c'est le thème de la pauvre, de la tragique histoire de *L'Amour et Mr. Lewisham*, c'est l'aventure où s'effondre la moitié des fils de la petite bourgeoisie britannique, où se perd la plus grande part des forces vives : audace, générosité, probité, labeur obstiné, grâce auxquelles l'Angleterre presque médiévale que nous connaissons pourrait prendre place parmi les nations vraiment scientifiques du monde, c'est le précipice où Wells lui-même s'il n'avait été Wells aurait chû.

Il force tout de suite notre admiration ce Lewisham, petit pion discipliné, un peu outrecoûdant, qui dans son « plan d'études » utilise jusqu'à l'heure des repas et qui, telle une flamme dévorante, monte à l'assaut des diplômes. Nous l'aimons encore quand, plus tard, étudiant, l'ardeur de ses convictions socialistes s'affirme dans le rouge de sa cravate. Nous sentons, lorsque nous nous engageons à la suite de ce frère jumeau de Wells dans l'ascenseur de la Normal School (plus tard Royal College) of Science, lequel l'emporte, en même temps que l'étudiante Alice Heydinger dont il est aimé en secret, vers l'étage de la « Zoologie », que Lewisham est orienté dans une voie qui doit le conduire aux plus nobles, aux plus réconfortants succès. Il semble que devant lui la route s'allonge, toute droite, jusqu'à l'infini. Et voici que subitement, presque à la veille de l'examen qui doit couronner la première partie de son effort, éclate la crise que, tôt ou tard, tout homme connaîtra, crise déterminée par

le conflit de notre volonté, du sens constructif qui est en nous et des voies mystérieuses de la vie et de l'évolution. Qu'a-t-elle pourtant pour troubler Lewisham, cette gauche, falote, niaise petite Ethel qui, quelques années plus tôt, fit déjà battre son cœur de jeune maître, qu'il retrouve à Londres alors qu'il l'avait presque oubliée, et en compagnie de laquelle, ses cours terminés, il aime à s'égarer en de longues promenades qui transforment en un paysage de rêve la capitale embrumée ? Ce qu'il révère, elle ne le comprend pas. Il est conscience, labeur, honnêteté : elle est faiblesse et compromis ; elle se prête docilement au rôle abject que lui fait jouer son beau-père, Lagune, l'illusionniste ; elle est la complice de ses supercheries. Et Lewisham sait tout cela ; et Lewisham a tout de suite compris que cette femme ne lui apportera rien, que lier son sort au sien, c'est dire adieu à « la carrière », c'est renoncer à toute recherche noble et désintéressée. Mais elle est quelque chose d'autre et de plus que ce que prévoit et ce que cherche à atteindre notre volonté ; elle est jeunesse et tiédeur, elle est ce qui empourpre les joues, ce qui fait couler le sang plus vite ; elle est le mystérieux appel que la vie lance à la vie ; tout ce que projetait Lewisham était important, mais ceci est essentiel. Ainsi nous trouvons face à face nos aspirations et les exigences d'un monde déjà façonné, notre esprit avide de clarté et d'harmonie et la nature qui poursuit aveuglement ses voies. Quelle est la formule qui conciliera cette double tendance, à quelle action nous résoudre ? Attendre, retarder l'heure du bonheur, construire un foyer, comme le suggère l'étudiant Parkson, tout plein de

son Ruskin, et, quand tout sera prêt, y installer la femme, être le chevalier partant à la conquête d'un monde qu'il mettra à ses pieds et qu'un baiser récompensera? Tout ce qui est jeunesse et santé s'insurge en Lewisham contre une telle solution. C'est l'amour que son être réclame et il n'a que faire de tout ceci. Sans doute, il s'exprimera avec plus de retenue que Prothero, le Sancho Pença de Benham, que fait presque hurler la continence qui lui est imposée à l'université, mais il ne cherche pas à donner le change : ce qu'il veut, c'est posséder, et non servir Ethel; c'est une femme, et non une déesse, que son corps aussi bien que son âme demandent. S'aimer naïvement, au grand jour, faire d'Ethel sa maîtresse? Une telle idée ne peut effleurer l'adolescent élevé dans une ambiance puritaine. Chercher ailleurs, dans les plaisirs des sens, un dérivatif? Mais il faut en Angleterre être riche pour se permettre d'être immoral; il n'y a que les fils de l'aristocratie qui puissent franchir sans dommage l'heure de la puberté. Alors, la seule issue offerte aux jeunes gens de la classe à laquelle appartient Lewisham, c'est le mariage hâtif, le défi bravement lancé à la vie... et que la vie relève. On sait comment l'histoire évolue : les premiers transports, les premières difficultés pour équilibrer le pauvre petit budget, l'abandon de toute recherche scientifique, la chasse aux leçons, les rancœurs, les jalousies, le sentiment de l'irréparable défaite... et puis la venue de l'enfant, raison de notre vie, qui atteindra peut-être le but que nous avons un instant entrevu.

Et voilà tout ce que nous aurons fait pour les jeunes. Les générations se succéderont, et il faudra que chaque

fois, sans lumière et sans guide, ces derniers recommencent pour leur compte la douloureuse, la ruineuse expérience. Nous apprenons à nos enfants une foule de choses, mais pas celle dont ils ont le plus besoin. Nous ne leur signalons aucun des pièges dans lesquels nous sommes nous-mêmes tombés, nous ne leur disons surtout pas que nous y sommes tombés. Nous ne leur offrons qu'une morale négative, et nous ne nous empressons pas de leur dire que cette morale ne nous a pas préservés. Il est dans *Les Amis Passionnés* une page admirable. C'est celle où Stratton, après la mort de son père, se trouve seul dans la maison familiale, en présence du portrait de ce dernier et de celui de son aïeul. Il contemple ces visages immobiles et s'étonne de leur silence. Il y a là réunis trois êtres du même sang, qui ont souffert, se sont lancés dans les mêmes entreprises, ont connu les mêmes échecs, et qui pourtant sont impénétrables les uns aux autres. Il semble que chaque vie se referme sur elle-même, qu'une sorte de honte nous tient qui nous empêche de révéler à nos fils et à nos filles, avec franchise, presque avec impudeur, le coût de chacune de nos expériences, avant qu'eux-mêmes ne s'embarquent pour le périlleux voyage. Quel est le père, quelle est la mère qui a confessé à son enfant les aspects sous lesquels l'amour s'est présenté à lui, les tentations qu'il a pu vaincre et les sacrifices qui ont été au-dessus de ses forces ? Que de temps, que de larmes ces silences ont coûtés à l'humanité ! « Pourquoi faut-il que tous nous répétions des choses déjà faites, et que par une route d'amertume nous revenions à cette sagesse que nos pères avaient atteinte avant nous ? Mon aïeul aurait dû me laisser

autre chose que la tranquille énigme de son visage attentif. Toute ma vie jusqu'ici m'a servi à apprendre ce que beaucoup d'hommes avaient appris avant moi... N'est-il pas temps que les générations se rapprochent et s'aident mutuellement ?... » C'est un devoir que de protéger et de diriger nos fils, mais c'en est un plus grand encore de nous ouvrir à eux comme s'ils étaient nos égaux, « afin que, lorsque nous serons morts, ils puissent retrouver en nous des amis et des contemporains ».

Mais ce n'est pas seulement à l'heure d'une crise à laquelle personne n'échappe que nous avons besoin d'une morale sexuelle, qu'il nous faut savoir quelle est la place que la femme peut et est en droit d'occuper dans notre vie ; il nous est aussi nécessaire d'être éclairés lorsque nous nous mouvons dans le plan de l'expérience courante. Il n'est ni vie politique, ni vie sociale, ni vie domestique qui soit possible si nous ignorons la conception que la femme a de son rôle, si nous ne savons pas ce qu'elle attend de nous et ce qu'elle croit pouvoir nous apporter. Tôt ou tard, l'équivoque, l'hypocrisie, s'il y en a une, entraînera la mort de l'institution, la ruine du système. Il est impossible qu'une société progresse ou même simplement subsiste, si personne n'a chez elle une idée tant soit peu nette des réalités que recouvre le voile du mariage, de l'amour ou de l'amitié. Ce sont là choses que vous pouvez négliger, mais qui, elles, ne vous laisseront pas en paix, et sur lesquelles nous devons projeter une lumière franche si nous ne voulons que les sources qui alimentent nos plus secrètes pensées, l'art, la littérature, ne soient empoisonnées. Il faut hardiment pro-

clamer que l'Etat ne peut se dispenser d'avoir une politique sexuelle, et qu'en cette matière, comme en toute autre, la grande affaire « est d'avoir autant de citoyens satisfaits et respectueux de la légalité qu'il se peut » (*Du Commencement jusqu'à la Fin*). Tant que vous n'avez pas considéré sous toutes ses formes le problème sexuel, tant que vous n'avez pas tenu compte pour sa solution de toutes les données fournies par l'état des idées, les conditions économiques de l'heure, les désirs, les appétits et jusqu'aux humeurs des individus, vous n'avez pas créé de véritable atmosphère morale, vous contraignez hommes et femmes à vivre, que ce soit dans une salle de théâtre, dans un laboratoire où étudiants et étudiantes collaborent, et jusque dans l'intimité du foyer, dans un air qui les oppresse ou qui les surexcite. De l'idée que nous nous faisons de la femme dépend notre attitude à l'égard des femmes, soit, puisque les deux sexes participent maintenant aux mêmes actes, fréquentent les mêmes milieux, vivent l'un à l'égard de l'autre dans un état de perpétuelles réactions, notre ligne de conduite elle-même. Selon que nous verrons dans la femme une amie, une associée possible, ou que nous la considérerons comme, tant au point de vue mental qu'au point de vue physique, essentiellement différente de nous, selon que nous atténuerons ou que nous exagérerons sa valeur sexuelle, nous serons dans les actions courantes de la vie toute franchise ou toute réticence, nous parlerons à notre interlocutrice « avec aussi peu d'affectation qu'à un homme, ou notre attitude réservée fera vaguement songer à celle du chat qui ne veut pas qu'on le soupçonne de vouloir voler le lait ». (*Ibid.*)

Enfant ou citoyenne ? Chose ou âme ? Nous nous interrogeons, la femme s'interroge et nous demande de l'aider. Et c'est parce qu'aucune réponse définitive n'a encore été fournie que le malaise dont nous souffrons persiste, que l'air que nous respirons se trouve secrètement vicié, que toutes nos constructions, dans l'ordre social ou politique, gardent un caractère instable et provisoire. La femme sait comme nous le savons sent comme nous le sentons, avec sa raison, avec son intuition, qu'elle a définitivement pris place dans notre vie. Mais est-ce pour l'ennoblir, pour lui faire porter tous ses fruits, ou pour gaspiller, avec le reste, cette portion de nous-mêmes que nous tenions jusqu'ici hors de son atteinte ? « Devons-nous la mettre à l'épreuve, lui faire confiance, ou devons-nous continuer à la surveiller et à la dominer ? » Restera-t-elle l'objet choyé — que notre puissance accrue nous permet de choyer davantage — ou sera-t-elle « l'égale, la compagne, celle dont l'aide nous est indispensable ? » (*Le Nouveau Machiavel.*) Sur ce sujet, la femme doit, d'ailleurs, aussi bien que nous, prendre franchement parti. Car, il faut qu'elle se le dise : nous ne voulons que d'un marché honnête ; si elle veut obtenir davantage, il faut qu'elle donne davantage ; si nous faisons d'elle notre égale, nous sommes en droit d'exiger d'elle « labeur, courage, et cette chose, la plus nécessaire de toutes : un esprit au plus haut point lucide, s'exprimant ouvertement et sans honte. » (*Ibid.*)

III

« Le caractère fondamental de la vie, c'est d'être un tissu et une succession de naissances. » (*L'Humanité se Fait.*) Voilà la vérité qui doit trouver d'accord tous les « Nouveaux Républicains », tous les individus qui travaillent à l'édification de l'état futur, à la réalisation de la grande synthèse humaine. Libre à eux de différer dans leurs croyances religieuses, d'admettre ou de nier l'immortalité de l'âme, de croire en la vertu de tel ou tel principe de morale, d'estimer que notre vie doit être subordonnée à la notion de Droit, à celle de Liberté, de Bonheur, de Devoir ou de Beauté. Mais s'ils ne sont pas convaincus que tous les efforts du législateur doivent avoir pour but d'assurer le plus grand nombre de naissances heureuses et saines, s'ils ne conviennent pas que la valeur « de toute entreprise humaine, de toute institution, de tout mouvement, de tout parti, de tout état », est en relation directe avec un progrès, « tant quantitatif ou qualitatif », en matière de naissances, alors leur service ne sera qu'un demi-service, et c'est en vain qu'ils chercheront le point de rencontre d'où ils pourront distinguer les forces qui, dans le monde moderne, travaillent dans un sens constructif de celles qui agissent dans un sens anti-social.

Assurer le plus grand nombre possible de naissances saines ! C'est dire que politique, économie, morale *doivent avoir un fondement biologique*. Et c'est biologiquement qu'il convient de considérer le mouvement

encore très vague, aux manifestations souvent incohérentes, qui tend à assurer à l'heure présente l'émancipation de la femme. Le féminisme ne saurait être pour Wells affaire d'amour-propre ou de sentiment. Celui qui, dans les *Anticipations*, tourne en dérision notre régime politique fondé sur de prétendus Droits de l'Homme ne saurait s'échauffer pour les Droits de la Femme. Il ne s'agit pas de savoir si, physiquement ou intellectuellement, les pouvoirs de la femme peuvent faire équilibre à ceux qui sont communément reconnus à l'homme, si la première doit être autorisée à tirer parti de toutes les chances qui s'offrent au second. Bref, il ne s'agit pas de donner un plus large champ d'application au principe d'égalité. Ce qu'il faut, c'est connaître si la condition faite présentement à la femme, si les relations qui existent à l'heure actuelle entre les sexes sont telles qu'elles garantissent à la collectivité des naissances d'une haute qualité, si elles assurent à l'enfant une éducation qui ne laissera inexploitée aucune des richesses que renferment son corps et son esprit. A ces considérations, certes, on peut en ajouter d'autres, d'une nature plus intime ; il n'y a pas que le bonheur et la santé de la génération qui vient qui dépendent du sort qui sera fait à la femme et des libertés qui lui seront concédées. Mais c'est par là qu'il faut commencer ; c'est par là que le féminisme reste un problème d'ordre collectif, l'un des premiers que doive résoudre la conscience de la race.

La question peut être présentée sous une autre forme. Nous nous demanderons si, en l'état actuel, la femme peut remplir, dans le processus d'évolution, le rôle essentiel qui lui est dévolu. Souvenons-nous que

Wells a pris soin de marquer que, pour assurer le progrès de l'espèce, l'humanité se refuse à suivre les méthodes employées communément par la nature. Cette dernière pousse, dans chaque espèce animale ou végétale, la fécondité jusqu'à l'extrême limite, elle fait naître plus d'individus que la terre n'en pourra nourrir, puis, soumettant l'ensemble des jeunes créatures à des conditions de vie qu'un certain nombre seulement pourront supporter, « elle broie et tue les individus les plus faibles. » (*Une Utopie Moderne.*) Il ne faut pas nous cacher que jusqu'à une époque rapprochée l'espèce humaine n'a pas connu d'autre mode de sélection : guerres, famines, épidémies, infanticides en Chine, ont été longtemps les seuls agents du progrès physiologique. Nous commençons pourtant à comprendre qu'aux méthodes « punitives » de la nature nous pouvons substituer une méthode préventive, que ce n'est pas *après* la naissance, mais *avant*, que la sélection doit s'exercer. La nature torture, écrase les êtres débiles. « L'idéal pour une civilisation scientifique, c'est d'empêcher que ces êtres débiles voient le jour ». L'État moderne « peut rendre les conditions de vie tolérables pour toute créature vivante, pourvu que les individus inférieurs soient mis dans l'incapacité de se reproduire ». (*Ibid.*) Il ne s'agit pas d'instituer, par des procédés artificiels, une sur-espèce, de décréter que seuls tels ou tels spécimens auront le droit de procréer, de fonder, comme le recommandent certains eugénistes, des fermes d'élevage : les lois de l'hérédité sont trop complexes, les caractères qu'on relève chez chacun des parents se combinent de façon trop variable et avec des résultats trop imprévus pour que notre

intervention prenne une forme directe et positive. L'Etat ne peut avoir en vue que des moyennes. Il ne peut fixer que les conditions minima auxquelles devront satisfaire les individus désireux de fonder une famille. Il peut, par exemple, exiger de ceux-ci « qu'ils aient dépassé un certain âge, qu'ils aient atteint un certain développement physique, et qu'ils soient indemnes de toute maladie transmissible ». Il peut, de même, demander au futur père de famille la preuve que son salaire est suffisant pour lui permettre d'élever les enfants à venir. Il en a le droit, car, à défaut d'une telle garantie, c'est à lui qu'incomberont les frais de cette éducation.

Mais ce que l'Etat exigera surtout, c'est que les affinités mystérieuses qui, chez les espèces animales, attirent la femelle vers le mâle, puissent librement s'exercer dans le monde des hommes. Il retouchera les institutions, modifiera le statut économique de la femme de telle sorte que, des deux côtés, l'amour soit une affaire de choix. Il se pénétrera de cette vérité « que l'expression suprême de la personnalité réside dans la sélection de l'associé avec lequel on procréera. » (*Une Utopie Moderne.*)

Or, il est indéniable qu'à l'heure actuelle une sujétion économique pèse sur la femme, avant, pendant le mariage, et encore plus après la dissolution de celui-ci. Appelez les choses du nom qu'il vous plaira, posez sur la réalité le voile le plus délicat, un fait subsiste : dans une société comme la nôtre, qui oppose surtout des valeurs économiques, la femme ne peut qu'avoir conscience de son infériorité ; à travail égal, elle produit moins que l'homme, elle est sujette à des indispo-

sitions qu'ignore ce dernier, sa vie est dominée par des facteurs sentimentaux qui n'ont que médiocrement prise sur lui. Elle ne peut rétablir l'équilibre, vivre pleinement, connaître les joies de la maternité qu'en trafiquant de son sexe, « en conquérant ou en attirant un mari, en se vendant à lui en un marché presque irrévocable, en le suivant et en partageant son sort dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. » (*Ibid.*) L'homme auquel la femme se livrera ainsi n'est pas celui qu'appelle son instinct et que réclament toutes les forces de son être : c'est celui qui lui épargnera un labeur qu'elle sent au-dessus de ses forces ; ce n'est pas celui qui lui donnera l'enfant le plus robuste, c'est celui qui, tout simplement, pourra nourrir son enfant. Aussi, ce à quoi le féminisme doit tendre, selon Wells, en premier lieu, c'est à un reclassement des valeurs qui opposera aux simples valeurs économiques des valeurs de foi, de dévouement et d'action. C'est pour qu'elle puisse choisir librement l'époux, c'est pour qu'elle puisse porter le plus beau des enfants, et non pour que sa vanité ou un certain instinct de révolte qui gronde en elle reçoive satisfaction que la femme doit être rendue indépendante de l'homme. Il faut qu'on sache qu'en accroissant le patrimoine vivant de l'Etat, qu'en se consacrant de toute son âme à l'éducation de l'être qu'elle a mis au monde, elle s'acquitte d'une tâche au moins égale à toutes celles que le bras ou le cerveau de l'homme lui permet d'accomplir. Il faut qu'à la famille dominée par le mâle irresponsable succède « la famille matriarcale », qu'une récompense spéciale, digne du service rendu, traitement véritable et non secours, soit

accordée à chaque mère par la collectivité. Il faut, pour parler franchement, « que la maternité devienne pour toute femme une carrière normale et rémunératrice » (*Une Utopie Moderne*) et que, par conséquent, la disparition du mari, ou les fluctuations de sa fortune, n'aient aucune répercussion sur la destinée des enfants. On se souvient que ce point de vue est celui que Remington cherche à imposer aux partis historiques, et que c'est son projet de « Dotation de la Maternité » qui assure son élection triomphante à Handitch. Seule, d'après lui, cette modification des assises de la famille moderne, « cette réadaptation de l'unité sociale, à laquelle les hommes ne songent pas plus qu'ils ne songeaient en 1800 à la traction électrique ou à l'aviation », est capable d'amener dans la « qualité » de la population le changement radical qui la rendra apte à l'effort que peut attendre d'elle l'Etat civilisé. C'est à cette preuve décisive qu'on pourra juger si les forces d'évolution qui modifient *extérieurement* la vie des peuples sont capables ou non d'agir à l'intérieur des existences. « Ce n'est pas tant de notre décadence morale que nous périrons que de l'incapacité que nous montrons à nous adapter moralement. Le vieux code est incapable de se plier aux besoins nouveaux... La femme moderne commence à comprendre qu'il est dégradant pour elle d'être personnellement soumise à un individu qui exerce sur ce devoir intime et suprême qu'est la maternité un contrôle illimité... Elle veut que son choix soit réel, elle veut une « famille », alors que l'homme entend trop souvent par là une possession. Ceci modifie radicalement l'esprit des rapports familiaux. Leur forme est demeurée la même qu'à

l'époque où la femme était considérée comme un gentil animal, désirable et à l'occasion fécond. Contre ces idées consacrées par le temps, l'âme de la femme nouvelle lutte, dans la honte, dans l'étonnement, dans l'amertume et dans les larmes. » (*Le Nouveau Machiavel.*)

L'intérêt de l'enfant sauvegardé, la femme garantie contre les conséquences éventuelles de son infériorité économique, Wells estime que la volonté collective n'a plus, pour ce qui a trait aux rapports des sexes, de raison de s'exercer. Nous entrons, en effet, à partir de ce moment, dans un domaine où émotions et passions sont les maîtres, où l'individu doit être laissé seul juge de ce qu'il est en droit d'exiger ou de ce qu'il peut concéder. Les affaires d'un ménage sans enfants, la consolidation ou la dissolution d'une union qui n'a apporté aux conjoints que des satisfactions d'ordre sentimental sont choses qui intéressent aussi peu l'Etat que les péripéties d'une partie de cricket. Ce que doit souhaiter le législateur en pareille matière, c'est, répétons-le, de voir le plus grand nombre possible de gens heureux. Autant, lorsque l'avenir de la race est en cause, il mettra à sa sanction des conditions rigoureuses, autant il veillera à ce que sous couleur « d'amour libre » personne ne se décharge des responsabilités que doit entraîner la paternité, autant, en cas d'union stérile ou lorsque les enfants auront été pourvus, il se ralliera à une interprétation libérale des clauses de l'actuel pacte conjugal. « La vie privée de l'adulte est une vie entièrement privée, dans laquelle l'Etat n'a pas le droit de s'immiscer. » (*Une Utopie Moderne.*) L'opinion s'habituera, non seulement à

tolérer, mais à respecter toute une gamme d'unions dont chacune se rapprochera par quelques caractères seulement de l'union-type à laquelle nous sommes accoutumés. Il faut, du reste, que ladite opinion se pénètre bien du fait que les institutions, Mariage, Famille, qu'elle a tendance à considérer comme les plus intangibles, sont celles qui, de toutes, ont été le plus soumises durant le cours des siècles aux forces de changement. Rien ne ressemble moins à la famille d'aujourd'hui que celle d'il y a cent ans ; à ce point que certaines églises, gardiennes de la tradition morale, refusent de considérer comme valable telle forme d'union à laquelle le législateur donne pourtant son approbation. Est-il besoin de rappeler que les droits du mari sur la femme et sur l'enfant ont été singulièrement limités ? « L'époux a cessé d'être un autocrate pour devenir un monarque constitutionnel. » (*Des Mondes Neufs contre des Vieux.*) La morale absout de nos jours en Angleterre ce qu'elle condamnait hier : par exemple, le remariage de l'homme avec la sœur de sa femme défunte. Aucune matière ne s'est mieux prêtée, aucune ne se prête mieux, à de perpétuels réajustements.

Sans doute, de très fortes raisons continueront à militer en faveur du modèle d'union que l'on peut qualifier de normale : déclarée, permanente, monogame. Une des meilleures, c'est que l'enfant, même s'il doit être amplement doté par l'Etat, ne pourra se développer harmonieusement que dans une certaine ambiance morale, qu'il sera mauvais pour sa sensibilité d'avoir à subir le contre-coup d'une série de remariages de celle qui, toujours, aura été instituée sa gardienne. Cet avantage social du mariage permanent

ressort si nettement que Wells se demande s'il ne conviendrait pas que l'Etat intervienne, ou que tout au moins un courant d'idées se crée, pour rendre obligatoire la continuation d'une union féconde jusqu'au moment où la femme aura cessé de s'acquitter de ses fonctions maternelles. C'est pourquoi une faveur, des privilèges spéciaux pourraient s'attacher à cette sorte de mariage. Mais, si l'on suit la pensée de Wells, il semble bien qu'il ne suffira pas à deux individus de déclarer qu'ils contractent une union de durée illimitée pour que l'Etat leur accorde sa sanction; il faudra que les *causes* du mariage ressortent avec une suffisante netteté, et, selon leur nature, la puissance publique interviendra ou se tiendra à l'écart. Le contrat sanctionné ne pourra être qu'un contrat équitable, dans lequel les apports se balanceront. Or, tout de suite nous nous demandons : qu'est-ce que la femme peut apporter ? Ici, nous nous trouvons en présence de deux points de vue : celui des gens qui croient fermement à l'égalité des sexes, celui des gens qui, non moins fermement, croient à l'infériorité de la femme. Les uns et les autres ne se rendent pas compte qu'entre les qualités masculines et les qualités proprement féminines, il n'y a pas de commune mesure, et que chaque civilisation, selon son idéal, selon les conventions qui y ont cours, décide, par un acte purement arbitraire, que l'un des deux sexes aura la prédominance sur l'autre. Les conséquences logiques que réformateurs ou philosophes ont voulu tirer de l'idée d'égalité, aussi bien que de celle d'infériorité, en font, d'ailleurs, tout de suite apparaître le caractère spécieux. Les partisans de l'égalité, Platon par exemple,

ont été obligés de pousser jusqu'à l'assimilation complète des sexes (la femme fréquentant les gymnases, allant à la guerre) l'analogie qu'ils apercevaient entre ceux-ci. Les partisans de l'infériorité féminine — perdant de vue leur point de départ — ont été amenés à faire de la femme une « spécialisée ». Il est indéniable que presque toutes les civilisations se sont ralliées à l'opinion de ces derniers. Toutes les influences sociales ont tendu à spécialiser la femme dans son sexe, à lui montrer le parti qu'elle en peut tirer, à faire d'elle une hyper-sexualisée. Elle est ainsi devenue pour l'homme occidental une sorte de stimulant, et seulement par exception une compagne. Elle est l'idole « ornée et parfumée », dont aucune espèce vertébrée ne nous offre l'équivalent ; « il faut pénétrer dans les secrets domestiques des insectes et des crustacés pour découvrir son vivant parallèle ». L'une des premières questions que doit résoudre l'Etat moderne est celle-ci : cette différence tout artificielle, faut-il l'accroître ou la réduire ? Si vous répondez affirmativement, vous faites du mariage une affaire « d'excitation et d'émotion », vous isolez les sexes, aux jeunes gens vous offrez « une énigme et un mystère » ; vous leur présentez un objet précieux pour lequel, en leur délire amoureux, ils seront prêts à combattre et à mourir, mais qui, dans les intervalles de lucidité qui sépareront ces hauts faits, n'aura aucune action sur leurs idées, pas plus qu'il n'aura d'influence sur les enfants qui naîtront plus tard d'une telle union. Avec ce genre de femme, cette créature « merveilleuse et exagérée », vous transformez d'ailleurs lentement notre société en harem. Tirant tout son prix de sa valeur sexuelle,

sans usage dès que pâlisent les attributs qui font le charme de son sexe, il est normal qu'elle exige de l'homme auquel elle aura fait le don de sa jeunesse qu'il l'entretienne à perpétuité. Ramenez au contraire à des proportions convenables ce qu'il y a de sexuel chez la femme, donnez aux filles et aux garçons une éducation commune, dépouillez la femme moderne « de ses ornements barbares, de ses plumes, de ses perles et de ses dentelles », et vous assurez à l'institution du mariage de nouvelles bases ; de l'homme et de la femme vous faites deux amis ; l'épouse cesse d'être stipendiée, vous créez un loyal échange ; au lieu de s'offrir, impassible, aux hommages, au lieu de chercher à concentrer sur elle « une attention directe et personnelle » (*Une Utopie Moderne*), la femme participe, avec ses qualités originales, au développement intellectuel de l'humanité. Aussi, sans opter ouvertement en faveur du mariage « association » contre le mariage « sentimental », l'Etat, en refusant d'intervenir dans l'exécution des conventions économiques passées à l'occasion ou au cours de celui-ci, crée-t-il en faveur du premier un réel privilège : il ne veut pas admettre que la tendresse et l'affection puissent être considérées « comme des marchandises négociables » ; dans leur échange il n'a pas à intervenir, à moins que l'intérêt de l'enfant, présent ou à venir, ne soit en cause. En conséquence, « il refusera de reconnaître toute dette ou tout transfert de propriété fondé sur de telles considérations. » (*Ibid.*)

IV

La femme a, comme l'homme, à résoudre dans sa sphère, et avec les moyens que l'état des idées et des mœurs met à sa portée, ce que Wells appelle « le problème de l'excès de pouvoir ». Si l'évolution ou le progrès — qu'on adopte le terme qu'on voudra — obéissait à une logique intérieure, si certaines tendances spirituelles, indéniables, assez fortes pour donner à une époque son caractère original, ne se heurtaient pas, dès qu'elles pénètrent dans le monde des faits, à la résistance d'un lent et paresseux organisme qui se refuse à rien changer à ses habitudes physiologiques, un tel problème ne se poserait pas. Mais nous vivons dans un monde régi par un étrange dualisme. Il semble que, dominant les destinées de l'homme, il existe un pouvoir qui donne à celui-ci des outils et des armes, et un autre qui retourne outils et armes contre lui, un pouvoir qui l'émancipe, le rend indépendant de la matière, accroît la somme de ses loisirs et de ses libertés, et un autre, qui, au moment même où il prétend utiliser ces loisirs et ces libertés nouvelles pour créer, pour mettre dans la vie plus de lumière et de beauté, rend plus violente que jamais l'emprise de traditions qu'il pouvait croire éteintes, fait surgir de son être un tumulte de passions qu'il pouvait croire à jamais domptées. Dans cet assaut jamais lassé des forces originelles, quel usage faire de notre puissance accrue ? C'est là tout le problème humain, et le féminisme n'est que l'un

des aspects, l'un des plus tardivement révélés, du problème humain. Ce n'est pas parce que l'éducation, les loisirs sont venus plus tard pour la femme que pour l'homme que le sens de la vie, des possibilités qu'elle ouvre, doit être chez la première différent de ce qu'il est chez nous. Son effort est notre effort, ses difficultés sont nos difficultés. Pratiquement les chances offertes à l'homme et à la femme semblent en voie de s'égaliser. Munie du même bagage, elle aussi veut tenter l'aventure. Mais la conception que le monde garde de son rôle, les facilités de réalisation qu'il lui offre ne s'accordent pas avec sa situation modifiée. Une foule de facteurs tendent, dans un sens très noble, à la déssexualiser ; elle tend à être volonté et service. Et pourtant elle trouve en face d'elle un univers déjà façonné, un univers qui refuse obstinément de lui conférer un autre usage qu'un usage sexuel... Au point qu'une inquiétude la prend, comme elle s'empare de ceux qui vivent auprès d'elle. N'est-ce pas le monde qui a raison ? N'est-elle pas sexuelle jusqu'au fond de l'âme ? Cette lutte de la femme contre son milieu, avant le mariage, voilà le sujet du roman où Wells a poussé le plus à fond l'étude psychologique de la jeune fille anglaise contemporaine : *Anne Véronique*.

Il y a chez cette dernière, comme chez toutes celles des héroïnes de Wells auxquelles celui-ci accorde franchement sa sympathie, une sorte d'animalité saine, un désir, un appétit : « Elle sentait le besoin de vivre, elle éprouvait une impatience véhémence — sans savoir au juste ce qu'elle convoitait — de faire, d'être, d'expérimenter ». Et elle en veut à sa famille et à son monde

« de ce que l'expérience est trop longue à venir ». Elle reproche à ceux auprès desquels elle a grandi, à son père, à sa tante, de ce que pour eux bonheur et confort sont deux termes synonymes. Elle est surtout montée contre son père, dont le code d'honneur ne connaît que deux sortes de femmes, les pures et les impures, et qui, sous ce prétexte, refuse de lui laisser faire les choses et voir les gens qu'il lui plaît. Elle n'admet pas qu'on lui dénie le droit de pousser jusqu'au bout ses études, d'aller recevoir à l'Imperial College de Westminster, où enseigne le professeur Russell, un enseignement zoologique plus précis et plus complet que celui qui lui a été donné au Tredgold Women's College. Et puis, elle se dit qu'il doit y avoir dans l'amour ou dans la simple amitié entre individus de sexe opposé un sujet d'un prodigieux intérêt. Tout autour d'elle lui semble « avoir été recouvert d'une housse, comme dans une maison que les gens ont quittée pour l'été. Les persiennes sont tirées, le soleil n'a pas le droit d'entrer, on ne peut dire quelles couleurs voilent ces gris enveloppements. » Et, forte de sa seule volonté, ou de son seul entêtement, pour l'unique raison qu'on lui a refusé d'aller à un bal donné par des amis dont l'idéal politique semble à sa famille un peu trop « avancé », et chez qui l'esthétique tient une place laissée vacante par la morale, elle part... Elle part, parce qu'elle estime que « *home* confortable, toilettes, argent de poche ne sauraient acheter sa soumission, parce qu'elle en a assez des livres expurgés et des arts d'agrément. » Le mariage pourrait assurer sa liberté, mais le mariage, sous la forme où on le lui offre, lui semble être non point une énergique expé-

rience dans laquelle son cerveau, ses sens et ses nerfs trouveront à s'employer, mais une simple promenade sentimentale. Un sourire erre sur ses lèvres lorsqu'elle parcourt les lettres, mi-prose, mi-vers, dans lesquelles Manning, son prétendant qui frise la quarantaine, déclare qu'il veut faire d'elle « la Reine de sa Carrière », se proclame à l'avance « son chevalier, son serviteur, son protecteur ». Non ! Anne Véronique ne veut pas être le couronnement d'une carrière, l'apaisement d'un homme qui s'excuse auprès d'elle d'avoir vécu. Tout plutôt qu'un perpétuel tête-à-tête avec ce personnage au style trop fleuri, ornement de plusieurs cercles, tant soit peu musicien et tant soit peu critique, pour qui l'existence fut pareille à un parquet ciré, dont toutes les passions sont disciplinées, et qui compte parmi les divertissements les plus osés que le monde puisse offrir à son futur ménage « quelque déjeuner tranquille dans un joyeux restaurant », qui sait même, quelque randonnée, à travers les campagnes du Surrey, dans une voiturette à pétrole... Ce n'est pas qu'Anne Véronique ait pour principe que la femme doit se rendre indépendante de l'homme. Elle écoute incrédule le discours d'une apôtre du féminisme qui affirme — sans le prouver — que l'organisation primitive des sociétés fut matriarcale, que la femme est l'espèce et l'homme l'accident, que, profitant de ce qu'elle était accaparée par les devoirs de la maternité, celui-ci l'a dépouillée de ses libertés et de ses droits. Il y a chez Anne Véronique plus de bon sens et d'esprit critique. Elle reproche moins aux hommes de tenir les femmes sous le joug que de ne savoir que faire d'elles ; tous sont atteints de l'infirmité qui a empêché son

propre père de remplir jusqu'au bout son rôle d'éducateur : une femme, une fille, c'est pour eux une chose qui tombe dans votre existence...

Anne Véronique part pour Londres : mais aussitôt elle s'aperçoit qu'aux jeunes personnes de son espèce Londres n'offre, à moins qu'elles ne veulent mettre dans la balance un apport franchement féminin, qu'un travail d'homme, moins bien payé que si un homme l'effectuait. Il y a place dans Londres pour beaucoup d'aventures, mais pas du genre de celles dans lesquelles Anne Véronique cherche à agrandir et à affirmer sa personnalité. La réalité, c'est, tout d'abord, la recherche du logement, l'hôtesse qui vous accueille d'un regard renfrogné ou équivoque, c'est le frôlement du passant alors que tombe le soir, c'est la fuite devant quelque maniaque, surgissant brusquement d'une arcade et qui vous lance par-dessus l'épaule un mot qui vous fait tressaillir de honte et de dégoût. Anne Véronique est brave, mais il y a tout de même des choses auxquelles elle n'est pas préparée. Comment se débarrasse-t-on de ces sortes de gens ? Appeler un agent ? Faire un scandale ? C'est être citée demain comme témoin devant un tribunal, et alors... « La poursuite obstinée du mâle indésiré », voilà ce qu'a réservé à cette fille qui veut vivre sans l'aide d'autrui, « la cité illimitée, monstrueusement inhumaine ». Et Anne Véronique en vient « à avoir peur de l'ombre, peur des entrées de maison devant lesquelles elle passe, peur des lumières éblouissantes ; elle avait peur d'être seule, et pourtant elle ne savait pas quelle était la chose dont elle avait peur. »

Elle s'obstine et s'installe ; par un télégramme elle

rassure son père, par une lettre elle fait savoir au dévoué Manning que si elle décline ses offres, c'est qu'elle est d'un caractère « prêt à se plier aux besognes les plus rudes plutôt que de souffrir que l'on prenne soin d'elle ». Mr et Miss Stanley, que la dépêche a fait accourir et qui ont encore l'espoir que la fugue d'Anne Véronique ne s'ébruitera pas, se déclarent prêts, si elle veut rentrer, à toutes les concessions ; le frère aîné de celle-ci, qui sait par expérience quelle est la conclusion de ces sortes de croisades, cherche à lui démontrer, en un langage coupé d'argot, qu'elle est en avance sur son temps : « Le monde, lui dit-il, n'est pas encore fait à ce que les jeunes filles se lancent ainsi pour leur propre compte ; il faut que les bébés et les femmes, s'ils ne veulent couler, s'accrochent à quelqu'un — tout au moins pendant quelques générations... Rentre à la maison, Vee, conclut-il, attends un siècle, et puis tu recommenceras. » Mais à tous, à Manning lui-même, venu à la rescousse et auquel Anne Véronique montre ce que la société a fait de ses prétendues reines : pauvres reines de l'usine au dos courbé, reines trop parées du ruisseau, la jeune fille signifie son intention de persévérer.

Mais où trouver un conseil, où trouver un appui ? C'est alors qu'Anne Véronique se souvient qu'elle possède à Londres un ami : Ramage, un voisin de campagne, directeur d'un journal financier, importante personnalité de la Cité. Un jour elle s'est ouverte à lui, et elle lui a été reconnaissante de ce qu'il ne l'a pas traitée en petite fille, de ce que, très gentiment, il a pesé ses chances avec elle, de ce qu'il n'a pas ridiculisé ses idées ni déclaré ses buts inaccessibles. La vague

réprobation qui dans le milieu où vit Anne Véronique s'attache à Ramage, la réputation quelque peu don juanesque dont jouit ce gentleman grisonnant, sont loin de diminuer la sympathie que la jeune fille ressent pour lui. Voilà au moins un homme dont la vie, riche d'expériences, tranche avec une ardeur singulière sur celle de son père ou de Manning. Ramage, au cours de cette première conversation, lui a donné bon espoir ; il lui a montré aussi tout ce qu'on peut attendre d'une franche amitié entre homme et femme... Et, sans hésiter, Anne Véronique, au bout de ses économies, s'en va trouver Ramage. Celui-ci s'émerveille de son audace, tout en la ramenant insensiblement à un sens juste des réalités : Elle veut être libre, indépendante, mais a-t-elle le *vrai désir* de s'acquitter des besognes par lesquelles chacun de nous peut assurer sa liberté ? L'homme fait deux parts de sa vie, et accepte de consacrer l'une à des tâches qui ont plus ou moins un caractère servile ; il se fractionne : à l'atelier, dans les affaires, il donne tout de lui-même ; mais l'âme de la femme plane au-dessus des occupations qui lui sont imposées et qui, économiquement, peuvent la rendre libre : c'est qu'elle est plus près que nous de la vie, c'est que, pour elle, seul compte au fond l'acte qui est au cœur de la vie : l'amour ; l'amour est son vrai domaine ; d'où l'instinctive défiance que tout employeur a pour elle... Une imperceptible rougeur a passé sur la joue d'Anne Véronique ; mais déjà Ramage n'est plus que le confident, l'ami, un ami doublé maintenant d'un homme d'affaires. La valeur économique de son interlocutrice est, déclare-t-il, minime à l'heure présente ; mais qu'elle se fie à lui ; qu'elle se

dise qu'elle est pareille à une mine d'or encore inexploitée ; qu'elle complète son éducation... et, en attendant, qu'elle accepte de lui un simple prêt — qui, pour lui, sera le meilleur des placements.

Mais les mois qui suivent vont permettre à Anne Véronique de constater qu'un contrat passé entre un homme et une femme, quand cette femme est jeune, n'est pas écrit de la même encre que quand il lie deux hommes, qu'il y manque une intention, qu'il s'y ajoute un espoir, si bien qu'à mesure que se rapproche l'échéance les clauses formellement énoncées s'effacent, tandis que d'autres apparaissent, qui, pour n'avoir point été ouvertement formulées, ne créent pas moins aux yeux du mâle un engagement d'honneur. Alors que Anne Véronique ne songe très sincèrement qu'à jouir de la conversation de ce nouvel ami, que, amusée, elle se laisse traiter par lui dans des restaurants londonniens aux menus exotiques et au personnel polyglotte, Ramage, lui, ne pense qu'à mesurer jusqu'à quel point les curiosités qu'il éveille dans l'âme de la jeune fille, les émotions qu'il fait naître chez celle pour qui son amitié n'était au fond et dès le début qu'un goût très vif, avancent ses affaires. Il mène Anne Véronique entendre *Tristan*, et, dans l'ombre de la loge, pose une main sur sa taille. L'heure vient enfin où Ramage croit pouvoir brusquer le dénouement. Il invite Anne Véronique à souper en tête-à-tête avec lui dans un établissement connu par les rendez-vous galants qui s'y donnent, tourne la clé du cabinet, cherche la bouche de la jeune fille. Mais les muscles d'Anne Véronique ont été façonnés par une longue pratique des sports (elle a même suivi à l'École Normale un cours de *jiu-jitsu*) : elle frappe,

frappe de toutes ses forces ; elle n'est du reste en rien blessée dans sa pudeur, l'aventure lui semble quelque chose de prodigieusement stimulant. C'est la haine, une haine à froid, qui l'anime. Elle porte à son adversaire un coup en cet endroit particulièrement vulnérable où, sous la mâchoire, les glandes sont logées ; Ramage, meurtri, pousse une exclamation de douleur et lâche prise. Mais, voyez l'étrange situation, les deux lutteurs ayant repris haleine, c'est non Anne Véronique, mais l'homme qui s'indigne. Ce que Ramage crie à la jeune fille, c'est ce que toujours, dans un pareil cas, un sexe criera à l'autre : Elle savait ! Elle n'est qu'hypocrisie ! Qu'attendait-elle ? Et si elle ne voulait rien donner, « pourquoi se laisser offrir des dîners, l'opéra, pourquoi accepter de venir dans un cabinet particulier ? » Comment s'imagine-t-elle donc que le monde est fait ? « Supposez-vous qu'une fille ait le droit de vivre aux crochets du premier homme venu sans rien lui offrir en échange ? — Je croyais que vous étiez mon ami, réplique Anne Véronique. — Ami ! Qu'ont donc de commun un homme et une femme pour les rendre amis ? Vous êtes toutes des parasites, toutes. Par instinct. Seulement vous êtes vertueuses. Vous reculez. Vous vous soustrayez à un paiement honnête et sans détour de ce que vous avez su obtenir de nous. Vous vous réfugiez dans votre chasteté, votre délicatesse et autres balivernes quand vient le moment de payer ! » Anne Véronique a compris : c'est l'écroulement de tout le rêve qu'elle portait en elle, c'est l'impossibilité démontrée d'une vie joyeuse et libre où la femme serait la camarade de l'homme ; la réalité : « c'est que l'homme est passionnément enclin à croire

que l'amour d'une femme peut être acheté, conquis, maîtrisé, obtenu par contrainte ».

Mais Anne Véronique ne renonce pas à la lutte. Elle ne fera que changer de terrain. Elle s'était battue jusqu'ici pour elle-même, elle se battra à présent pour son sexe. La femme moderne ne peut s'imposer à l'estime de l'homme ; qu'elle s'impose du moins par un geste qui fera d'elle une martyre ! Que sa prison soit une vraie prison ! Que ce soit la sentence d'un juge en robe et en perruque qui lui impose silence ! « Vivre sa vie, c'est être une sorte de *jaune*. » Le livre de Wells est écrit au cours de l'une de ces années mouvementées où, en Angleterre, un groupe de femmes de tout âge et de toutes conditions se déclare décidé à obtenir par les moyens les plus violents le droit de vote, qui résume à leurs yeux tous les droits et toutes les libertés ; c'est l'époque où des ministres sont assaillis à leur descente de train, où du vitriol est introduit dans les boîtes aux lettres, où les membres des Communes sont assaillis, au sortir de chaque séance, par les bataillons de suffragettes que conduisent Christabel et Sylvia Pankhurst, où les geôles du royaume regorgent de prisonnières qui y ont institué « la grève de la faim ». Et Anne Véronique, comme une autre héroïne de Wells, Lady Harman, qui, elle, n'a pu obtenir de son mari, magnat industriel, qu'il la laisse vivre à son gré ou qu'il fasse d'elle son associée, s'enrôle sous la bannière suffragiste. On la hisse dans une tapissière, d'inoffensive apparence, qui tout à l'heure ira déverser devant Westminster son chargement humain. Après quoi, c'est la ruée de la police ; nous voyons Anne Véronique soulevée à bras de corps par un agent, reprenant

pied, martelant le visage d'un autre gardien de l'ordre qui entraîne vers le poste une petite vieille qui a crié jusqu'à ce qu'on l'arrête, prise à partie par la foule qui l'insulte et la couvre de boue, menée devant le juge qui l'admoneste et la condamne à cinquante livres d'amende ou à un mois de prison, à son choix. Elle ne peut qu'opter pour la prison ; elle est baignée de force dans une eau noirâtre par une co-détenue, contrainte de revêtir l'uniforme pénitentiaire dont la saleté la fait frissonner — n'a-t-elle pas eu souvent l'occasion d'examiner au microscope « les formes inférieures de la vie » ? Enfin, dans sa cellule, au cours d'une nuit de délire et de fièvre, elle comprend tout ce qu'a d'absurde sa position. Qu'a-t-elle à faire dans ce mouvement dirigé contre les hommes ? Mais non, l'horreur de l'homme, elle ne l'a pas. Elle sent qu'elle n'a rien de commun avec ces exaltées qui, tandis qu'elle médite, mènent dans une autre partie de la prison un véritable pandemonium. « La vraie raison pour laquelle je ne me trouve pas ici à ma place, c'est que j'aime les hommes. Je suis capable de leur parler. Je ne me suis jamais aperçue qu'ils m'étaient hostiles. Je n'ai pas de sentiment de classe féminin. »

Et voici enfin l'expérience qui couronne toutes les autres, en même temps qu'elle exauce les vœux secrets de l'instinct. C'est dans l'amour, voulu, intrépide, dressé au-dessus des conventions, l'amour qui est désir, courage, responsabilité, que la femme trouve l'utilisation de toutes les forces de vie qui sont en elle, l'emploi des pouvoirs nouveaux que l'évolution d'un monde dans lequel tout travaille à son émancipation met à sa portée. Ce que découvre Anne Véroni-

que le jour où elle peut enfin lire au fond d'elle-même, le voici : « Une femme a besoin d'entrer dans une alliance convenable avec un homme, un homme qui soit d'une meilleure trempe qu'elle-même. C'est de cela qu'elle a besoin, de cela plus que d'aucune autre chose au monde. Ce n'est peut-être pas équitable, ce n'est peut-être pas loyal, mais les choses sont ainsi. Ce n'est ni la loi, ni la coutume, ni la violence de l'autre sexe qui en ont disposé de la sorte. Les choses se trouvent être comme cela, tout simplement. Elle demande à être libre — légalement et économiquement — de façon à ne pas être obligée de subir la contrainte de l'homme qu'il ne lui faut pas ; mais Dieu seul, qui fit le monde, peut modifier le cours des choses et l'empêcher de devenir l'esclave de l'homme qu'il lui faut. » Et, avec toute sa foi, toute son âme, avec passion, sans regrets et sans pudeur, Anne Véronique se donnera à Capes, le jeune préparateur du Central Imperial College qui la guide dans ses travaux. Il joint à la santé du corps, la plus franche, la plus intransigeante honnêteté mentale. Il n'est pas libre ; il vit séparé de sa femme, sans que son mariage ait encore été rompu. Et c'est Anne Véronique qui s'offre à lui : « Je vous veux. Je vous veux pour amant. Je veux me donner à vous. Je veux être ce que je pourrai pour vous... Partons et vivons ensemble — jusqu'à ce que nous puissions nous marier. » Et ces deux êtres sains, lui le jeune savant, elle la femme enfin éclose qui comprend maintenant que toutes les crises passées, la détresse, les perplexités de l'écolière rebelle n'étaient autre chose que « les douleurs provoquées par l'enfantement de l'amour », s'en vont vers les neiges

alpestres, où chacun d'eux, ébloui, voit pour la première fois rayonner à travers la substance de l'autre l'immortalité de la vie. Certes, ils se sont mis au-dessus de la morale, comme s'y mettra tout individu qui est décidé à n'être que lui-même : « Si le terme individualité signifie quelque chose, il signifie qu'on passe une frontière, qu'on tente une aventure. Voulez-vous être moral et avec votre espèce, ou être immoral et avec vous-même ? Nous avons pris le second parti. » Il s'en faut d'ailleurs que leur attitude soit celle d'un défi. La jeune fille qui a fui le logis ne s'est même pas douté que la recherche du mâle, de l'élu que son étroit milieu ne pouvait lui offrir, pouvait être la cause de son exode. « Vous êtes sortie, lui dit doucement Capes, comme une fourmi pour le vol nuptial. »

Evolution, sélection, explication dernière de mouvements que leurs promoteurs s'imaginent être créés par la volonté des hommes et dont l'aspect économique ou politique n'est au fond qu'un aspect superficiel ou provisoire.

V

Anne Véronique est de 1909, *Le Mariage* de 1912. La pensée de Wells a durant cet intervalle de trois années évolué sur plus d'un point ; des préoccupations d'ordre religieux se sont notamment fait jour chez lui, qui, précédemment, ne s'étaient manifestées que sous une forme élémentaire et pour ainsi dire accessoire ; mais, à cela près, on peut dire que le second de ces romans reprend et élargit le thème traité dans le pre-

mier. Cette fois pourtant, par un procédé usité au cours de certaines démonstrations mathématiques, Wells suppose le problème résolu. Toutes les conditions extérieures se trouvent, avant que la véritable action s'engage, réunies en ce qui concerne Trafford et Marjorie. La loi de sélection a joué dans leur cas. Chacun d'eux, au moment où s'ouvre le drame intérieur dont Wells va nous relater les phases, a trouvé dans l'autre l'époux que sa jeunesse appelait. Le hasard — un hasard romanesque — les a d'ailleurs servis. Et il est bon que ce hasard intervienne, car Marjorie n'est que la sœur sans courage d'Anne Véronique. Elle sent bien tout ce qu'aurait de monstrueuse l'union que son père voudrait par vanité lui imposer ; mais en face de cette volonté despotique il n'y a chez elle, comme chez sa mère, qu'une résignation morne et comme empreinte de fatalisme. Et pourtant tout son être se cabre à l'idée qu'elle ne connaîtra pas d'autre embrassement que celui de l'humoriste Magnet, l'idole des lecteurs du Punch, être sans nerfs et sans passion pour qui tout le mystère de la vie se ramène à quelques situations qui, toutes, peuvent être résolues par un bon mot. Mais il n'y a chez Marjorie ni la vigueur d'instinct, ni l'ardeur spirituelle qui poussent Anne Véronique à prendre ce que Capes appelait « son vol nuptial ». Le fond de sa mentalité reste adaptable. Ceci tient en partie à l'influence de son milieu, non peut-être moralement, mais intellectuellement déshonorable. Aucune autre mentalité n'a agi sur elle que celle de son père, Pope, l'ancien carrossier, d'esprit lent et de tempérament irritable, qui met son point d'honneur à s'opposer à ce qu'il appelle le progrès —

le progrès étant symbolisé par l'automobile qui a détrôné le coupé ou le landau — prodigue en lieux communs, et qui, au point de vue social, en est resté à l'interventionnisme patriarcal. Sans doute Marjorie veut, comme Anne Véronique, vivre sa vie, mais une voix lui chuchote que, vivre plus largement, c'est s'assurer plus d'emprise sur les choses, c'est jouir, c'est posséder. Et le seul attrait qu'elle trouve dans le mariage auquel tout le monde la pousse, c'est qu'il lui permettra d'équilibrer son budget, et tout d'abord de liquider une foule de petites dettes exaspérantes et encore inavouées contractées alors qu'elle étudiait à Oxbridge. Si bien qu'en dépit de son irritation contre Magnet, lorsqu'elle voit comment il cherche à prendre possession d'elle, en dépit des impulsions d'une jeune intelligence qui refuse de souscrire à son interprétation édulcorée de la vie, elle vient de dire oui en fermant les yeux, lorsque, au milieu de la pelouse familiale, s'abat l'avion que pilote le jeune chimiste Trafford, avec comme passager le millionnaire juif Solomonson. Les conséquences de l'accident, assez graves pour l'homme d'affaires, sont bénignes pour le savant. En celui-ci Marjorie a bientôt reconnu son ex-examineur d'Oxbridge. Il n'a, pour sa part, pas oublié la vivacité d'esprit de l'étudiante. Marjorie a trouvé sa voie. A l'opposé d'Anne Véronique, c'est l'époux qui est venu à elle. Les deux jeunes gens se donnent secrètement rendez-vous. Ils sont surpris par Pope, qu'une telle audace indigne et auquel une absurde légende qui s'attache à la mémoire du père de Trafford, savant lui-même, fournit contre celui-ci une arme empoisonnée. Il cravache le chimiste, brutalise Marjorie. Mais

celle-ci tient bon. Elle attend sa majorité. Elle épouse Trafford. On peut dire que c'est à ce moment que le livre commence.

Voici le ménage installé. Et alors se pose la redoutable question à laquelle Wells, dans les derniers chapitres de ce lourd volume de près de six cents pages, se déclare incapable d'apporter une réponse entièrement et surtout immédiatement satisfaisante : Qu'est-ce que le mariage peut apporter à ces deux êtres qui sont, en dépit de quelques premières défaillances de la femme, deux êtres d'élite ? Les satisfactions normales, cette sorte de définitive mise en place de l'existence qu'il accordait encore il y a quelques générations à ceux qui débutaient de la sorte dans la vie, restent-elles à notre portée ? Le changement des idées et des mœurs a-t-il cessé de faire de la femme, de la meilleure des femmes, le facteur qui ennoblissait notre vie et décuplait notre effort ? Faut-il admettre qu'un antagonisme s'est insensiblement créé entre les sexes qui rend impossible toute collaboration ? Comprenez bien ce qu'est Trafford. Cet esprit vaillant est aussi par nature un tendre, un passionné. Il n'a point cherché Marjorie pour embellir les heures de détente qui succéderont aux heures de tension du laboratoire ; il veut la placer au cœur même de sa vie. Mais son intelligence, son imagination tendent aussi spontanément vers autre chose que les émotions qu'elle peut lui apporter. Un Trafford, c'est pour Wells le sel de notre terre, l'honneur de notre civilisation. Il est ce qui surgit de chaque génération, rapprochant l'homme un peu plus de la vérité. Il fait plus que généraliser : il représente cet esprit « insatiable et corrosif » qui s'insinue dans les défauts des

théories. « A 26 ans, il était déjà haï, respecté, insulté. » Et les joies qu'il tire de ses études sur les cristallisations, loin d'être austères, ont un caractère aussi esthétiques que scientifiques. Il se trouve plongé dans une sorte de transport à la vue du drame qui se joue au sein de la matière. « Il me semble, dit-il, que le monde entier est en feu. Cela me prend comme de la musique. » Et, devant ces augustes réalités, les compromis auxquels les hommes aboutissent lorsqu'ils façonnent leurs institutions, leurs rivalités, leurs coutumes, leurs lois ne lui apparaissent plus que comme les conséquences d'une sorte de maladie de l'esprit. Il sent que tant qu'elle restera orientée vers ces buts fragmentaires, l'intelligence humaine ne pourra que s'épuiser en stériles efforts, que ni les victoires qu'elle remportera, ni les défaites qu'elle subira n'auront d'importance réelle. L'esprit de recherche, dans sa pureté, dans sa nudité, indépendamment des réalisations qu'il rend possibles, indépendamment des bénéfices que, directement ou indirectement, il assure au genre humain, indépendamment des formules auxquelles il aboutit et qu'exploitent pour l'usage du monde le financier, l'industriel, l'ingénieur, tous ceux que le monde honore et qu'il paye comme si le miracle venait d'eux, voilà quel est son dieu. Il ne réclame rien, et il s'imagine qu'en échange le monde le laissera chercher et créer en paix, que les incertitudes, l'agitation d'une société pareille à une boussole affolée, tout le côté accessoire et puéril de la vie, s'arrêtera au seuil de son cabinet, que toutes ces choses l'ignoreront comme il les ignore.

Et voici que brusquement Marjorie fait entrer dans

sa vie un élément nouveau. Sa carrière était abnégation, service, oubli de sa propre personnalité, mépris des modalités de l'existence, du confort ou des joies que peuvent y introduire les objets façonnés par les hommes. Chez Marjorie, au contraire, il semble que le mariage suscite une sorte d'exaltation de la personnalité. Une fièvre d'acquisition la brûle. Les richesses que découvre son goût très sûr, les tentures, les tableaux dont, d'instinct, elle sait tirer un merveilleux parti, c'est en les maniant, en les disposant dans l'intérieur que sa fonction est, croit-elle, de parer, qu'elle se complète et qu'elle se perfectionne. Trafford s'étonne, puis s'inquiète, et enfin, le jour où il découvre que sa femme a utilisé sans compter le carnet de chèques que, dans un geste de confiance, il lui a remis au début de leur mariage, ne peut cacher son indignation. C'est à ce moment que certains aspects du caractère de Marjorie qu'il n'avait pu comprendre s'éclairent pour lui. Il incrimine son éducation, l'atmosphère de faux-semblant où s'est écoulée sa jeunesse, il songe maintenant que les seuls mobiles chez les Popes étaient soit des instincts, soit « une peur instinctive des instincts », qu'à leur esprit aucune idée digne de ce nom ne s'offrait comme critère, que nulle religion véritable — rien que les restes d'une religion à laquelle personne ne croit plus et dont personne ne veut se débarrasser — ne nourrissait leur âme, qu'aucun des membres de cette famille bourgeoise n'aurait pu dire pourquoi il avait été mis sur la terre « ou ce que la vie dans son ensemble pouvait signifier. » Il ne peut même pas s'empêcher de penser à la conduite équivoque de Marjorie à l'égard de Magnet. Il découvre entre ses tendances

et celles de sa femme une incompatibilité fondamentale. Et la crise éclate.

Mais, dans son dédain pour le fait social, Trafford ne s'est-il pas exagéré la valeur d'un coefficient personnel ? Tout de suite, aux premiers mots d'une explication qu'aucun des deux époux ne cherche à esquiver, la position de Marjorie apparaît très forte. « Mais que faire ? » : tel est le leit-motiv qui sans cesse revient dans sa plainte. Quel champ d'action la société offre-t-elle aux femmes de sa catégorie ? « Chez ce couple-là comme chez des milliers de jeunes couples dans Londres d'aujourd'hui, il y avait surmenage de celui des deux associés chargé de pourvoir aux besoins du foyer, alors que l'autre, dont le seul rôle était de dépenser l'argent gagné, avait presque pour seul devoir le devoir négatif de ne pas dépenser. Vous ne pouvez cependant pas employer les énergies qui sont en vous rien qu'en vous évertuant à ne pas dépenser d'argent. » L'enfant ? Les Trafford ont une petite fille, belle et saine. Mais Marjorie est trop vive, trop ardente pour demeurer des journées entières dans la contemplation des gestes de l'intéressant personnage ; non qu'elle se dérobe à une partie quelconque de ses devoirs de mère ; instinctivement son intervention se produit au moindre malaise du petit être, mais enfin il est des heures où la nourrice peut suffire à tout. L'intérieur ? « Je ne peux tout de même pas renvoyer la bonne et me mettre à récurer, pas plus que je ne peux faire les confitures ou des petits travaux d'agrément. Ce sont des choses que les magasins font mieux et à meilleur compte, et je n'ai pas été élevée à cela. On m'a élevée avec des jeux, des livres de classe, et on m'a

nourrie d'un fouillis d'idées. » Lire ! Soit, mais après quatre ou cinq romans... Trafford doit, par ailleurs, reconnaître que sa femme ne peut être pour lui une collaboratrice immédiate. Il n'a que faire d'elle dans son laboratoire : « Je suis amoureux de vous, et je ne peux pas penser à mon travail lorsque vous êtes là... Et puis, vous avez trop de retard. » Et pourtant Marjorie sent l'impérieux besoin « d'accomplir quelque chose de *réel*, de laisser quelque chose de plus que ce qui lui a été donné. » Elle n'a pas rejeté l'humoriste pour adopter une vue humoristique de la vie. Pendant un certain temps elle a songé à l'un de ces « mouvements » dans lesquels trouve un débouché en Angleterre l'excès d'activité de la plupart des gens qui se croient le droit d'intervenir dans l'existence d'autrui. Mais Trafford lui a montré que c'est par le triomphe de l'esprit scientifique, et non par des lois de coercition, que l'humanité peut atteindre au bonheur. Elle a été jusqu'à réunir chez elle un petit cercle de féministes : mais chez ceux-ci elle ne découvre qu'une volonté de violence et de désordre, alors qu'elle-même, par instinct, associe l'idée de progrès, pour l'homme comme pour la femme, à celle d'organisation. Alors ? Aucune tâche positive ne s'offre à elle, tandis que rien ne s'oppose à ce qu'elle fasse un mauvais usage de ses libertés. Et pourtant elle s'aperçoit que son mari a droit à plus que ce qu'elle lui donne. Elle ne comprend pas tout à faite la portée de ses travaux, mais elle sent bien que sa vie est toute de noblesse et d'abnégation. Elle compare le sort que le monde fait aux hommes de son espèce et celui qu'il réserve à un Magnet, riche, couvert d'honneurs, candidat éventuel au Prix Nobel, tout cela

pour avoir su tirer un nombre illimité « de redites et de variantes de la demi-douzaine de petites plaisanteries vieillottes et desséchées acceptées par le public britannique comme son offrande originale. » Et Marjorie se dit qu'elle aime passionnément Trafford.

Tous deux sont alors envahis par une idée qui ne les quittera plus : celle de chercher une retraite et de reconstruire leur vie, de laisser derrière eux « Londres et ses boutiques, le foyer, les mouvements, les visites et les rivalités, jusqu'à la petite Margharita, toute potelée et si autoritaire en ses exigences, d'être libres et de penser. » Et, sans autre bagage qu'un rucksack, le couple part pour une longue randonnée pédestre à travers les Alpes suisses ; sans plan tracé d'avance, hâlés, poussiéreux, sentant renaître en eux une sorte de joie animale, les poumons gonflés d'air pur, il se retrouvent tels qu'ils étaient au moment de leur mariage.

Mais voici que brusquement un nouvel aspect de la vie se découvre à Trafford. Un incident fortuit, une rencontre faite sur le chemin du retour va l'amener à se demander si les lois qu'il s'appliquait à dégager tandis que son œil s'émerveillait devant les mystérieuses associations des cristaux sont bien l'essentiel, s'il n'est pas une réalité autrement profonde que néglige l'esprit de recherche, si cette lutte pour retenir et pour fixer une vérité toujours fuyante, c'est bien là l'unique, le vraiment noble destin de l'homme, s'il n'est pas une autre aspiration, non suggérée mais inhérente à sa substance, qui veut et qui doit être satisfaite, bref, si ce qu'il considérait comme l'accessoire, l'accidentel, n'est pas, à tout prendre, la vie

elle-même. Redescendant sur le lac de Genève, les Trafford se trouvent subitement en présence de Solomonson, le richissime banquier dont l'accident fut, on s'en souvient, l'origine du mariage de Marjorie. Il villégiature avec sa femme chez son beau-frère, qui possède à Vevey, dominant le lac, une somptueuse villa. Ils invitent Trafford et Marjorie. Solomonson sait tout ce qu'il pourrait tirer de Trafford si le jeune savant consentait à utiliser pratiquement ses découvertes. Marjorie s'excuse du désordre de sa toilette, mais, pour la mettre à l'aise, on transforme en dîner travesti le repas habituel : ses hôtes s'amuse à la draper, ainsi que Trafford, en de souples et éclatantes étoffes. Et Trafford découvre à table que sa femme est merveilleusement belle, qu'elle est en harmonie parfaite avec ces fleurs délicates, ces broderies persanes, ces lambris aux teintes pâlisantes qui ornent la salle à manger, que tout cela est digne d'elle et qu'elle est digne de tout cela, plus peut-être qu'aucune des autres femmes qui sont là. Il avoue que la beauté, qui avait été l'inspiratrice de toutes les actions de Marjorie, a droit au même culte que la vérité. Et puis, il y a le confort et le bonheur des petits êtres qu'on a mis au monde : voyez quelle *nursery* somptueuse et intelligemment équipée les Lees ont fait établir pour leurs enfants ! Trafford est désorienté. Y a-t-il donc, comme le suggérait tout à l'heure l'un des convives, deux genres de vie : « Tout ceci ! » — et son doigt désignait le magnifique domaine, — « Tout cela ! » et il montrait la vallée où les hommes peinent et s'agitent ? Il y a là pour Trafford un nouveau courant d'idées qui sans cesse reviendront à son esprit tandis que roulera le train qui,

quelques jours plus tard, les ramènera vers Londres. Une phrase notamment, lancée négligemment par quelqu'un, comme s'il s'agissait d'un truisme, le hante : « Une jolie femme doit être bien habillée... » Est-ce donc à cela qu'aboutit toute notre civilisation ? Est-ce pour cela que la puissance de l'homme a été décuplée ? Les Lees, les Solomonsons, sont-ce là les chevaliers de la nouvelle époque, « entrant dans la lice, non avec une pique et un bouclier, mais avec des prospectus, tirant, non l'épée, mais des chèques en l'honneur de leur dame ?... Toutes ces femmes vivaient dans une sécurité et une abondance magnifiques, au-dessus de la boue et des risques du monde ; leurs chevaliers se mettaient pour elles en quête, et revenaient avec des villas, des tableaux et des perles historiques. » Et Trafford compare ce qu'est sa vie à ce qu'est celle des autres : il s'aperçoit que l'air de l'étroit compartiment de seconde classe où le couple a pris place est irrespirable ; et, en face de lui, il voit la pauvre figure tirée de Marjorie, de Marjorie brave, patiente au fond, « maintenant pareille à une épée flamboyante rejetée dans un vieux fourreau rouillé ».

Trafford, de plus en plus troublé, s'en va, quelque temps après, trouver Solomonson : aux arguments qu'il tire de sa conscience de savant, le banquier juif en oppose d'autres, non moins honnêtes, massifs et plus humains. Le mariage, c'est, pour l'homme, le commencement de la responsabilité. C'est la femme, les enfants à venir, et non plus la science et l'art, qu'il a pris ce jour-là l'engagement de servir. — Ma vocation, objecte Trafford ; j'accomplis pour l'humanité un travail pour lequel je suis, plus que pour aucun autre,

qualifié ; le monde croit-il qu'il tirerait plus de profit d'un autre travail qu'il me payerait quatre fois davantage ? — « Il n'y a pas de *monde* dans ce sens, » réplique Solomonson avec un peu d'aigreur, « ce qui compte ce n'est pas votre travail, c'est ce que la supériorité que vous possédez peut vous permettre d'acquérir... » Notre civilisation, continue-t-il, pensera peut-être un jour différemment, mais, croyez-moi, il faut encore attendre des centaines et des centaines d'années... « Pour l'instant, la condition de l'homme c'est la lutte, comme c'est la condition du sauvage et de la bête féroce — seulement vous avez des gants mieux rembourrés et les règles sont plus nombreuses. Nous ne sommes pas ici pour tout le monde. Nous y sommes pour nous-même — et quelques amis — encore faut-il faire des réserves... Je suis ici avec quelques objets que je veux garder, une femme que je possède et que je veux garder, et les mioches là-haut, les chers petits ! et je suis ligué avec tous ceux qui veulent la même chose que moi contre tous les gens et toutes les théories qui veulent nous renverser... » Je ne prétends pas, conclut Solomonson, que les gens qui s'enrichissent avancent d'un iota les affaires de la civilisation, ce que je sais c'est que les choses sont comme cela, c'est qu'il faut choisir entre le service du monde et de belles femmes et de beaux enfants, c'est que si, vous, les savants, vous vous refusez à tirer vous-mêmes parti de ce que vous créez, « il se trouvera toutes sortes de sales petites bêtes, rusées et actives, qui feront argent de vous comme les vers se nourrissent d'un fromage... et le monde appartiendra à leurs enfants. Vous bâtissez un temple pour que les mouches viennent y bourdonner. » Et Trafford

se laisse convaincre. C'est d'ailleurs moins la voix de Solomonson qu'il écoute que celle de la vie elle-même, « cette mère splendide et irrationnelle, la vie qui se soucie, non de recherche et de repos, mais de la vie elle-même. » — « Ah ! Si ce n'était pas pour toi », crie-t-il à Marjorie, « si je ne t'aimais pas... Dieu merci, je t'aime, ma chérie ! Dieu merci, nos enfants sont les enfants de l'amour... comme je serais heureux de voler à la vie cette victoire ! »

Et Trafford devient riche — plus riche que Magnet. En mettant au point pour Solomonson un procédé de fabrication synthétique du caoutchouc, il réalise une fortune. Il devient chef d'entreprise et prend, pour la première fois, conscience de la misère du peuple. Il s'aperçoit aussi, en lisant livres et revues socialistes, de la pauvreté de pensée de ceux qui offrent, pour mettre un terme à cette misère, leur panacée. Une évolution se produit chez lui, semblable à celle qui s'est opérée chez Wells lui-même. La misère devient pour lui l'aspect concret d'un vaste désordre spirituel. La pensée, voilà le facteur souverain du progrès : aussi la réforme de la pensée doit précéder tout essai de réforme sociale ; ce qu'il faut, c'est une grande Renaissance de l'esprit, qui éclairera peut-être la vie d'un nouveau jour, qui offrira à l'homme l'issue qu'il cherche en vain, condamné qu'il est présentement « à mourir quotidiennement sur la plaine des compromis ignobles ou à périr tragiquement parmi les précipices ». Et, comme quelques années plus tôt, ce grand inadaptable sent le besoin d'aller poser, dans l'absolue solitude, au contact des nécessités premières, les assises de sa pensée nouvelle. Avec Marjorie, que sa première

idée était de laisser derrière lui, il part pour le Labrador. Et là, dans la plaine glacée, tous deux construisent une cabane avec des branchages. Ils connaissent la faim et le froid, les morsures de la nature, les vertus de l'effort musculaire. Il semble que, durant ces longs mois d'hivernage, ils soient devenus tout l'homme et toute la femme, lui hardi, elle secourable. Rois du monde, leur âme s'exalte et se purifie. Un jour, qu'il s'est éloigné, en quête de nourriture, Trafford est blessé par un lynx. Par un effort surhumain, Marjorie le traîne jusqu'au campement. Et voilà qu'en une nuit de délire le voile encore opaque se déchire et que l'esprit du malade atteint aux vérités fondamentales.

Que dit Trafford en sa fièvre ? Que nos petites vies par elles-mêmes ne sont rien. Nous groupons pour un temps, avec les idées de notre temps, quelques traits dont chacun est emprunté à un de nos ancêtres : un nez, un menton, un ongle, la foi d'une secte, une tradition. Nous mourons, et tout se disperse. Qui sait si ce qu'il y a d'immortel en nous est déjà né ? Nous sommes comme l'enfant qui vient au monde : quelque chose qui cherche à être. Je lutte, ou plutôt une partie de moi, celle qui n'est pas la bête, lutte de concert avec une force qui se dégage de l'âme même du monde, et qui s'incarne dans l'art, la science, la philosophie. Une seule chose importe dans la vie : parvenir à la connaissance, et trouver pour celle-ci un moyen d'expression adéquat. Mais la femme ? Marjorie, avec ses appétits, ses désirs, ses mains habiles, la lueur de ses yeux, cela aussi c'est la vie ! Comme elle est belle ! Et pourtant il y a là quelque chose qui est incompatible avec le salut. Voilà la grande énigme. Mais n'y eut-il

pas un moment où Marjorie était tout simplement la mère ? Et ce qu'elle représentait alors, n'était-ce pas le but suprême ?

Puis vient, au réveil du blessé, la noble confession de la femme, accroupie à son chevet : « Nous sommes le sexe irresponsable. Et nous l'avons oublié. Nous croyons que nous avons accompli un prodige parce que nous avons mis au monde des hommes, et que nous leur avons souri un peu ; mais, en vérité, c'est pendant toute notre vie que nous devons être des mères pour eux. Que sommes-nous ? Des demi-sauvages, des jouets, des êtres de désir et de convoitise pour lesquels il n'est pas d'emploi — et soudain nous voulons tous les droits et tous les respects qui s'attachent à une âme... Je commence à comprendre... »

Et l'accord se fait dans la promesse d'une aide mutuelle. L'homme, tenant la femme pressée contre lui, ira au-devant de la vérité, d'une vérité qui ne sera autre que le Dieu dont le savant, l'artiste, le philosophe, en perfectionnant leur pensée, préparent la venue. L'un et l'autre représentent deux aspects essentiels de la vie, et c'est pourquoi aucun d'eux ne peut se passer de l'autre. L'antagonisme des sexes n'est pas seulement celui de deux moitiés d'humanité, il se retrouve au cœur de chaque individu. Il y a de l'homme dans chaque femme, et de la femme dans chaque homme. La femme a pour elle, grâce à son hérédité, à ses fonctions, d'être plus près de la nature et de la vie. Elle est la colonne vertébrale de la race, alors que l'homme est l'éternel aventurier. Il faut qu'elle survive si l'on veut que la race survive. Je suis, dit Trafford, l'esprit généralisateur, mais vous

valez plus que moi comme individu. « J'atteins des sommets que vous n'atteignez pas... Hommes, nous voulons comprendre, et vous nous demandez de *faire*. Nous voulons savoir ce que sont les atomes, les ions, les molécules, les réfractions. Vous nous demandez de fabriquer du caoutchouc et des diamants. »

VI

« Je la désirais », écrit, dans *Les Amis Passionnés*, Stratton pour son fils, « je la désirais, comme des barbares veulent l'ennemi qu'ils chassent, mort ou viv. Cela acquis, j'étais prêt pour elle à tous les dévouements. » Et voici qu'à la barre des Assises de la Jalousie s'avance, noble et dolent témoin, témoin d'outre-tombe, Lady Mary Justin. Celle qui fut prise entre la fureur jalouse du mari et la tendresse jalouse de l'amant et n'a pu trouver un refuge que dans la mort, vient revendiquer pour la femme le droit d'être autre chose qu'un objet de possession, qu'une « humanité diminuée ». Elle avait rêvé d'un monde où l'amour n'aurait plus peur de l'amour, où l'esprit d'un homme pourrait entrer en communion avec celui d'une femme, sans que, près de lui, ou près d'elle, un autre être pleurât ou grinçât des dents. Mais le monstre jalousie monte la garde à la porte du jardin enchanté. C'est lui qui hurle ou grogne au fond de chacun de nous lorsque nous sommes mis en face de quelqu'un dont la couleur, les traits, les idées diffèrent des nôtres ; c'est à lui que les hommes doivent leurs lois, leurs gouvernements, leurs contrats sociaux, tout ce qui fait fi des

différences individuelles. La jalousie, n'est-ce pas l'acide qui corrode le pur métal de l'amour ou de l'amitié, n'est-ce pas elle qui sur la douceur imprécise d'un sentiment nous pousse à mettre la brutalité d'un mot, qui nous conduit aux inutiles réalisations, qui veut qu'une femme, qu'un homme soit *notre* femme, *notre* maîtresse, *notre* mari, *notre* amant ? Que ceux qui ont lu *Les Amis Passionnés* se souviennent du cri de révolte de Mary, lorsque surprise par son mari Justin dans les bras de Stephen, elle est sommée par les deux hommes de choisir entre eux : « Je ne désire être à aucun de vous deux. Je désire être à moi-même. Je ne suis pas une chose. Je suis un être humain. Et pourtant il faut que vous vous querelliez pour m'avoir, comme deux chiens se querellent pour un os. Je resterai ici — dans ma maison. C'est ma maison. Je l'ai faite. Chaque pièce est toute remplie de moi. Je reste. » Et l'on songe aussi au tendre reproche que Mary fait à Stratton, à son retour du Transvaal où il a fui pour ne pas être témoin de son mariage : « Rappelez-vous la façon dont nous causions tous deux. Vous vous êtes détourné de moi comme si tout cela n'était rien, comme si cela ne valait pas la peine. Vous m'avez fait comprendre quelle valeur sexuelle un homme donne à une femme, combien peu elle est autre chose pour lui. »

La Jalousie ! L'adaptation de la femme à des conditions économiques nouvelles, son rôle dans la cité, dans le foyer reconstruits, tout cela n'est qu'un aspect extérieur d'une question qui, plus que toute autre, devrait inquiéter notre temps. L'inconnue dont dépend tout l'avenir, c'est la possibilité d'un changement

dans la qualité même de notre âme, d'un changement radical qui, près des vieilles sources de passion, en fera surgir d'autres, toutes de générosité et de tolérance. Nouvel Œdipe, l'homme moderne se trouve placé en face de deux grandes énigmes : l'énigme du travail, l'énigme du sexe. « La servitude du sexe et la servitude du travail sont les deux conditions sur lesquelles repose la société d'aujourd'hui, les deux facteurs qui limitent son progrès vers un ordre social plus complet. » En matière de travail comme en matière sexuelle, notre civilisation n'a pas encore trouvé de vraie méthode. Elle ne connaît que ruse, instincts, violence, elle voit rouge. Il ne peut y avoir d'autres amants que des amants honteux, aux baisers furtifs, sauf ceux dont la passion consume la vie en un tragique incendie. Il ne suffit d'ailleurs pas d'incriminer la morale sociale. Le problème est, pour quiconque sait voir clair, terriblement complexe. Nous nous trouvons en présence d'une double nécessité. Il est certain qu'il est une catégorie d'hommes, la plus noble, la plus créatrice, pour qui c'est un besoin absolu de jouir librement de la compagnie de la femme ; mais il est aussi certain « que pour la plupart d'entre nous toute libre conversation, toute intime association, toute confraternité réelle se change avec une extrême facilité en amour. » Telle est l'impasse dont non seulement aucune intervention extérieure ne peut nous tirer quand nous y sommes engagés, mais à laquelle notre conscience elle-même ne trouve pas d'issue. Aussi la seule loi que soit parvenue à édicter la commune sagesse est celle-ci : « Il faut qu'une femme se satisfasse de l'amitié franche d'autres femmes et de

celle d'un seul homme, voilant sous l'amitié superficielle qu'elle montre à l'égard des autres hommes un infranchissable abîme d'isolement ». Réciproquement, chaque homme ne doit admettre qu'une seule femme en son intimité ; « à l'égard de toutes les autres, il doit être un peu aveugle, un peu sourd, un peu indifférent ». Mais contre ce code, contre ce compromis, l'homme moderne proteste de tous les battements de son cœur ; tout s'insurge contre lui chez l'individu qui s'est affranchi de l'instinct grégaire. « Un tel état lui semble intolérable... mais si vous vivez dans l'esprit d'un autre arrangement, vous côtoyez le désastre social. » Pris entre la jalousie d'un monde dont la morale n'est que l'expression d'une moyenne et cette jalousie personnelle qui est tapie au fond de chacun de nous, comment tout ce qu'il pourrait y avoir en nous de générosité, de noble tolérance ne serait-il pas étouffé ? « Je me demande, écrit encore Stratton, si, parmi la population respectable de Londres, il existe un seul adulte sain qui n'ait eu par moments une furieuse envie de tuer, et de fouler aux pieds sa victime. » Nous détruisons ce que le monde ne détruit pas. La belle amitié, l'amitié passionnée que se plaît à concevoir, et que peut nourrir un instant le meilleur de nous-mêmes, c'est nous qui la contraignons à périr, dans les larmes, et jusque dans le sang. « Nous essayons d'aimer en égaux, de nous comporter en égaux... et puis vient la crise. » Vient l'heure où nous nous apercevons que, pour l'homme, la femme est restée ce qu'elle était : rien qu'un être « capable d'être fidèle ou de trahir ». Pourtant, si, à ne considérer que la fin de l'aventure, nous en sommes restés « à la phase

barbare », il est rassurant et symptomatique que certains découvrent, comme Stratton, que ce qui fait aujourd'hui le fond d'une histoire d'amour, « c'est la lutte entre un instinctif désir de domination et un désir passionné de loyale coopération ».

Et pourtant, du dehors, du dedans, il faut que quelque chose soit fait pour la femme. Il faut que l'insupportable atmosphère sexuelle dans laquelle nous sommes encore condamnés à vivre se dissipe, que s'ouvre la porte « de la prison du sexe », que l'amitié soit plus forte que la jalousie. Il faut que le présent enterre le passé, que l'homme, dédaignant toute équivoque sentimentale, convie franchement la femme à son banquet. Ou gare à la maison ! « Nous allons être — ce sont les dernières paroles de Mary — les Goths et les Huns d'un autre déclin et d'une autre chute... » Que l'homme écoute l'appel fraternel de la femme, ou l'édifice orgueilleux conçu par la science s'écroulera, l'Etat Mondial sera mort avant d'avoir vécu : « Nous allons abolir votre progéniture, et nous ferons de ceux qui sont princes parmi vous des indignes esclaves. Vous voulez nous habiller, nous nourrir, faire de nous votre divertissement. Soit ! En retour, nous vous exciterons, nous vous exciterons terriblement. » Ou, si nous nous sentons incapables d'aller jusque-là, ayons le courage d'adopter l'autre politique ; si nous sentons monter en nous le doute qui, un moment, s'empare de Mary, si nous croyons qu'il n'y a dans toute révolte qu'une explosion d'instincts, que l'émancipation de la femme, comme l'émancipation de l'ouvrier, doit marquer le début d'une ère de paresse et de désordre, alors crions à l'une et à l'autre : « Re-

tournez aux vertus rigides ! Retournez à la servitude ! » Tout plutôt que de persister à simplement fermer les yeux.

Mais ce drame immense qui trouble tant d'entre nous ne met-il pas en cause autre chose encore que l'avenir d'un sexe ? Cette voix qui s'élève, pathétique, cette femme que son mari, son amant, son époque ont contrainte à subir le sort « de toutes les choses prématurées », cette pensée radieuse, « ce prototype de l'amante-sœur qui doit remplacer la créature séduisante et abjecte, possédée, maîtrisée et trompeuse qui corrompt le monde d'aujourd'hui », n'est-ce pas là le symbole d'une aurore qui illumine notre terre ? « Je retrouve dans le spectacle des foules humaines », écrit Stratton à la dernière page de son livre, « une qualité qui est aussi la sienne, une impression de belles choses enchevêtrées, étouffées, incapables de se libérer des restrictions et des antiques jalousies qu'incorporent la loi et la coutume. Car je sais qu'une multitude croissante d'hommes et de femmes s'élève au-dessus des usages anciens. Les jalousies organisées et tachées du sang de l'intolérance religieuse, les illusions qui sont au fond de l'idée de nationalité, des cultes et des races, cette haine farouche que les jeunes, les simples et le vulgaire nourrissent contre tout ce qui ne leur ressemble pas, tout cela est en train de cesser de constituer les forces dirigeantes et incontestées de notre vie collective. Nous voulons émanciper nos vies de cet esclavage et de ces stupidités, de ces haines obscures et de ces soupçons. L'esprit de notre race, en s'épanouissant, se lasse de ces jeux puérils, grossiers et brutaux. Un esprit pareil au sien s'élève du chaos

des affaires humaines, s'élève et grandit, un esprit qui exige plus de liberté, une vie plus harmonieuse, comme s'il exigeait un héritage trop longtemps retenu. Et moi qui l'aimais si aveuglement et si égoïstement, je chéris à présent son esprit, commençant à comprendre ce qu'il y avait en elle. »

BIBLIOGRAPHIE ¹

- 1891 *The Rediscovery of the Unique.*
(article in *The Fortnightly Review*, July)
- 1893 *Honours Physiography.*
(a textbook written in collaboration with R. A. Gregory)
A Textbook of Biology.
- 1895 *Select Conversations with an Uncle.*
(reprint of articles published in *the Pall Mall Gazette*, etc.)
The Time Machine.
The Stolen Bacillus.
The Wonderful Visit.
- 1896 *The Island of Doctor Moreau.*
The Wheels of Chance.
- 1897 *The Invisible Man.*
(A) *The Plattner Story and Others.*
- 1898 *Certain Personal Matters.*
(reprint of humorous articles published in *the Pall Mall Gazette*, etc.)
The War of the Worlds.
- 1899 (B) *Tales of Space and Time.*
(short stories)
When the Sleeper Wakes.
- 1900 *Love and Mr Lewisham.*

(1) Cette bibliographie a été dressée par Mrs Wells, à laquelle j'apporte ici l'expression de ma sincère et respectueuse gratitude.

- 1901 *Anticipations* (of the reaction of mechanical and scientific progress upon human life and thought).
The First Men in the Moon.
- 1902 *The Discovery of the Future.*
(reprint of a discourse delivered to the Royal Institution on Jan. 24 th.)
The Sea Lady.
- 1903 *Mankind in the Making.*
(C) *Twelve Stories and a Dream.*
(short stories.)
The Land Ironclads (anticipating « tanks »)
(short story published in *The Strand Magazine*, Dec.)
- 1904 *The Food of the Gods,*
- 1905 *A Modern Utopia.* With an Appendix, *Scepticism of the Instrument*, a Discourse delivered to the Oxford Philosophical Society, Nov. 8th, 1903, and reprinted in *Mind*, vol. xiii, n° 51.
Kipps.
- 1906 *In the Days of the Comet.*
The Future in America.
Socialism and the Family,
(pamphlet)
- 1907 *This Misery of Boots.*
(pamphlet in favour of socialism.)
- 1908 *New Worlds for Old.*
(an account of socialism.)
First and Last Things, a confession of Faith.
(A greatly revised edition 1919)
The War in the Air.
- 1909 *Tono Bungay.*
Ann Veronica.
- 1910 *The History of Mr Polly.*
- 1911 *The New Machiavelli.*
Floor Games for Children.
The Country of the Blind.
(collection of short stories including most of those in A and C and one or two from B.)

- 1912 *Marriage.*
What the Worker Wants
 (pamphlet on the causes of the Labour Unrest.)
- 1913 *Little Wars.*
 (an account of a floor game)
The Passionate Friends.
- 1914 *The Wife of Sir Isaac Harman.*
An Englishman Looks at the World
 (reprint of articles contributed to various periodicals.)
The World Set Free.
The War that will End War
 (reprint of articles published at the outbreak of the war.)
- 1915 *The Peace of the World*
 (pamphlet)
Bonn.
 (published under the pseudonym of Reginald Bliss)
Bealby.
The Research Magnificent.
- 1916 *What is Coming ?* (Newspaper articles foretelling the rise
 in prices, the German republic, etc.)
Mr Britling Sees it Through.
The Elements of Reconstruction.
 (pamphlet published under the pseudonym D. P.)
- 1917 *War and the Future.*
 Pamphlet: *A Reasonable Man's Peace*, included subsequently
 in *In The Fourth Year.*
God the Invisible King.
The Soul of a Bishop.
- 1918 *In the Fourth Year.*
 (an account of the project for a League of Nations
 a part republished as *A League of Nations and The
 League of Nations Union.*)
Joan and Peter.
- 1919 *The Undying Fire.*
- 1920 *The Outline of History.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	9
CHAPITRE PREMIER. — L'Orientation Intellectuelle de Wells	13
CHAPITRE II. — L'Homme de Demain	64
CHAPITRE III. — Le Critique de la Société Britannique.	107
CHAPITRE IV. — Le Socialisme de Wells.	161
CHAPITRE V. — A la Recherche d'une Aristocratie. . .	193
CHAPITRE VI. — Wells et la Femme	236
BIBLIOGRAPHIE	299

54

Ouvrages de H.-G. WELLS

publiés par

PAYOT & C^{ie}, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS-VI^e

Parus :

MR BRITLING COMMENCE A VOIR CLAIR

In-16.. .. . 6 fr.

DIEU L'INVISIBLE ROI

In-16.. .. . 6 fr.

LA FLAMME IMMORTELLE

In-16.. .. . 6 fr.

En préparation :

TONO BUNGAY

JEANNE ET PIERRE

KIPPS

LA RECHERCHE MAGNIFIQUE

UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE

0